

vendredi 7 avril 1939
dix-neuvième année, n° 2

Bibliothèque de l'Université
de Liège - PÉRIODIQUES

16 APR. 1939

publication hebdomadaire
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Un grand biologiste : Victor Grégoire
Les Allemands et nous
Et maintenant?...
Le chanoine Remy
Les données
En quelques lignes...
Au pays de Jésus : Béthanie
Ramenez l'Italie
Du vieil oncle au jeune neveu
Quelques livres scientifiques
Lectures.

Pierre MARTENS
Henri MASSIS
TESTIS
S. Exc. Mgr LADEUZE
Hilaire BELLOC

Martial LEKEUX, O. F. M.
Siyse HUDDLESTON
Omer ENGLEBERT
Edgard HEUCHAMPS

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES } ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulevard Royal

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

La maison du **TAPIS**

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Henri Le Beck

66, Damburkke, ANVERS
(Belgique) Tél. 307.29

Cadres rectangulaires, ronds et ovales
en BOIS SCULPTÉ

Vitraux d'Art en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches
Gravures noires et couleurs — Encadrements
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine
FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



CASINO - KURSAAL OSTENDE

Fêtes de Pâques 1939.

Samedi 8 avril. — 3 h. 30 : séance d'orgue par **M. L. Vilain.** —
4 h. 30 à 6 h. 30 : thé-dansant. Attractions. Deux orchestres. —
9 h. : grand concert symphonique sous la direction de **M. Emile
De Vlieger**, avec le concours de **M^{me} Tina Baritza**, de la Monnaie.
Après le concert, soirée dansante. Deux orchestres. Attractions.

Dimanche 9 avril. — 3 h. : concert symphonique sous la direction
de **M. Mouqué.** — 4 h. : séance d'orgue par **M. L. Vilain.** — 4 h. 30
à 6 h. 30 : thé-dansant. Deux orchestres. Attractions. — 9 h. : grand
concert symphonique sous la direction de **M. Emile De Vlieger**,
avec le concours de **M. Wladimir Resnik**, de la Monnaie.

Lundi 10 avril. — A 10 h. et à 3 h. 30 : Tournoi international
d'escrime (dames). — 4 h. 30 à 6 h. 30 : thé-dansant. — 9 h. : grand
concert symphonique sous la direction de **M. Emile De Vlieger**,
avec le concours de **Mlle Olga Calmeyn**, du Théâtre de Lyon. Après
le concert, soirée dansante.

Mardi 11, mercredi 12, jeudi 13 et vendredi 14 avril. — 3 h. :
concert symphonique, sous la direction de **M. A. Mouqué.** —
4 h. : séance d'orgue par **M. L. Vilain.** — 4 h. 30 à 6 h. 30 : thé-
dansant. — 9 h. : concert symphonique, sous la direction de **M. A.
Mouqué.** Après le concert, soirée dansante.

Samedi 15 avril. — 3 h. : concert symphonique, sous la direction
de **M. A. Mouqué.** — 4 h. : séance d'orgue par **M. L. Vilain.** —
4 h. 30 à 6 h. 30 : thé-dansant. — 9 h. : grand concert symphonique,
sous la direction de **M. Aimé Mouqué**, avec le concours de **M. José
Lens**, de la Monnaie. Après le concert, soirée dansante.

Dimanche 16 avril. — 3 h. : concert symphonique, sous la direc-
tion de **M. A. Mouqué.** — 4 h. : séance d'orgue par **M. L. Vilain.**
— 4 h. 30 à 6 h. 30 : thé-dansant. — 9 h. grand concert symphonique,
sous la direction de **M. Aimé Mouqué**, avec le concours de **M^{lle} Li-
liane Delcampe**, de la Monnaie. Après le concert, soirée dansante.

ORCHESTRES DE JAZZ : **Jacques Kluger and his Pintonians**
et **Ach. Zanders.**

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ I

BELGIAN GULF OIL C^y S^{te} A^{me}, 99, avenue de France. Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHÉNEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.O. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminoirs

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés**
et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

ÉLECTRODES
POUR TOUS TRAVAUX

ARCOS



LA SOUDURE
ÉLECTRIQUE AUTOGENE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares.

BRUXELLES

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Solessin

Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté **PIRLET-BRASSINE**. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

ELECTRODES

OK

PROCÉDÉS **KJELLBERG**

36 ANNEES
D'EXPÉRIENCE!

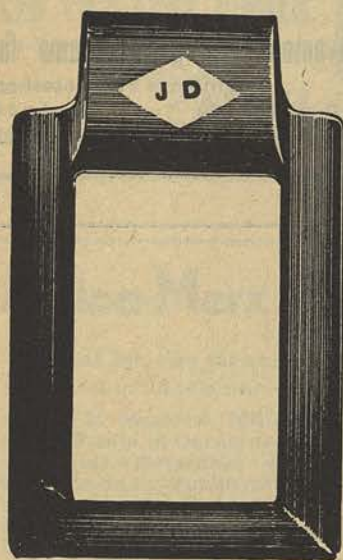


ESAB

SOCIÉTÉ ANONYME
116-118, RUE STEPHENSON
Bruxelles t. 15.91.26

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY Compte Chèq. Post. 97958

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poterie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS

Usines Ed. HUWART

Boulevard d'Avroy, 184 LIÈGE

TÉLÉPHONE : 121.75

Télogr. : FORMOLAL



Spécialités : FORMOL, HEXAMÉTHYLÈNE TÉTRAMINE
Résines synthétiques, Vernis isolants, Poudres à mouler,
Acétone, ALCOOLS MÉTHYLIQUES, MÉTHYLÈNES,
ACIDE FORMIQUE.

Ateliers de Graduation Boterdael

66, Place Maurice Duché VILVORDE
Verrerie Médicale et Industrielle

Production Téléphone:

Belge



51.06.46

SOCIÉTÉ ANONYME DE Produits Chimiques de Laeken

1, Quai L. Monnoyer BRUXELLES II

DIVISION DE LAEKEN

Téléphone : 15.68.03

Télégrammes : Chimie-Laeken

Acides sulfurique, muriatique et nitrique à toutes concentra-
tions - Acide sulfurique à tous degrés pour accumulati-
ons - Eau distillée

DIVISION MOUSTIER S/SAMBRE

Tél. Moustier 20

Télogr. Couleurs-Moustier S. S.

Couleurs, vernis, émaux - Couleurs fines, broyées ou en poudre
Couleurs préparées pour tous usages industriels - Vernis et
produits pour l'argenterie des glaces. - Produits spéciaux pour
toutes industries

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc
— à SCLAIGNEAUX —

SOLAÏN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Téléphone
Dumfrer Sclaigneaux Belgique Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMBES A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Aun de potasse — Sulfate d'alumine

Comptoir Général Métallurgique

Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

Outillage pour tous corps de métiers
BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67.40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux
et à bois. Tarauds. Filières. Fraises. Alésoirs. Marteaux tous modèles.
Clefs fixes et à molettes marque « Steinadler » et « Tenadium »
Pincés tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois
et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon.
à main et au moteur « The Universel » et « Jacobsen ».

Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Economiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce de Bruxelles : 898 Téléphone 48.07.55 Compte Chèques Postaux : 118.84

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

Sous-Toitures Translucides brevetées

CÉRAMIQUES



de la Lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme

Naamlooze Vennootschap

Belgique

Téléphone Courtrai 629.

België

Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Tél. LIÈGE 605,59

Reg. du Com. Liège 916

Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & Cie

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée

- pour tous usages et toutes pressions -

Réservoirs soudés :- Serpentina

- Exécution de tuyauteries suivant plans -

Soudure oxyacétylénique et soudure électrique

Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières

Brûleurs automatiques au charbon

BUREAUX & ATELIERS :

pour chauffage central

340, rue Branche, Ans

Pierres blanches

Marbres - Granits

Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ans DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

"Le Progrès"

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes

Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION

SCULPTURE-STAFF

AMEUBLEMENT

TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS

BRUXELLES

Tél. 11.69.75

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-84, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Haut
S. A.

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippeville
MARONELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Armes de toute espèce

Fabrique d'Armes Fs.

Dumoulin & Cie, Liège

2, rue Thier de la Fontaine, 2

Fondée en 1849

Belgique

Ancion-Marx Fabrique d'armes

Société Anonyme

28 et 30, rue Grandgagnage, LIÈGE (Belgique)

Adresse télégr.: Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

Armes et Matériel Militaires-Fusils et Carabines de chasse - Carabines et Pistolets de tir-Fusils militaires de réforme transformés en armes de chasse Munitions de toutes espèces-Spécialité de Revolvers fins.



Achats et vente de toutes espèces d'armes p^r collections et panoplies



FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE

Société Anonyme

Rue Trappé, 22, LIÈGE

Adresse télégraphique: «Centaur-Liège».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à chiens à percussion centrale — Fusils à charger par la bouche à 1 et 2 coups — Fusils transformés d'armes de guerre — Pistolets — Revolvers — Carabines — Accessoires

A. De Vigne & C^o

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air
Service de distribution d'eau chaude
Installation de bains - douches, buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique

ANVERS

Téléph. 705.59

Aug. Lebeau-Courally

S. A. fondée en 1865

19-23, rue Fond-des-Taves, LIÈGE

Téléphone: 24,197

Adr. télégr.: Lebeaugun

Fabrication exclusive d'armes de la plus haute qualité pour la chasse et le tir aux pigeons
Spécialité: Fusils à canons superposés « Super Lebeau » système Hammerless et à platines

Les plus hautes récompenses aux grandes expositions. — Très nombreux grands prix sur les plus importants stands de l'Europe.
Catalogue sur demande

Usines Decock Frères

Téléphone:

607 La Louvière 15^e, RUE BRIGODE Decock 607 La Louvière

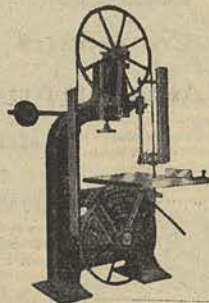
Adresse télégraphique:

FAYT-LEZ-MANAGE

MACHINES-OUTILS

A TRAVAILLER LE BOIS

Machines simples et combinées
Ponceuse à disque et à bande
Presse à plaquer - Outillages
Spécialité de machines combinées
Universelles, convenant particulièrement à Missions au Congo ou à l'Étranger.



LA QUINCAILLERIE GÉNÉRALE POUR BATIMENTS

offerte par les

Ateliers J. VERCHEVAL & FILS

79, rue Dumonceau, HERSTAL — Tél. Liège 401.11

est le résultat des efforts conjugués de trois générations successives spécialisées en l'étude et la mise en fabrication d'articles particulièrement destinés aux communautés, écoles, hôpitaux

Crémones de fenêtre en tous genres
Appareils de manœuvre pour vasistas marque «NACO»
crossettes, pouciers, tirants de porte, etc.

Acier inoxydable - Argent neuf poli ou nickelé - Bronze et laiton poli, bronzé ou chromé - Corne - Bakélite - Fer noir, etc.

FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtral 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR

Carrières de grès

Tous les matériaux pierreux pour routes et bétons. - Pierres plates pour sentiers rustiques. - Pierres roulantes. - Parements de teintes diverses. - Pavés et bordures en petit granit.

Ém. & Fern. BECK, 28, quai de la Grande-Bretagne

LIÈGE

Téléphone : 127.32

Spécialité : PAVÉS POUR COURS ET TROTTOIRS
MOINS CHERS QUE LES DALLES EN BÉTON

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

Matériaux et Procédés modernes
pour le Bâtiment

ISOLATION

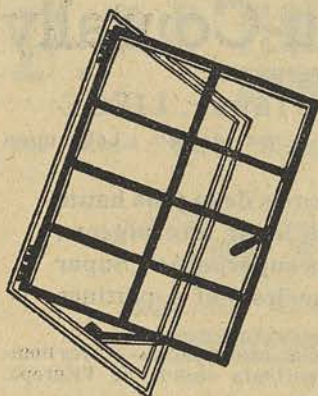
ACOUSTIQUE et THERMIQUE

Alfred G. Labrique

4, avenue Arthur Goemaere

Tél. 757.24

ANVERS



S. A. Les Ateliers

VAN DE SANDE

Anciens Ateliers

A. ADRIAENSSENS

8, Rue Pierre Biddaer
BRUXELLES

Châssis et portes
métalliques

AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —

Rue du Verger

ANVERS

COTRACO

Société anonyme

INGÉNIEURS-ENTREPRENEURS

Entreprises générales

Béton armé

et tous genres de constructions

ÉTUDES ET OFFRES SUR DEMANDE

93, rue de la Loi — BRUXELLES

Tél. 12.88.24

Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

ENTREPRISES GÉNÉRALES

Travaux publics et privés
EXPERTISES

MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE

ENTREPRENEUR

Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Courtral 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

Ateliers de Constructions Métalliques et de Chaudronnerie

P. & F. Deltour Frères

Rue des Saules, 7, MONS-lez-LIÈGE

PONTS. — CHARPENTES — PYLONES — CHEVALETS
PASSERELLES — MATÉRIEL ROULANT
RIVÉS OU SOUDÉS — TUYAUTERIES —
SOUDURE AUTOGÈNE — PARACHÈVEMENT
Ateliers raccordés au chemin de fer.

Téléphone Liège 311.72; après 18 heures : Liège 312.78

Compte Chèques postaux 179.98

Banque de la Société Générale de Belgique à Hollogne-aux-Pierres
Registre de commerce : Liège 130.71

Bureau Technique

René Nicolai

Ingénieur A.I. Lg

12, quai Paul Van Hoegaerden, LIÈGE

Téléphone 120.31

6, place Stéphanie, BRUXELLES

Téléphone 11.02.88

Reg. du Com. Liège 1168

Chèques-postaux Liège 64.955



Constructions industrielles

Ponts et Charpentes métalliques

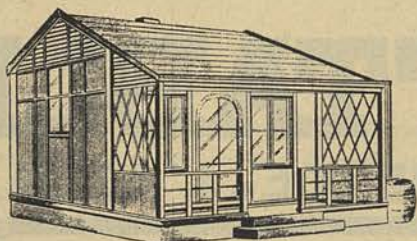
Constructions navales

Réseaux électriques - Béton armé

Etudes - Contrôle - Expertises

LES
CONSTRUCTIONS
DÉMONTABLES

**Jacques
Eberhart**



269, boulevard Général Jacques, Bruxelles

Reg. Com. : 884.54

C. C. P. : 132.541

Tél. : 48.30.08

Bungalows - Chalets - Garages - Pavillons - Terrasses, etc.
Systèmes Standards

Matériel avicole et d'élevage, poulaillers, chenils, clapiers, etc.
Installations complètes d'élevages.

Grande Exposition permanente. — Projets et devis sur demande

Fers - Aciers - Tôles
Boulons - Rivets
Poutrelles et rails
Sciage de tous profils

Ronds pour béton
Découpage sur spécifications
Poutrelles de clôtures
Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

D. L. C.

TÉLÉPHONE 289 04

3 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :

Rug du Viaduc,

SCLESSIN (Gare)

Jean GUILMAIN

Maison fondée
en 1885

31, Rue d'Ecosse SAINT-GILLES-Bruxelles

Téléphone : 11.48.16

Fabrique de Matériel Avicole

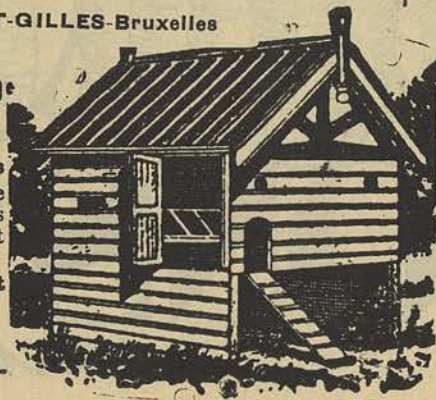
Spécialiste

Garages et pavillons
en bois démontables

Manufacture d'articles en fil de
fer — Grillages en tous genres
Clôtures de parc, de chasse et
de tennis

Spécialité de poulaillers et
chenils.

Exposition permanente.



TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande.

Verreries-Gobeleteries Havrenne Frères

Soc. de Pers. à Resp. lim.

Téléph.
Charleroi : 512.06 - 512.48

JUMET

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
800.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

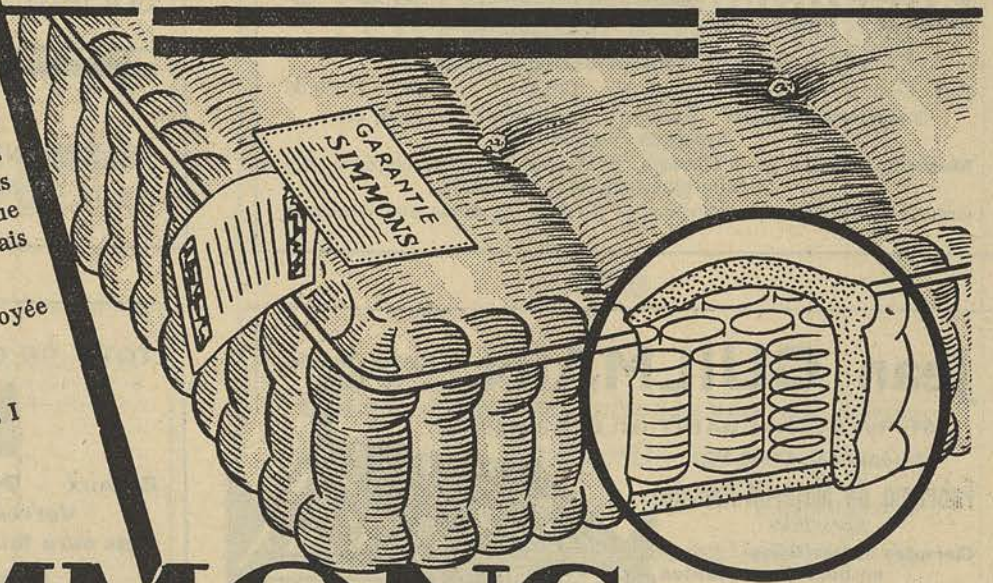
Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensa-
chés mettent la qualité **SIMMONS**
à la portée de tous.
Avec **SIMMONS**, dormez à « poings
fermés », ce qui vous permettra d'être
frais et dispos au réveil; vous remplirez
avec joie votre tâche quotidienne et vous
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais
à faire disparaître entièrement.
Documentation spéciale n° 39 envoyée
gratuitement sur demande à la
SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Un grand biologiste : Victor Grégoire
 Les Allemands et nous
 Et maintenant?...
 Le chanoine Remy
 Les données
 En quelques lignes...
 Au pays de Jésus : Béthanie
 Ramenez l'Italie!
 Du vieil oncle au jeune neveu
 Quelques livres scientifiques
 Lectures.

Pierre MARTENS
 Henri MASSIS
 TESTIS
 S. Exc. Mgr LADEUZE
 Hilaire BELLOC
 * * *

Martial LEKEUX, O. F. M.
 Sisley HUDDLESTON
 Omer ENGLEBERT
 Edgard HEUCHAMPS

Un grand biologiste :

Victor Grégoire ⁽¹⁾

« Le grand bienfait d'un homme supérieur, écrit Abel Bonnard, consiste à nous enchaîner à ce que nous avons de plus haut. Dans le trouble heureux où nous sommes jetés (par sa rencontre), nous croyons avoir changé de nature; en vérité, nous changeons seulement de résidence... C'est ce qu'il y a en nous de plus mesquin qui nous y semble le moins certain, c'est toute la partie misérable de notre nature... que nous sentons se perdre et mourir, tandis que notre vie éclate sur nos sommets (2). »

Tous ceux qui, au cours de leur vie, ont approché le chanoine Victor Grégoire ont dû sentir — qu'ils y aient cédé ou non — le souffle salubre de ces sommets et la bienfaisante contagion que fait naître le voisinage d'une grande âme. La hauteur du « climat » moral, telle était, je pense, la première impression d'un visiteur un peu perspicace. La seconde, c'était celle de la richesse et de l'extraordinaire nuance de la personnalité.

Victor Grégoire, en effet, n'est pas cet homme « tout d'une pièce », dont le portraitiste cerne aisément les traits puissants et sobres. Et l'amitié accroît encore la difficulté d'une peinture qui exigerait tant de nuance. Elle y ajoute à la fois la tristesse de l'évocation et la crainte de figer l'image d'un homme qui n'a point cessé d'agir. Si le portrait vous semble incomplet et sans netteté, peut-être voudrez-vous y discerner « ce tremblement et ce léger refus de la main à marquer les limites de ce qui nous est cher (3) ».

(1) Eloge académique du professeur Victor Grégoire, prononcé en la salle des promotions de l'Université de Louvain, le 23 mars 1939.

(2) A. BONNARD, *L'Amitié*, p. 39.

(3) ANGELLIER, *Vie de R. Burns*.

Victor Grégoire naît à Anderlues, le 5 décembre 1870, et on relève, parmi ses ancêtres, des mystiques et des inventeurs. Il fait ses humanités au Petit Séminaire de Bonne-Espérance, de 1881 à 1887; et le brillant « premier de cours » a rendu hommage plus tard aux « humanistes fins et érudits qui lui avaient inculqué une solide et ardente culture classique ». Son condisciple de 6^e latine, devenu le Recteur Magnifique de l'Université de Louvain, a déjà évoqué pour nous le « turbulent petit gamin » de cette époque, « toujours riant, toujours criant, toujours railleur, toujours sautillant »; le petit volume de souvenirs, publié à Paris vers 1912 et dans lequel, sous des pseudonymes, les six années d'humanités de Victor Grégoire et des collégiens qui l'entouraient sont racontées, nous signale déjà son « intelligence vive, pétulante et prime-sautière « et nous le montre, bien avant la rhétorique, « classique par tempérament (1) ».

Aussitôt après — en 1887 — il part pour l'Université Grégorienne de Rome, où il reste jusqu'en 1894, et dont il reviendra docteur en philosophie et en théologie, et ordonné prêtre.

Années studieuses, décisives pour la formation de son esprit : Avec le goût des idées générales et un art subtil de la dialectique, elles ne lui ont pas seulement donné une science et une culture philosophique approfondie, mais aussi un goût très vif de la philosophie, science dont il a suivi incessamment le développement et les mouvements d'idées. Il faut dire, dès maintenant, que ce goût persistant et cette culture sans cesse nourrie marqueront de leur empreinte féconde l'œuvre du biologiste.

(1) L. VILLARCEAU : *Latiniste*, p. 45 et passim.

Mais jusqu'en 1894, rien n'oriente plus particulièrement Grégoire vers les sciences de la Nature, pour lesquelles les latinistes de Bonne-Espérance professaient déjà un assez vif mépris. Ce n'est pas un « naturaliste-né », et il m'a raconté que lorsqu'au cours de ses années romaines il envisageait l'avenir, il se voyait plutôt poursuivant des études philosophiques, et notamment de philosophie de l'histoire ou de l'art. « L'idée de devenir botaniste, ajoutait-il, m'eût semblé fort bizarre ». Cependant, à Louvain, un homme remuant, audacieux et volontaire, Jean-Baptiste Carnoy, après avoir rénové la Faculté des sciences, créé des laboratoires, une revue et une école, cherchait des hommes de sa trempe. Grégoire est ainsi orienté vers Louvain — par l'intermédiaire du professeur Cauchie, je pense — et y entreprend des études de sciences naturelles. Cinq ans plus tard, après avoir été initié par Carnoy à la recherche cytologique, après avoir été son assistant et son dernier élève, il quitte Louvain avec le nouveau grade, brillamment conquis, de docteur en sciences, et il entreprend un voyage d'études en Allemagne. Parti de quelques mois à peine, la mort de Carnoy le ramène d'urgence à Louvain et, conformément aux souhaits de son maître lui-même, il est chargé de reprendre aussitôt l'enseignement de la botanique et de la cytologie, sauf la partie chimique de celle-ci. Héritage pesant, car il s'agissait tout autant d'une impulsion à conserver que de matières à bien enseigner. Mais Carnoy connaissait bien ceux qu'il avait choisis et Grégoire, qui avait pour son maître une vénération profonde et justifiée, lui avait promis — il l'a rappelé plus tard — « de n'épargner aucune peine pour maintenir, au niveau où il l'avait élevée, l'école qui portait son nom. »

Ainsi, dès cette année 1899, la vie de Victor Grégoire est fixée. Elle va se dérouler maintenant dans une magnifique et laborieuse unité, sans un seul événement que puisse utilement retenir le biographe. Car nous réserverons, si vous le voulez bien, pour le texte officiel de notre Annuaire, la longue liste des honneurs, titres ou manifestations, académiques ou scientifiques, que sa science et son travail lui ont justement valu au long de sa carrière. Vie sans histoire donc, d'une monotonie apparente où les hommes qui se disent « d'action » pourront trouver quelque fadeur, mais qui, chez Grégoire, cachera au contraire une action puissante sur les choses et sur les hommes. Au bord du champ, le soc s'est enfoncé et le sillon va se faire tout droit, sans interruption ni détour, pendant trente-neuf ans, jusqu'au *nunc dimittis* du 12 décembre 1938.

* * *

Il convient maintenant de nous détourner délibérément de ce bref « tracé » biographique et d'évoquer successivement les tâches, diverses mais intimement liées, auxquelles le chanoine Grégoire a consacré sa vie, — les principaux aspects de ces tâches du moins car, disons-le tout de suite, il nous faudra, faute de temps, laisser dans l'ombre bien des traits.

Victor Grégoire a été un savant et un chercheur; — il a été un chef d'école; — il a été un admirable professeur; — il a été un guide, un directeur intellectuel et spirituel.

L'œuvre scientifique personnelle doit nous retenir d'abord et d'assez près; car l'autorité du chef d'école et son généreux effacement devant ses élèves ont voilé parfois, aux yeux de certains, la grande originalité du chercheur. Celle-ci s'est exercée dans trois domaines distincts : la Cytologie, la Biologie générale, l'Embryologie végétale.

Grégoire a été d'abord — et il est resté surtout — un cytologiste. Lorsqu'il entre dans le laboratoire de Carnoy, la cytologie est une science encore jeune et des tâches urgentes s'offrent

à elle : il faut poursuivre l'inventaire des éléments que les techniques nouvelles ont récemment fait découvrir dans ce monde qu'est la cellule vivante; il faut débrouiller les phénomènes extrêmement complexes qui caractérisent la vie cellulaire; il faut reconstituer le déroulement de cette vie par une sériation malaisée d'aspects figés par la mort; il faut tenter de mesurer les altérations que provoque celle-ci; il faut préciser, améliorer, corriger les méthodes cytologiques.

Le plus grand nombre des recherches cytologiques de Grégoire portera sur le problème de la structure et de la division du noyau cellulaire et de ses constituants, principalement des chromosomes. Problème de base, peut-on dire, de toute la cytologie, problème extrêmement vaste et dont les aspects sont multiples : deux d'entre eux vont, pendant de longues années, retenir le jeune travailleur : celui de la division du noyau et des chromosomes *somatiques*, celui des divisions *réductionnelles*.

Le premier de ses mémoires sur la division somatique paraît en 1903, et de lui date sa réputation d'histologiste; un second paraît en 1906, un troisième en 1912; il faut y ajouter des notes ou articles moins importants, publiés en 1907, 1913 et 1931. Travaux qui se complètent, se précisent, se corrigent l'un l'autre, et dont les conclusions sont, suivant les centres de recherche, admises ou discutées. De leurs conclusions, plusieurs sont immédiatement devenues classiques et le sont encore; d'autres ont été dépassées par les travaux ultérieurs ou sont encore discutées, d'autres enfin ont été conservées pour ainsi dire malgré l'auteur, après que celui-ci ou ses élèves, poussant plus loin les recherches, aient été amenés à les modifier.

Le problème des divisions « réductionnelles » était beaucoup plus complexe que le précédent. Si, à tous les degrés de l'échelle des êtres vivants, la fécondation double automatiquement le nombre des chromosomes apportés par chacune des deux cellules sexuelles, il faut qu'à chaque génération un phénomène compensateur réduise ce nombre de moitié. Cette réduction s'opère au cours de deux divisions nucléaires successives — dites « matura-tives » ou « réductionnelles » — grâce à des mouvements et à des transformations chromosomiques fort difficiles à débrouiller. Faut-il relever l'immense portée de ce problème au point de vue de la biologie générale? S'il n'est pas permis d'affirmer que les « facteurs » de l'hérédité *sont* des particules matérielles, logées et fixées dans les chromosomes, il faut bien convenir que les choses se passent comme s'il en était ainsi. La répartition, à nos descendants, des caractères paternels et maternels dépend donc de l'espèce de danse extraordinairement compliquée qu'exécutent les chromosomes à ce moment précis de l'histoire de l'être vivant.

Sous l'impulsion de Carnoy, Grégoire avait consacré sa thèse doctorale à certains aspects de ce mécanisme et il y avait attaché, dès le début, plusieurs de ses élèves. Mais il se rend rapidement compte que la question est en train de s'obscurcir plus que de s'éclairer : elle est abordée simultanément dans une trentaine au moins de laboratoires d'Europe, d'Amérique, du Japon. Or la discordance dans les résultats est aussi éclatante que la diversité du matériel d'étude et que la multiplicité des mémoires qui le décrivent. Chacun voit l'urgente nécessité d'une synthèse jusqu'alors inexistante, d'une mise au point critique des résultats acquis. Mais chacun recule devant la difficulté. Cette tâche, Grégoire va l'assumer et il y consacra plus de cinq ans! C'est l'objet de son mémoire monumental, intitulé « Les cinèses de maturation dans les deux règnes », dont la première partie paraît dans *La Cellule*, en 1905, la seconde en 1910.

Ce travail ne comporte pas seulement un relevé complet de l'énorme littérature consacrée au problème de la réduction, mais aussi une sériation logique, entièrement originale, des divers



REGARDEZ DONC VOS CHAUSSURES

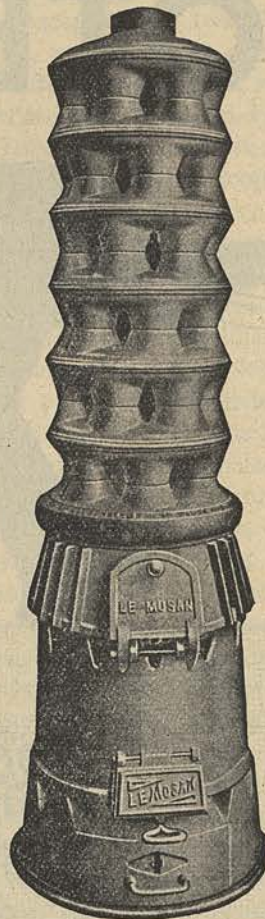
Nugget Polish leur donnera un brillant splendide et durable. Grâce à Nugget, elles ne paraîtront ni fatiguées ni défraîchies par la marche et l'usage. En outre, Nugget protège le cuir contre l'humidité et prolonge ainsi la vie de vos souliers. NUGGET conserve aux chaussures leur souplesse et augmente le confort de la marche. NUGGET donne au cuir un éclat inégalable.

En toutes teintes mode.



"NUGGET"

LA QUALITÉ SUPRÊME



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

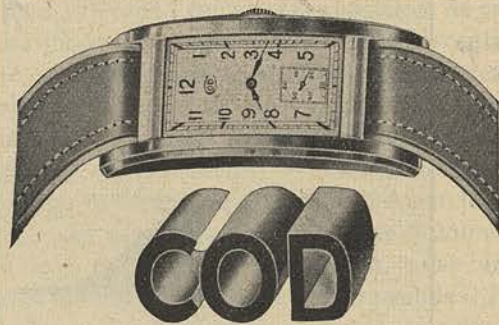
Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
HUY (Belgique)



MONTRES
en tous genres

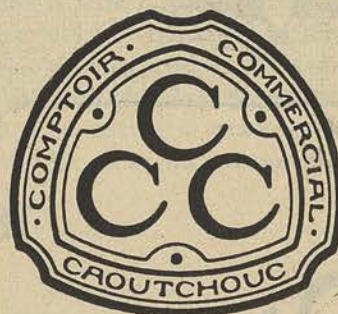
Vente exclusive
en gros

Marques
COD-REGI

et qualité courante
Réveils **SWIZA**

Bracelets pour
montres - Médailles
religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone : 17.15.02
BRUXELLES

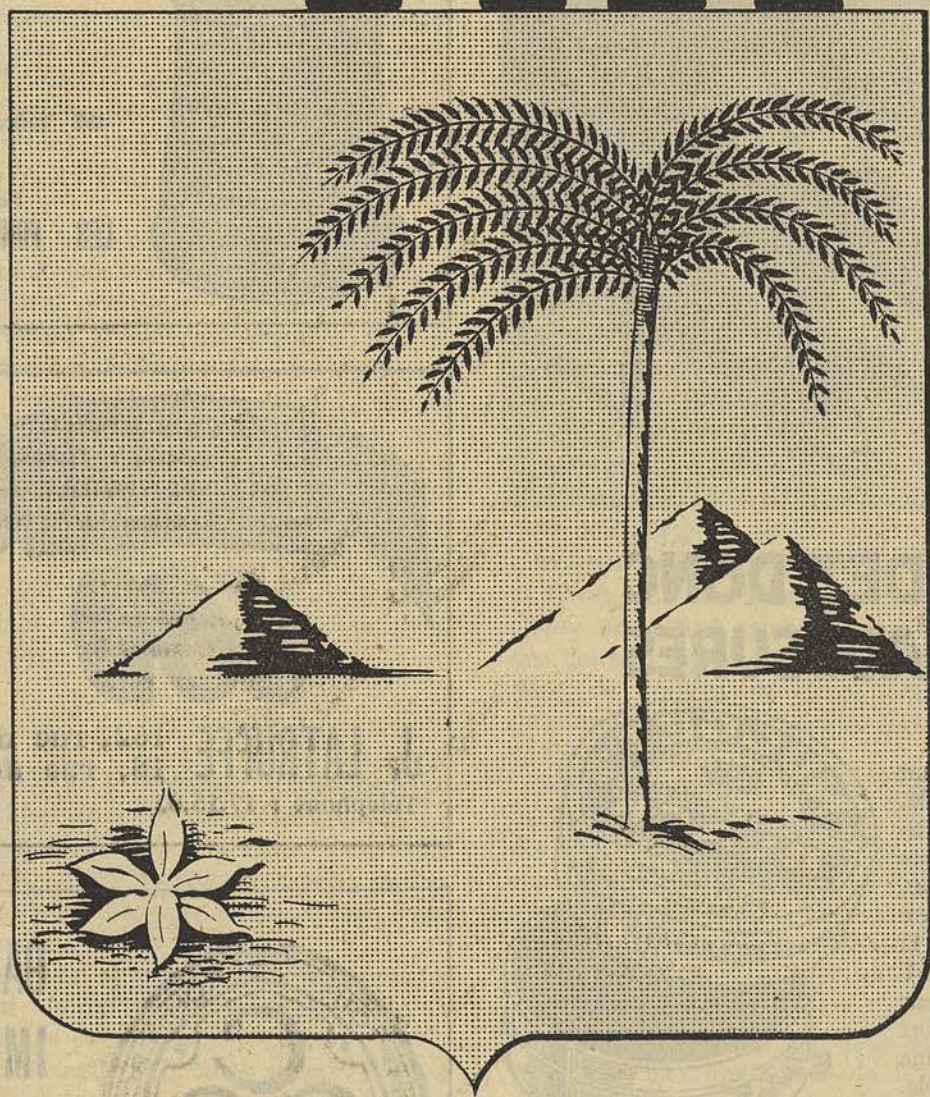


GABARDINES ET IMPERMEABLES

64-66, RUE NEUVE
BRUXELLES

Le Spécialiste en Vêtements imperméables

ÔTE D'OR



1883

LE BON CHOCOLAT BELGE

éléments de ce problème, et des cadres nouveaux, propres à l'insertion et à la comparaison des documents recueillis. Il comporte, d'autre part, une discussion extrêmement serrée de tous ces documents, leur pesée rigoureuse, permettant la discrimination du « bon » et du « mauvais grain », une interprétation sagace et judicieuse des aspects difficiles et des données contradictoires, des conclusions, enfin et surtout, où l'auteur pouvait ramener tant de discordances à une unité essentielle.

Les deux mémoires eurent, à l'étranger, un profond retentissement. Cadres nouveaux et conclusions générales furent adoptés presque partout et l'essentiel en tient encore, malgré certaines contestations et moyennant certaines retouches exigées par des recherches ultérieures. On peut se demander si, de toute l'œuvre scientifique de Victor Grégoire, ce sont ces deux travaux qui firent le plus progresser la cytologie; mais ce sont ceux, en tout cas, qui ont rendu le plus grand service *aux cytologistes*. Ils furent le guide indispensable de tous ceux qui, après 1905 et 1910, abordèrent à leur tour le problème de la réduction chromosomique, et le sentiment général, au moment de leur parution, était à peu près le suivant : « Enfin! Il va être possible de voir clair, de coordonner et de comparer utilement nos propres recherches et celles des autres! »

De ce sentiment — et de ce qu'il implique — on relèverait aisément, à travers la littérature cytologique, de multiples témoignages, et j'en ai souvent recueilli oralement et plus tard des échos. Sa généralité et sa persistance ont parfois indisposé quelques biologistes pointilleux et l'un d'eux, abordant le même problème il y a peu d'années, cachait à peine sa mauvaise humeur à voir tel traité célèbre renvoyer toujours son lecteur au travail du professeur de Louvain, chaque fois qu'un point faisait difficulté.

Mais ces mémoires n'empruntaient pas seulement leur valeur à une connaissance approfondie des travaux des autres et à une rigoureuse méthode critique. Leur autorité exceptionnelle était due à ce que, parallèlement à ce travail critique, Grégoire poursuivait sur ce sujet, avec ses élèves, une longue série de recherches originales sur un matériel varié, étendu à la plupart des grands groupes animaux et végétaux.

Dans ce nouvel ensemble, sa contribution strictement personnelle comporte cinq mémoires, publiés de 1904 à 1909. Recherches qui prolongeaient sa dissertation doctorale mais allaient beaucoup plus loin et dont bien des données sont définitives. Il n'est pas possible de les analyser ici et leur portée est d'ailleurs inséparable de celle des mémoires publiés simultanément par ses élèves sur le même sujet. Je relèverai cependant celui où Grégoire exposait les résultats d'un arbitrage, auquel l'avaient convié — pour les départager — deux cytologistes célèbres, témoignage particulièrement précieux — et souvent rappelé à l'étranger — de l'estime et de la confiance générales que lui vouait le monde des biologistes.

Il est impossible de relire les travaux cytologiques de Grégoire — et surtout ses mémoires de synthèse et de critique — sans reconnaître la méthode mainte fois suivie par lui, dans ses travaux ultérieurs et dans son enseignement doctoral, pour l'exposé d'une question difficile: D'abord, délimiter celle-ci avec un soin extrême, voire minutieux; la dégager des questions secondaires qui la compliquent, ne touchent pas au fond et voilent les proportions exactes des parties. Puis, tous les faux obstacles ainsi écartés, appliquer strictement le conseil cartésien de « diviser la difficulté en autant de parcelles qu'il se pourra », et s'attacher à résoudre celles-ci une à une, en commençant toujours par les moins résistantes. Enfin, le nœud vraiment central du problème atteint et mis en pleine lumière, l'attaquer de front et montrer qu'une fois isolé du reste, ce dernier obstacle — qui paraissait d'abord insurmontable — cède, pour ainsi dire, tout seul.

* * *

Pour un esprit timoré, la cytologie, plus que d'autres sciences, peut devenir une école de petitesse; car qui est plus littéralement pourvu d'oculaires que celui dont l'œil est rivé à un oculaire de microscope? Quel tremplin, au contraire, pour l'esprit large et hardi, naturellement porté à chercher, dans chaque image du réel, de quoi elle est la résultante ou le signe, et qui sait faire, de l'étude de la cellule, l'étude de l'être vivant.

Toute sa vie, Grégoire a été préoccupé par deux problèmes de biologie générale, auxquels le ramenaient logiquement ses recherches cytologiques : le problème de l'hérédité et celui de l'origine des espèces par évolution. Il n'a d'ailleurs publié sur ces sujets que des pages assez peu nombreuses, si elles sont précieuses de substance.

Sur le problème de l'hérédité, il faut mentionner comme particulièrement originales les conférences qu'il a données en 1925, dans plusieurs universités hollandaises, sur « les limites du mendélisme », — et une lecture plus récente, faite à l'Académie royale de Belgique, sur les rapports entre « génétique et cytologie ». Ce sont de pénétrantes études critiques, qui montrent surtout les difficultés, les contradictions et les insuffisances de certaines solutions trop hâtivement généralisées. Sans doute montrent-elles aussi le sens dans lequel doit se faire le redressement. Toutefois, dans cette partie « constructive », Grégoire ne s'aventurait qu'avec prudence. Car si les hypothèses les plus audacieuses ne lui déplaisaient pas, son esprit critique le rendait à leur égard d'une redoutable exigence. Aussi ses travaux publiés sont-ils loin de traduire toute sa pensée sur un ensemble de problèmes qu'il a scrutés jusqu'à sa fin et au sujet desquels son érudition était extraordinaire.

Le cours de génétique — qu'il donnait en seconde candidature en sciences — précise et développe déjà cette pensée sur divers points. Mais sur beaucoup d'autres, Grégoire n'en était encore qu'aux tentatives, aux suggestions, aux patients travaux d'approche, et le monceau de notes manuscrites qu'il laisse témoigne, à leur sujet, de l'émouvante constance de sa recherche. L'avenir dira jusqu'à quel point était justifié le scepticisme auquel il avait été conduit quant à certaines formes des théories chromosomiques de l'hérédité. Nous sommes à ce point de la courbe, où les thèses affirmées classiques sur la nature des « gènes » — ou facteurs de l'hérédité — envahissent les ouvrages de vulgarisation et seront bientôt annexées par le roman. Or, en même temps, les génétistes les plus en vue terminent la dernière édition de leur traité en se demandant, avec une certaine angoisse « si la théorie du « gène » est encore valide! » Et la notion même de « gène » sera peut-être enterrée par les spécialistes lorsque paraîtra le 100^e mille du premier roman.

Sur le problème de l'évolution, le contraste est plus net encore entre le petit nombre de pages publiées par Grégoire et l'ampleur de son érudition et de sa recherche personnelle. Ici également, son enseignement du doctorat lui permettait de préciser les nuances d'une opinion, en constante évolution elle aussi, et ici encore dans le sens d'un scepticisme croissant. Résolument évolutionniste dès le début de sa carrière, il apercevait, dans une lumière toujours plus crue, les difficultés et les contradictions inhérentes à chacune des hypothèses *explicatives* du mécanisme évolutif. Et il en arrivait à conclure que « le problème fondamental est hors des prises du naturaliste ».

* * *

Pendant ces dix dernières années, le chanoine Grégoire s'est attaché à deux questions parallèles d'embryologie végétale : la morphogénèse et l'histogénèse de la tige feuillée d'une part, de la fleur et des organes floraux d'autre part. La cytologie l'y

avait amené et le détour est on ne peut plus logique : il faut voir, dans la forme d'un organe végétal, le résultat de l'ordre des cloisonnements cellulaires à la phase méristématique; c'est donc à l'étude cytologique de ces cloisonnements qu'il appartient de justifier et d'expliquer la morphogénèse.

Sur la morphogénèse de la tige feuillée, Grégoire n'a publié — en 1935 — que deux courtes notes; mais elles expriment les résultats d'un travail d'envergure, confié à un de ses élèves et qu'il avait suivi de fort près. L'étude morphogénétique de la fleur devait le retenir plus longtemps — si longtemps, hélas! qu'il nous quitta sans avoir achevé cette œuvre.

Les idées classiques en ce domaine remontent au célèbre *Essai sur les Métamorphoses des Plantes*, de Goethe (1790). D'après elles, tous les organes floraux sont des feuilles « modifiées » et les carpelles sont des feuilles « sporifères », repliées sur elles-mêmes et enveloppant les ovules. Depuis longtemps, cette thèse générale — et toutes celles que le temps y avait accrochées — paraissaient à Grégoire en désaccord avec ses propres observations. Une série de notes, publiées de 1931 à 1936, indiquent déjà la direction et l'ampleur des recherches entreprises et ses réactions devant certaines publications récentes. Mais elles ne reflètent pas exactement le point où il devait aboutir. A mesure que progressait son travail, de nouvelles vérifications et de nouvelles précisions lui apparaissaient nécessaires; en même temps, les limites de son enquête s'étendaient de plus en plus; et s'allongeaient aussi la liste des problèmes dont elle demandait la solution; enfin des vues nouvelles se faisaient jour, qui nuançaient ou corrigeaient les premières. Son point d'arrivée, nous ne l'apercevons que dans le mémoire monumental qui clôt l'œuvre scientifique de notre collègue, et dont il dictait les dernières pages dans sa chambre de clinique, en surmontant de grandes souffrances, quelques semaines avant sa mort. En voici la conclusion principale: Les organes floraux ne sont pas « homologues » des feuilles végétatives et le carpelle en particulier n'a pas la valeur d'une feuille repliée sur elle-même. Ce sont des formations « autonomes », non seulement différentes — ce qui va de soi — mais *irréductibles* à des feuilles. Et le sommet floral qui les produit est, à son tour, irréductible à un sommet végétatif.

Cette conclusion — dont la portée est considérable — repose sur une étude extrêmement fouillée de toutes les étapes de la morphogénèse et de l'histogénèse florale; et une magistrale synthèse des caractères propres à la pousse feuillée est le prélude nécessaire de cette étude comparative. Or, quel que soit le plan où la comparaison est portée, l'opposition apparaît radicale entre l'axe feuillé et la fleur. En outre, tous les traits qui composent la morphogénèse florale sont en corrélation étroite, liés en un tout indissoluble; « aucun ne peut se concevoir, comme se réalisant indépendamment des autres ».

Un caractère de cette œuvre doit être relevé; car il exprime, mieux encore que dans les précédentes, un mérite essentiel de toute l'œuvre scientifique de son auteur.

Nous connaissons tous des biologistes, auxquels deux ou trois observations fragmentaires inspirent, sur de vastes problèmes, d'ingénieuses mais fragiles et incontrôlables variations; — et d'autres qui, scrutant avec une merveilleuse patience un des innombrables aspects de la nature vivante, nous en présentent des images impeccables, dont ils ne songent même pas à rechercher le sens. Ici au contraire, l'ampleur des vues générales s'allie à l'observation la plus précise et la plus minutieuse, à la richesse et à la variété de la documentation iconographique, à la discussion serrée des thèses combattues. L'auteur n'a pas oublié les sévérités de la discipline cytologique.

Est-ce à dire que l'œuvre s'imposera d'emblée, ensemble et détail? Ce n'est pas certain et il est probable qu'elle subira en

mûrissant, comme toutes les grandes choses, des fortunes diverses.

Pour juger de sa valeur et de son mérite, il faudra d'abord tenir compte de son caractère, hélas! incomplet. Ce mémoire s'annonce comme le premier d'une série et trois ou quatre autres devaient encore le suivre avant d'épuiser le programme tracé.

Il importera ensuite de distinguer entre la thèse de l'auteur et l'ensemble des observations originales sur quoi elle se fonde. Que la thèse, prise dans toute sa rigueur, rencontre des oppositions, cela ne peut faire aucun doute. On doit s'attendre à de vives réactions de la part des morphologistes « orthodoxes », scandalisés de se voir combattus par un cytologiste, avec des méthodes qui ne sont pas les leurs. Et d'autres, prêts à se laisser convaincre par l'ensemble, résisteront sur des détails et ne se plieront qu'avec difficulté à l'intransigeance des conclusions générales. Dans ce mémoire plus que dans d'autres, on retrouve ce trait dominant de l'esprit de V. Grégoire, que ses élèves connaissaient bien et qui s'était accentué avec les années: respect scrupuleux de l'observation sans doute, mais, devant chacune d'elles, un réflexe d'une étonnante promptitude, qui faisait bondir en quelque sorte son esprit à la recherche de toutes les conséquences possibles du fait observé, de sa signification profonde, des corrélations qu'il pourrait présenter avec d'autres, de la loi générale que leur ensemble à chance de révéler. « Capacité de généralisation et de synthèse », a-t-on dit justement; fruit précieux de cette culture philosophique, acquise à l'Université grégorienne et qu'il a entretenue toute sa vie. Certes, aucun de ses élèves n'a méconnu le prix et l'immense bénéfice qu'eux-mêmes tiraient tous les jours de cette vertu. Mais comme ils savaient bien qu'elle restait à leur portée, il leur arrivait parfois de tirer leur maître par la manche avec un brin d'inquiétude et de lui dire, à peu près comme saint Pierre sur la montagne: « Cher monsieur le Chanoine, il fait bon rester ici! Avant de monter si haut et si vite, fortifions-nous, un peu de temps encore, de la bonne nourriture de l'observation. »

Je rappelle ce trait à propos de son œuvre embryologique, car c'est la seule où l'on pourrait peut-être reprocher au goût et au besoin de synthèse de Grégoire de l'avoir parfois entraîné un peu loin. J'avoue y voir la cause d'une certaine rigidité dans les concepts, d'un certain manque de souplesse dans la façon de caractériser ou de définir les organes floraux et végétatifs. Et je crains que, sur ce point, le philosophe — parfois aussi le dialecticien — n'ait fait quelque tort au naturaliste.

Quoi qu'il en soit de l'adoption, partielle ou totale, de certaines conclusions, cette œuvre embryologique comporte par ailleurs une somme énorme — et admirablement ordonnée — d'observations originales, nouvelles, précieuses, dont beaucoup peuvent, dès maintenant, être considérées comme définitives. Les recherches futures de morphogénèse florale seront, pendant longtemps, tributaires de ce travail.

* * *

L'œuvre scientifique personnelle de Victor Grégoire a seule été évoquée jusqu'ici. Mais je n'en aurais donné qu'une image tronquée si je ne rappelais celle qu'il n'a pas signée de son nom; — une image tronquée et qu'il n'eût pas tenue pour fidèle, car il ne désirait pas qu'on dissociât ces deux parts de son labeur. Nous rencontrons ici l'œuvre du chef d'école, du directeur de laboratoire, de l'animateur.

Œuvre d'une magnifique ampleur dans ses résultats scientifiques d'abord: la centaine de mémoires et de notes élaborées sous sa direction rempliraient, à eux seuls, près de dix tomes massifs de sa revue *La Cellule*. Ce n'est ni au nombre, ni au poids

qu'il faudra les juger et il convient de laisser à d'autres que ceux qui y ont pris part le soin d'en détailler le bilan. Mais le biographe de Grégoire trahirait son modèle s'il n'ajoutait cependant que la consécration de cette œuvre est, depuis longtemps, chose faite : les plus éminents biologistes étrangers ont élevé la voix assez haut et assez souvent pour dire l'estime dans laquelle ils tenaient les travaux de « l'école de Louvain » et leur importance considérable dans l'histoire de la cytologie depuis trente-cinq ans.

Œuvre principalement cytologique en effet, où tous les éléments de la cellule, animale et végétale, sont étudiés, et sous des angles bien différents, mais où cependant les efforts se concentrent de préférence sur quelques problèmes fondamentaux et difficiles de la cytologie nucléaire. D'autre part, si les mêmes sujets reviennent souvent sur le métier, les objets d'étude varieront autant qu'il se peut : Grégoire ne s'est jamais contenté de travaux monographiques; il a toujours conservé aux recherches de son laboratoire un caractère bien net de cytologie comparée, donnant ainsi de solides appuis à son goût de la synthèse.

C'est bien une école que Grégoire a maintenue et développée, conforme à l'idée qu'il s'en faisait et à la nature particulière de son esprit. On a opposé parfois deux types de naturaliste, extrêmes et complémentaires; le « curieux », variant fréquemment ses sujets d'étude, passant de l'un à l'autre dès qu'une solution même fragmentaire paraissait acquise, et le « chercheur », longuement et obstinément attaché à creuser le plus profondément possible un petit nombre de questions. S'il faut choisir — et malgré sa vive curiosité scientifique — Grégoire est resté, avant tout, un « chercheur » et c'est grâce à cela qu'il a pu donner à une école son indispensable unité.

Parmi tous les élèves qui sont venus lui demander une initiation à la recherche et une direction, quelle diversité d'origine et de moyens; et comme le maître a bien su orchestrer, pour ainsi dire, les forces et les timbres de chacun : jeunes botanistes qui préparent une thèse doctorale ou un concours interuniversitaire; — zoologistes, médecins ou étudiants en médecine, qui savent trouver dans ce milieu une formation de biologie vraiment « générale » et qui, à l'instar des premiers élèves de Carnoy, viennent appliquer les méthodes cytologiques à l'étude des Protozoaires, de la cellule nerveuse ou du cancer; — chercheurs étrangers enfin, de dix nations différentes, qui, attirés par la réputation croissante du chef d'école, viennent parfaire chez lui la formation acquise dans leur propre pays. Et actuellement, dans un laboratoire ou une chaire universitaire lointaine, à Varsovie ou à Belgrade, à Rome ou à Berlin, à Grenoble ou à Saint-Louis, à Ithaca, Jena ou Tokyo, ils contribuent à faire rayonner, avec l'efficacité de l'exemple, le prestige de Louvain. Car, Belges et étrangers, tous s'accordent sur l'excellence de la formation qu'ils ont reçue et sur la part prépondérante et décisive qui revient au chef dans la préparation, l'élaboration et la rédaction de leurs travaux.

Nous pensons que, dans cette œuvre de direction plus encore que dans son œuvre scientifique personnelle, V. Grégoire a donné le plus complètement sa mesure, a utilisé le plus efficacement ses dons particuliers.

Sans doute, il sait que la vérité scientifique est une grande chose, qui mérite qu'on la cherche pour elle-même avec une attention obstinée. Mais il n'est pas seulement une intelligence qui interroge, un cerveau qui raisonne juste et un œil qui regarde bien. C'est aussi un homme vivant, pour qui les autres hommes existent. Des jeunes chercheurs qui se confient à lui, il fera des botanistes ou des biologistes; mais il saura en faire aussi des hommes meilleurs, plus complets, plus personnels qu'ils n'étaient auparavant. Or il ne réussira que parce qu'il dispose, au plus haut point, du secret de l'influence, du don de sympathie.

Lorsqu'il y a quelques semaines, ici même ou bien loin de nous, la nouvelle de la mort du chanoine Grégoire vint frapper ces hommes l'un après l'autre, lequel a pu, sans une poignante émotion, revoir en pensée, avec le visage de celui qu'il perdait, le laboratoire où il avait, jour après jour, appris à le connaître? Pour les plus anciens, c'est le sombre premier étage du vieux Collège de Villers, le dernier laboratoire de Carnoy, avec ses grandes tables noires traversées par les tiges de fonte, où dominait surtout l'odeur des lampes à pétrole que les microscopistes avaient récemment mises à l'honneur et où, au collégien ébloui que j'étais alors, le professeur Grégoire montra, pour la première fois, une préparation microscopique et des chromosomes en division. Pour les autres, c'est la vaste salle claire du nouvel « Institut Carnoy », à l'aménagement duquel Grégoire avait minutieusement travaillé et dont il avait posé la première pierre en 1913. Je n'ai pas oublié son sourire joyeux de ce moment-là, et son geste d'amitié vers ses étudiants du doctorat qui, par la fenêtre de la vieille salle de cours, le regardaient manier la truelle.

Mais si le cadre du souvenir diffère pour les uns et pour les autres, l'atmosphère est identique, que chacun évoque et retrouve; car c'est le maître qui lui donnait son unité. Chacun a dû revoir celui-ci lorsqu'après la leçon de « candidature » il apportait l'heure la plus tonique de la journée, lorsqu'il passait successivement d'une table de travail à l'autre pour reprendre une observation délicate, contrôler un dessin, interpréter une image microscopique peu déchiffrable, suggérer une nouvelle voie de recherche ou une nouvelle technique. Et chacun, avec une plus vive tristesse encore, a dû évoquer l'homme, — l'homme délicieux que le savant cachait si mal, mais qui savait à merveille cacher le savant, — l'homme dont l'animation et l'optimisme épanouissaient et stimulaient le travail autour de lui, dont la maîtrise de soi était totale, malgré sa nervosité naturelle, mais qui, s'il ignorait l'impatience, était susceptible et d'enthousiasme, et d'indignation, — l'homme dont la cordialité compréhensive, la chaude sympathie, la sagesse dans le conseil, la délicatesse la plus attentive invitaient le disciple à la confiance et à l'amitié. Chacun a dû évoquer cette inépuisable jeunesse de cœur qui — à part quelques trop longues périodes de fatigue excessive, d'inquiétude et de souffrances, — ne cédait pas avec les années, et cette sorte de candeur, d'ingénuité si particulière dont son impitoyable esprit critique n'a jamais pu, n'a jamais voulu triompher.

Chacun enfin a dû évoquer les heures de détente où, s'écartant des microscopes, des microtomes et des étuves, on discutait librement littérature, musique ou peinture, science ou philosophie, pédagogie ou spiritualité. Car, on l'a dit, « en largeur comme en profondeur, la culture de l'esprit (de V. Grégoire) étonnait tout le monde »; il avait même dépassé de beaucoup le plan de l'information et de la culture générale en plusieurs domaines bien éloignés de sa science. — Et chacun, disciple ou ami, s'est rappelé la gaîté, la simplicité, la complète absence de pédanterie et de dogmatisme avec lesquelles il les faisait participer aux bienfaits d'une si vaste culture, après les avoir initiés aux vertus plus austères de la recherche scientifique.

* * *

Comment ce don de lui-même et cette façon de se donner n'auraient-ils pas suscité, pour le maître, un attachement tout pénétré de reconnaissance, une affection qui ne pouvait vraiment s'appeler que filiale? Et comment n'auraient-ils pas entretenu chez tous le goût de ce travail à la fois individuel et commun qui fait la vie d'un laboratoire, qui lui donne son inoubliable saveur?

« Un centre d'ardente recherche et un foyer familial », c'est bien cela que le chef a su en faire, où chacun se sent attiré par l'atmosphère qui y règne — même quand il n'a aucun travail précis à y faire : « Mon cabinet de travail à l'Institut, nous avouait-il, mérite à peine ce nom. Il m'est presque impossible de m'y enfermer sans me sentir constamment attiré au laboratoire, où il me semble toujours que mes élèves m'attendent; et pour m'assurer le temps de la réflexion paisible, je n'ai qu'une ressource : quitter l'Institut. »

Il est juste, Messieurs, qu'ayant conjugué pour cette tâche la science et l'amour de la vérité, la connaissance des hommes, l'art de les manier, la volonté de les servir, le chanoine Grégoire y ait trouvé la joie, joie profonde et partagée que, dans l'intimité du laboratoire, il a souvent confiée à ses élèves groupés autour de lui. « Heures de joie, nous disait-il en 1925, lorsque la lumière commence à se faire sur un point difficile, lorsque l'élève s'épanouit devant l'horizon de clarté qui se dévoile... Heures de joie, lorsqu'après quelques semaines de travail en commun, toute gêne disparaît, toute glace fond et que la collaboration devient intime, dans une pleine confiance mutuelle; lorsque graduellement on voit l'intelligence se former, l'observation se préciser et s'affiner, le jugement s'affermir, le caractère lui-même se tremper, lorsque, en un mot, on voit se dégager et se développer une personnalité intellectuelle et morale. » « Heureux ceux qui font de la joie avec la vérité, eût-il pu ajouter avec un auteur, dont il avait noté bien des « pensées ». Heureux ceux qui cherchent, car ils ont déjà trouvé et ils trouveront deux fois (1)! »

* * *

Les élèves du laboratoire ne peuvent nous faire oublier les autres : l'immense foule des étudiants de première et de deuxième candidature en sciences. C'est sur eux d'abord que s'exerçait l'influence et l'enseignement de chanoine Grégoire. Et ici encore le portrait serait faussé si on n'évoquait, au moins rapidement, l'une et l'autre. Car Grégoire a toujours eu la conviction profonde de l'importance de sa tâche professorale. Il y a consacré une immense part de son temps et de ses forces, il lui a sacrifié délibérément bien d'autres activités, il l'a prolongée en un véritable apostolat.

La première condition de l'influence, c'est une irréprochable compétence professionnelle.

Si Grégoire était un professeur modèle, c'est d'abord qu'il avait, de presque toutes les branches de la botanique et de la biologie, une connaissance profondément personnelle : il n'était pas de ceux qui, spécialistes estimés dans un domaine restreint mais professionnellement chargés d'un enseignement général, se contentent, pour la partie qui n'est pas leur « gibier » favori, de recourir à quelques manuels. Il avait ensuite un esprit admirablement clair, méthodique et précis, apte à saisir les rapports entre les faits, leur ordonnance logique. Enfin, il disposait d'un talent d'exposition bien à lui, qui n'était ni celui de l'orateur ni celui du vulgarisateur; ses étudiants en goûtaient vivement l'aisance et le caractère entraînant et convaincu; ce dont ils se rendaient moins compte, c'est de quelle obstination acharnée à toujours remettre ses leçons sur le métier, cette aisance apparente était le fruit.

Grégoire donnait cours d'une façon qui reflétait assez bien le tempérament de l'homme. Deux tons, deux « registres » différents y alternaient d'habitude : l'un plus froid, plus contenu et plus lent, où s'étale la donnée fondamentale d'une question, le point que l'attention de l'auditeur ne peut lâcher un instant, —

l'autre plus pressé et plus vif, où apparaissent les développements et les exemples, où surgissent les objections et les expériences qui les bousculeront... et où il n'est plus guère question de prendre une note. Tel je le revois il y a vingt-cinq ans, comme si c'était d'hier — et comme, pour tant d'autres, il était hier encore, si j'en crois de bons témoins, — l'œil pétillant de malice et le geste de promptitude, toutes les couleurs de la craie appelées à la rescousse pour mieux préciser un dispositif de structure ou la portée d'une expérience. Et je revois aussi l'œil amusé de certains étudiants, habitués à guetter la manœuvre rapide de la craie et celle plus rapide encore de l'éponge, — si rapide que, souvent, la main gauche effaçait d'un grand geste un dessin que l'imagination du professeur voyait déjà au tableau noir, mais dont la main droite n'avait pas encore eu le temps de tracer le premier trait. Quand la démonstration était achevée, ceux qui n'avaient pas renoncé en route étaient bien un peu haletants, mais quelle joie d'avoir vu une parcelle de vérité se redécouvrir sous leurs yeux, tant il y avait eu de vie dans l'exposé de la découverte! Bien des vocations scientifiques se sont éveillées ou précisées dans l'épanouissement intellectuel que faisait naître de pareilles leçons.

D'autres fois, le ton était plus contenu encore et comme assourdi : c'est quand, abandonnant la botanique ou avant même de l'aborder, le professeur parlait aux étudiants d'eux-mêmes, de leur avenir, des habitudes de travail à acquérir ou à vaincre, des conditions de l'effort intellectuel; — quand il leur expliquait la beauté du monde vivant, ou la dignité de la recherche scientifique, ou la grandeur et les devoirs de la profession médicale. Il mettait, dans ces fréquentes digressions, une grande ardeur de conviction et une émotion véritable, que le déplacement alternatif et précipité de la montre, à droite et à gauche du pupitre professoral, ne voilait que partiellement — et qu'il n'arrivait pas toujours à contenir. Tous les jeunes gens qui l'écoutaient sentaient alors à vif, chez leur professeur, un immense désir de leur faire du bien, et avaient la prescience que, ce bien, il était capable de le faire. De la chaire à l'auditoire, un courant de sympathie et de confiance s'établissait ainsi dès la première leçon. Et c'était le germe d'une action plus personnelle et plus directe, poursuivie en dehors de la salle de cours.

Sans doute Grégoire mettait en pratique, dans ces entretiens particuliers, le précieux conseil de Montaigne qui ne voulait pas qu'un éducateur « se contente d'inventer et de parler seul. Je veux, écrit-il, qu'il écoute son disciple parler à son tour (ajoutons après lui: et pas seulement à l'examen!), qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance, et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire, mais de son jugement. » Car, ajoutait-il, « c'est témoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avallée (1) ». Et il faut rappeler à ce propos combien, dans tous les domaines, V. Grégoire avait en horreur le « tout fait », les « clichés », les « étiquettes » — que ces dernières, soient collées sur un caractère d'homme ou sur un objet scientifique. Les déceler partout où elles se dissimulent, s'en défier dès qu'on les aperçoit, sera un conseil qu'il ne se lassera pas de répéter aux jeunes gens et aux jeunes filles dont il cherche à dégager la personnalité authentique. Et dans ses notes manuscrites de psychologie et de pédagogie, c'est un « leitmotiv » qui revient sans cesse, comme une obsession.

Mais, il faut se hâter de dire, dans ces conversations avec bien de ses étudiants, avec tant de ses étudiantes, avec les amis ou camarades qu'on lui amène, avec les anciens qui reviennent tôt ou tard, il s'agit de bien autre chose encore. « Entretiens

(1) VI. GHIKA : *Pensées pour la suite des jours*.

(1) *Essais*, I, 141, 142.

privés, nous disait-il lors de son jubilé professoral, où les élèves, surtout ceux qui viennent d'aborder la vie universitaire, non contents de demander au professeur la solution de leurs difficultés scientifiques, confient au maître leurs craintes et leurs espoirs, leur idéal et les obstacles qui s'y opposent, leurs découragements et leurs enthousiasmes; entretiens intimes, où souvent une parole cordiale, venant du cœur et allant au cœur, suffit à orienter toute une carrière d'étudiant, toute une vie d'homme». L'homme d'influence reparaisait alors et le visiteur recevait parfois autre chose, mais toujours plus que ce qu'il était venu chercher : affabilité souriante de l'accueil, attention vive et soutenue, compréhension, perspicacité psychologique, vue claire des difficultés et des remèdes, sûreté dans la décision et dans le conseil, — tout cela vivifié par une bonté pénétrante, dont il reste à marquer ici la double richesse.

« Toute autre science est dommageable à qui n'a pas la science de la bonté. » Le chanoine Grégoire avait recopié, sur une page, blanche cette phrase de Montaigne, et des centaines de feuillets, couverts de notes et de réflexions, éclairaient le sens qu'il voulait donner à la maxime. Sans doute sa bonté à lui était profondément naturelle; mais il est vrai aussi qu'il a su en faire une science et en a multiplié par là l'efficacité. Contrairement à ce que pensaient certains, il avait une connaissance fort exacte de l'influence qu'il exerçait et du bien qu'il pouvait faire par elle. Il lui eût été difficile, d'ailleurs, de fermer les yeux à une vérité aussi éclatante : « Le regard simple, a-t-il écrit, n'est pas celui qui ne veut point voir ». Longuement il y avait réfléchi, et comme il était de ceux qui réfléchissent la plume à la main, il avait infatigablement et minutieusement noté les conditions qui affaiblissent ou favorisent cette influence. Le fruit de ses lectures et de ses observations, le résultat d'une expérience constamment renouvelée, tout cela était passé au crible d'une pénétrante critique, d'une impitoyable analyse. Et pour des amis qui ont fait si souvent appel à ses lumières, il est émouvant de trouver inscrits sur ces feuillets, avec l'écho de leur propre confiance, les étapes, les enrichissements et les détours, parfois douloureux, de l'expérience mise à leur service.

* * *

Il est temps de dire enfin quel fut le ressort d'une activité aussi généreuse, aussi ardente et aussi féconde. Mais faut-il vous l'apprendre encore puisque, le jour des funérailles, le chef de notre institution traçait du professeur Grégoire une image définitive, et dont chaque trait était éclairé par la même lumière? *L'homme que nous avons perdu avait une âme « donnée »*. Ce qui a orienté sa vie entière, c'est le zèle apostolique du prêtre, le dévouement total à l'Université catholique, l'amour du chrétien pour ses frères et pour son Dieu; et ce zèle apostolique était nourri au surplus, depuis une vingtaine d'années surtout, par un persistant effort d'ascétisme qu'il cachait soigneusement.

Grégoire était chercheur et savant, chef d'école et professeur, éducateur et directeur d'âmes. Chacune de ces tâches est utile, chacune est pressante, chacune est exigeante, et rien ne sera fait pour en diminuer les exigences et les difficultés. Car « pour bien faire les choses, nous dit-il, il faut agir comme si elles n'étaient pas aisées ». Des conflits ne peuvent pas ne pas surgir, conflits de préséance pour ainsi dire, lorsqu'il s'agit de répartir son temps entre chaque activité, conflits que lui seul voit de l'intérieur, dans leur complexité, et source pour lui de fréquents scrupules. Mais cette diversité dans les devoirs ne s'est pas imposée à lui; il l'a choisie et acceptée. Comme « l'homme personnel » dont ses notes nous tracent le portrait, il est « avide de responsabilités » et « cette avidité n'est que l'aspiration à donner à sa vie un plein

rendement : *Talenta quinque*. » Là est l'explication de bien des activités « latérales », qui élargissaient encore son œuvre d'apostolat proprement universitaire et qui ont dévoré tant de ses journées : cercles d'études de futurs médecins, cours de biologie à l'école de la rue d'Arlon, à Bruxelles, direction de cercles d'études pour jeunes filles, conférences de pédagogie et de psychologie dans des établissements d'enseignement moyen et normal, sermons de retraite ou de vêtue dans des couvents, direction spirituelle de religieuses, etc.

Si donc, en partie à cause d'elles, l'œuvre scientifique, déjà si imposante, a été contrariée dans son épanouissement, nous pouvons le regretter pour la Science, mais comment oserions-nous aller plus loin, lorsque nous gardons les yeux fixés sur les mobiles de l'action et sur ses résultats spirituels? La Vérité se plaindra-t-elle de ce que la Charité a reçu?

Puisque, Messieurs, la considération d'une telle vie et d'une telle œuvre nous a portés jusque là, ne terminons pas sur une note moins haute. Lisons plutôt, pour finir, une courte et admirable prière que le chanoine Grégoire avait écrite sur « la présence de Dieu » et que je trouve dans ses notes. Elle traduit bien son éloignement le plus vif de ce qu'il appelait « la sainte paresse » et vous rappellera le *Visibilium* de son dernier *Credo*. Chaque intellectuel chrétien, chaque travailleur chrétien peut la redire après lui :

« Mon Dieu, il ne s'agit pas de me distraire, pour vous regarder, de ce que je fais pour vous servir : il s'agit de vous voir dans ce que je fais pour vous. Tout sera chargé et comme pénétré de la relation à votre œuvre : tout me sera essentiellement moyen de vous servir, et donc témoignage d'amour. Aussi j'ai compris qu'au lieu de vous regarder, il fallait plutôt sentir constamment votre regard fixé sur moi, et sur votre œuvre, par mes mains. Et que c'est cela, vivre en présence de vous. »

PIERRE MARTENS,
Professeur à l'Université de Louvain.

Les Allemands et nous

L'Allemand restera toujours pour nous une énigme; mais les inquiétudes qu'il nous cause ne tiennent-elles pas à une méconnaissance foncière de la nature germanique? Nous passons à son endroit de la confiance à la méfiance par le fait d'une incompréhension identique; car c'est la notion même d'identité ou d'équivalence entre notre conception de l'homme et la sienne qui gît au fond de cette perpétuelle méprise. Tout, dans l'idée que nous nous faisons de nos rapports avec l'Allemagne, repose, en effet, sur la croyance à la communauté des esprits, à la permanence des valeurs intellectuelles et morales, sans quoi nous pensons qu'aucune vie civilisée ne saurait exister. Quand nous disons qu'un Allemand vaut un Français, que l'Allemagne est un pays comme un autre, nous procédons d'une certaine idée générale de l'homme, d'une certaine philosophie ou d'une certaine notion juridique, universellement applicable au genre humain tout entier, car c'est là-dessus que toute véritable entente nous semble devoir se fonder.

Mais si, cette notion, l'Allemand la refuse, s'il la tient pour une conception surannée, un formalisme vide, le soupçonnerons-nous de se livrer aux pires manœuvres, parce qu'il n'a pas les mêmes

fins que les nôtres, et verrons-nous une « intention satanique impénétrable » dans la tranquille assurance avec laquelle il se dérobe à ce que nous considérons comme la condition même de l'ordre et de la paix ? Il faudrait, à tout le moins, qu'il eût accepté de donner un tel sens à ses engagements, qu'il crût, lui aussi, au droit naturel, à la similitude des hommes, à la détermination unique de l'humanité, autrement dit qu'il se fît de la civilisation la même idée que nous-mêmes. Sans quoi sa signature au bas des pactes n'a pas la signification que nous y attachons. Ce faisant, l'Allemand, lui, n'a obéi qu'à la toute-puissante nécessité ; or, la nécessité n'engage pas, on la subit. Elle est, au reste, productrice de réactions vitales qu'on ne peut prévoir ; elle impose une expérience susceptible d'engendrer de nouvelles formes de vie... Voilà ce que pense l'Allemand, et c'est d'une âme parfaitement ingénue qu'il déclare : « Pauvre France, qui croit s'assurer contre l'avenir derrière le bouclier des pactes, et des traités de paix ! »

Notre surprise serait sans doute moins grande si nous étions plus attentifs à la philosophie de nos voisins. Dans les affaires pratiques, on ne se désintéresse pas de connaître la production, les moyens, les ressources de son concurrent ; mais il est plus important et plus pratique encore de connaître sa conception de l'univers. Dieu sait si l'Allemand, qui se flatte d'appartenir à un grand peuple métaphysicien, l'expose en toute occasion et la mêle à tous ses propos. Si nous la négligeons, si nous n'en tenons pas compte, c'est vraiment que nous le voulons bien ! Je ne sais rien, d'ailleurs, de plus « sincère » que cette philosophie. On parle toujours de la duplicité allemande : ce qui m'émerveille, au contraire, c'est sa sincérité. Dans cet ordre, l'Allemand dit toujours la vérité, et cela avec une constance, un accord unanime qui ne laissent pas, à la longue, de produire une impression profonde.

Cette philosophie, vulgarisée sous des formes multiples, pessimiste ou optimiste, catastrophique ou conquérante, fataliste ou agressive, selon les circonstances, c'est la philosophie du « devenir », c'est ce naturisme primitif qui exalte les puissances de l'instinct et libère les énergies de la matière, vénérées comme les éléments profonds de la vie ; c'est celle qui convient essentiellement au « dynamisme créateur » de l'âme allemande, à ce « besoin de changement » qui la travaille. Ce n'est pas l'être, c'est le devenir qui est l'état propre de l'Allemagne. Et de ces formules, qui traînent sous la plume des moindres publicistes d'outre-Rhin, découle l'opposition du *statique* et du *dynamique* dont il nous rebattent les oreilles.

Traduite en clair langage, la philosophie du devenir, qui est essentiellement celle de l'Allemagne, se révèle comme un opportunisme destructeur infini, et ce qu'elle appelle « évolution » pourrait être plus justement nommé *invasion*. Cette idéologie subversive de toute forme, qui s'arroge l'illimité pour domaine, qui transcende l'être et la raison, qui renverse l'édifice éthico-politique et détruit l'entendement humain sous prétexte de l'affranchir, c'est la possibilité de se répandre dans toutes les directions. Mais ce qui est vital pour l'Allemand apparaît mortel pour autrui — cet « autrui qu'il ne voit pas » — car il ne s'agit que de sa propre vie à lui, identifiée à la vie du cosmos sous le couvert d'une « nécessité dynamique ».

Grâce à son obscurité même, au caractère indéfini de ses notions, cette philosophie du devenir donne à l'Allemand le moyen d'échapper à toutes les obligations de la raison et du devoir, à tous les principes qui ont rendu possibles l'existence, la stabilité de la société humaine. Ce « stabilisme » qu'elle dénonce à l'envi dans notre conception de l'univers, ces idées qu'elle juge trop étroites pour le monde, ce sont celles sans quoi nous pensons que le monde mourrait. Pour nous, l'idée de promesse, de pacte, est

le fondement de toute civilisation ; nous y voyons la marque même de l'homme, ce sur quoi repose tout l'appareil de la vie humaine. Mais cette idée, la philosophie allemande du devenir ne peut même pas la concevoir : elle n'a pas de sens pour elle. Son principe n'est-il pas qu'il n'y a pas de principe, que tout change, que tout évolue, que tout varie sans cesse ? S'étant, une fois pour toutes, rangée du côté du « changement », elle ne se sent liée par aucun engagement. Sous toute promesse allemande il y a ce postulat, qu'elle ne peut rien promettre, car sa philosophie de la vie, sa conception, purement naturiste de l'humanité, s'y oppose.

Aussi la conduite de l'Allemagne ne doit-elle pas nous causer plus de surprise. Elle est conforme à sa philosophie. Tout ce que nous avons le droit de dire, avec Chesterton, c'est que cette idéologie implique une hostilité constante à « toutes les idées humaines qui font de la vie autre chose qu'un incontrôlable cauchemar ». En les maintenant comme le symbole de toute humanité, nous défendons le crédit et la parole donnée, la possibilité de tout commerce entre nos semblables. Ce que notre « stabilisme » protège, c'est tout ce qui peut « soulever l'homme au-dessus des sables mouvants de son caprice et lui donner la maîtrise du temps ».

HENRI MASSIS.

Libres propos...

Et maintenant?...

Maintenant que le Peuple Souverain s'est prononcé, maintenant que le Nombre a parlé, il faut à la Belgique, de toute urgence, un gouvernement qui gouverne. Un gouvernement *national*, c'est entendu, mais en donnant au mot son seul sens légitime en Belgique. Non seulement en le vidant de tout contenu anti-flamand, mais en y incluant la bienfaisance d'une Flandre flamande.

De quoi s'agit-il ? *En ce moment*, de deux choses essentielles : notre paix intérieure, c'est-à-dire la bonne entente entre Flamands et Wallons et l'harmonie aussi entre les classes sociales ; et puis l'angoissante question de notre pain quotidien : comment nourrir plus de huit millions de Belges pressés sur nos trente mille kilomètres carrés ? Sans parler des dangers extérieurs qui nous menacent. Mais là, la solution, quant à nous, est simple : être forts, le plus forts possible et pratiquer une politique d'indépendance farouche. Et à la grâce de Dieu!...

Les élections furent bonnes. Grâce surtout aux nuages accumulés sur l'Europe et à la peur salutaire qu'inspirent, à trop juste titre, les épreuves tragiques de certains pays. Sans quoi la manœuvre libérale de provoquer une consultation sur le cas Martens eût risqué de doubler les effectifs des nationalistes flamands. Les libéraux sont les triomphateurs du jour. Nous n'y verrions guère d'inconvénient, sinon celui d'un bénéfice immérité, si nos libéraux n'avaient cessé de faire montre de la plus regrettable incompréhension en matière « patriotique ». En Belgique, le patriotisme exige que l'on comprenne la Flandre. Les libéraux ne l'ont guère comprise. Mais comme dit ailleurs, dans ce numéro, notre ami Belloc, l'ignorance est une maladie

exquis

pas cher

et quel choix!

CHOCOLADE MET
SPECIALITE EXQUISE
NOHALINE
EEN UITMUNDE SPECIALITEIT
AU LAIT
SURPRISE
UNE SPECIALITE EXQUISE
JACQUES
EEN UITMUNDE
CROQUANT
AU LAIT

Achetez donc, Madame,

du SUPERCHOCOLAT JACQUES.

Il est vraiment unique.

Pour UN franc, le Superchocolat Jacques procure à notre palais un plaisir qui vaut plus, et apporte à notre corps un véritable « concentré d'énergie ».

Sa qualité incomparable est due à l'emploi de matières premières sélectionnées, ainsi qu'aux soins attentifs d'un personnel d'élite.

Le Superchocolat Jacques nous a gâtés en créant une gamme que l'on essaie bien en vain d'imiter. Sa qualité est tellement appréciée que le consommateur qui a le désir de changer n'abandonne pas « Jacques » : il change de spécialité, point c'est tout.

Madame, vous qui raffolez des bonnes choses, dégustez chaque jour votre gros bâton de Superchocolat Jacques. Lui seul peut combler tous vos désirs : Plaisir - Santé - Economie.

JACQUES
SUPERCHOCOLAT

1Fr. le gros bâton

LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS



DEVROYE-FRÈRES

ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

DEUX NOUVEAUX MISSELS

DE DOM LEFEBVRE

TRADUCTIONS NOUVELLES — TYPOGRAPHIE NOUVELLE

Le Petit Missel Quotidien

TRÈS PORTATIF (1100 pages) et PRATIQUE
TRÈS COMPLET (toutes les messes expliquées et
illustrées)
TRÈS BON MARCHÉ (depuis 20 francs)

Le Missel Vespéral Romain

Universellement répandu (15^e édition), entièrement
renouvelé dans sa forme et dans son fond. Reste le
missel le plus parfait (latin-français), avec explica-
tions et gravures.

LES MISSELS DE DOM LEFEBVRE EXISTENT EN SEPT LANGUES
ET SONT RÉPANDUS DANS LE MONDE ENTIER

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES CATHOLIQUES

Curable. Que les libéraux s'appliquent donc à la guérir! Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Ce ne sera pas facile, car le gros des troupes libérales, c'est Bruxelles qui le fournit. Bruxelles, où l'on s'imagine si aisément que tout ce qui est Flamand diminue l'unité belge et compromet l'union nationale.

Un grand problème reste posé : faire rentrer les troupes du nationalisme flamand, troupes excellentes au fond, et foncièrement belges, dans le mouvement de la vie nationale belge. Ne parlons pas des chefs; en général ils sont peu reluisants et il en est de détestables. Mais leur emprise ne dure que parce qu'il subsiste toujours des équivoques, des malentendus, des apparences, qui nourrissent des ressentiments se disant antibelges, mais qui ne sont qu'une attitude de protestation contre certaines traditions, pratiquement antiflamandes, de Belges francophones qui ne comprennent toujours pas les immenses changements survenus en Flandre depuis une génération.

Les élections furent donc bonnes. Bonnes relativement, s'entend, et il importe d'y voir le plus clair possible. Le parti catholique a récupéré une partie de sa dissidence rexiste. Une partie seulement. Le socialisme a reculé. Pas trop, heureusement. Oui, heureusement car, comme notre P. O. B. n'est plus marxiste — l'a-t-il jamais beaucoup été, d'ailleurs? Rappelons la parole si vraie du roi Albert : les socialistes belges sont des socialistes *sui generis* — comme le P. O. B. n'est plus internationaliste ni antimilitariste, pourquoi lui souhaiter un affaiblissement trop prononcé? Il groupe, dans un pays prolétarien comme la Belgique, la grande masse des travailleurs que le capitalisme inhumain du XIX^e siècle a éloignés de l'Eglise. Tel qu'il est aujourd'hui, en l'an de grâce 1939, il empêche cette masse prolétarienne de devenir la proie de meneurs révolutionnaires. Certes, le P. O. B. a ses points faibles, son matérialisme pratique et une tendance, innée, à la dépense inconsidérée, mais à tout prendre son évolution actuelle est excellente. On eût pu craindre, d'ailleurs, que cette nationalisation du socialisme irait profiter au communisme. Il n'en fut rien. Donc, le recul socialiste n'est pas dû au socialisme national de MM. Spaak et de Man. Tant mieux pour la Belgique! Et puisse la bienfaisante évolution de notre prolétariat belge « croître et embellir ».

Le rexisme est liquidé. Ne piétons pas un mort. Mais l'aventure rexiste fut lamentablement malfaisante. La fable d'un Front Populaire évité grâce au succès rexiste de 1936 ne supporte pas l'examen. Non, Degrelle a gâté tout ce à quoi il a touché, compromis tout ce qu'il a entrepris, desservi tout ce qu'il y avait de beau, de grand et de noble dans ce que tant de braves gens s'imaginaient être le rexisme. Et Degrelle n'a trouvé que trop d'appui, trop de complicité même, dans des milieux de « droite » — au sens politique et social du mot — alors qu'il ne cessa de faire le plus grand tort aux idées que ces milieux entendaient promouvoir. Il faudra revenir sur ce mal fait par le rexisme, car il est plus profond que l'on ne croit et il sera long à guérir. Et dire qu'il s'est encore trouvé plus de cent mille compatriotes pour donner leur voix à cette dangereuse folie. Sans parler du grand nombre de votes blancs provoqués par elle. Ah! les beautés du Suffrage universel!

Les libéraux triomphent. Les voilà, parlementairement, revenus à leurs effectifs de 1924. La masse flottante, celle qu'on donne surtout son « ton » à une élection, est allée à eux. Par préoccupation patriotique. Parce qu'on lui avait consciencieusement bourré le crâne sur le cas Martens. Comme en 1936, on lui avait bourré le crâne sur la politico-finance et la Propreté. Encore une fois, sans l'influence décisive de la situation européenne, le bourrage de crâne libéral eût fait une jolie casse. Tout comme Degrelle en fit une en 1936.

Et maintenant? Vite un bon gouvernement. Lequel? Allons-y de notre opinion puisque tout le monde donne la sienne! Un gouvernement d'union nationale, donc tripartite. Mais axée sur le parti catholique. C'est-à-dire dans un climat différent, quelque peu, des dernières tripartites. Pourquoi une tripartite? Parce que les circonstances sont trop graves pour se passer, à la légère, du concours du P. O. B., c'est-à-dire de la masse ouvrière et travailleuse. Circonstances extérieures d'abord. L'Europe erre dans la nuit. Le pire reste possible. Mais circonstances intérieures aussi. La crise est profonde. Il faut y remédier au mieux et *tous ensemble*. Et sans préoccupations électoralistes. De dures mesures sont à prendre. Qu'on les prenne en commun. Les socialistes ont quelques chefs qui ont fait leurs preuves. Il serait trop regrettable qu'un Spaak, par exemple, ne fût pas aux leviers de commande.

Et nous arrivons à l'essentiel : au régime. Il est *absolument impossible* — nous insistons sur les deux mots — si l'on prétend, s'en tenir au fonctionnement actuel du régime, de résoudre *raisonnablement*, sans grandes pertes de temps et sans mortel gaspillage de forces, les problèmes urgents qui se posent aux Belges. Tout le monde le reconnaît. L'heure est donc venue d'agir. Il faut entreprendre *tout de suite* certaines réformes pressantes. Lesquelles? Des réformes politiques. Elles faciliteront la solution des problèmes économiques. Encore une fois, on est d'accord; tout le monde est d'accord. Les plus fervents tenants de l'économisme, de ce primat de l'économique devenu bien vieillot, les socialistes, ont fini par y voir clair. M. Spaak l'a reconnu et confessé en pleine Chambre des Représentants, le 6 décembre dernier. M. de Man, le père du Plan, y est allé de son *mea culpa* public deux mois plus tard. On s'est trompé. On a perdu un temps précieux. Dans le régime actuel — le mot est de M. Pierlot et il nous fut révélé par M. de Man — « pour déplacer un grain de sable il nous faut employer un cabestan »! Donc réforme de l'Etat! Réformes politiques. Lesquelles? A moins que l'incompréhension ne vienne, en cette matière aussi, comme en matière flamande, comme en matière scolaire, comme en matière sociale, de nos libéraux, et de libéraux quelque peu enivrés de leur récente victoire et donc, hélas! plus... libéraux que jamais!..., à moins donc que ces libéraux ne bloquent le chemin du salut politique : sur le sens général des réformes nécessaires, il semble bien qu'un accord soit possible. L'essentiel serait d'avoir un *gouvernement stable*, un travail gouvernemental plus efficace, moins exposé à se perdre dans les sables parlementaires, un Parlement plus digne, plus indépendant aussi, plus soucieux de laisser l'Exécutif travailler et gouverner. Le gouvernement qui sortira des élections de dimanche dernier devrait s'atteler tout de suite à cette réforme politique indispensable. Elle apparaît vraiment comme les préliminaires à toute action gouvernementale salvatrice. Elle est postulée par la nature même des problèmes que le gouvernement de demain aura à résoudre. Et à résoudre pour que vive la Belgique. Car ce sont réellement des questions vitales qui se posent.

Fort bien, direz-vous, mais, pratiquement, quelles réformes? Après sa confession publique, en janvier dernier, dans le premier numéro de la nouvelle revue socialiste flamande qu'il dirige, M. de Man avait annoncé qu'il donnerait ultérieurement son idée sur cette réforme politique préalable. Le deuxième numéro de *Leiding* nous a apporté les vues de celui qui, lors de la grande débâcle marxiste en Europe, sauva le P. O. B. Nous les traduisons :

1. *Il faut assurer la stabilité des gouvernements de telle manière qu'en règle générale ils demeurent au pouvoir aussi longtemps que la composition du Parlement reste inchangée.*

2. Il faut réformer l'organisation interne des gouvernements de telle manière que des organisations de partis ne puissent nuire, au sein du gouvernement, à l'unité de direction et à la responsabilité.

3. L'organisation interne des départements ministériels doit être réformée de telle manière que l'autorité effective des ministres coïncide avec leur entière responsabilité constitutionnelle.

4. De même que l'autorité du gouvernement, celle du Parlement doit être restaurée, en mettant fin à l'inutile dédoublement du système des deux Chambres, à l'indiscipline des débats, au caractère généralement illusoire du contrôle parlementaire sur les points essentiels de l'action gouvernementale et de la direction administrative, à l'ingérence pernicieuse d'organisations et d'institutions irresponsables.

5. Il faut rendre possibles des consultations populaires directes sur des problèmes déterminés, entre autres sur ceux qui touchent à l'organisation même du Parlement ou à la Constitution.

6. La consultation d'institutions privées et de représentations à intérêts par le pouvoir législatif et par le pouvoir exécutif, consultation placée, actuellement, sous le signe de l'arbitraire, du désordre et de l'irresponsabilité, doit être rendue organique par une organisation corporative appropriée de droit public.

7. La législation sur la presse doit être révisée pour protéger la libre expression des opinions contre l'influence corruptrice d'intérêts privés et en même temps en accroître la dignité par une responsabilité plus effective en cas d'abus.

8. En ce qui concerne spécialement les tâches économiques du gouvernement, entre autres en matière de transports et d'institutions financières parastatales, il faut créer des formes de direction spéciales autonomes, unissant les méthodes industrielles d'exploitation et de stabilité de direction, à un contrôle effectif de la part de l'Etat.

* * *

Que de choses excellentes dans tout cela! A côté d'autres, assurément. Mais la ligne générale est la bonne! Nous y reviendrons très prochainement.

TESTIS.

VIENT DE PARAÎTRE :

FÉLIX KLEIN :

LE DIEU DES CHRÉTIENS

notre foi en la Trinité.

Paris, Spes, 18 fr.)

L'abbé Félix Klein n'avait rien publié depuis sa *Vie humaine et divine de Jésus-Christ Notre-Seigneur*. Digne couronnement de toute son œuvre, *Le Dieu des Chrétiens* n'est, à proprement parler, ni de l'Histoire ni un traité de théologie, mais une synthèse nouvelle et attachante de ce que ces deux sciences nous apprennent sur la Trinité.

Toutes ces hautes questions se trouvent expliquées dans un langage où la clarté, l'élégance, la chaleur même du style n'enlèvent quoi que ce soit à l'exactitude théologique.

Le 7 février dernier, Pie XII, alors encore cardinal Pacelli, écrivait à l'auteur : « Votre œuvre est faite de doctrine solide et de sentiment ému, et elle sera accueillie par toutes les âmes qui aiment à se réfugier en Dieu pour leur élévation, pour leur soutien et leur appui dans le triste présent. »

Le chanoine Remy⁽¹⁾

A trois mois de distance, nous voici réunis autour du cercueil d'un des nôtres, dans le même sentiment de profond et amer regret, avec la même conscience d'une perte immense subie par notre Institution.

Victor Grégoire et Edmond Remy avaient forgé leurs âmes dans les études d'humanités aux pieds de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Tous les deux étaient prêtres du diocèse de Tournai. Tous les deux ont été professeurs, rien que cela, mais tout cela : Victor Grégoire, à l'Université dès le lendemain de son doctorat; Edmond Remy, pendant quatorze ans, de 1884 à 1898, dans l'enseignement moyen au Collège de La Louvière et au Petit Séminaire de Bonne-Espérance, pendant quarante et un ans à notre *Alma Mater*.

En repassant dans mon esprit la carrière de celui à qui, en votre nom, je viens adresser le suprême adieu, ma pensée s'est retrouvée toujours sur les mêmes lignes où l'a conduite, le 16 décembre dernier, la récapitulation de la vie du chanoine Grégoire. Et pourquoi m'écarterais-je en ce moment du cadre que je me suis tracé l'autre jour, puisqu'en m'y tenant je pourrai mieux fixer le modèle à proposer à ceux qui vont continuer le sillon sur lequel sont tombés nos deux disparus?

Sans doute, plus d'une note « individuelle » les distingue nettement. Mais, du point de vue de l'action universitaire, c'est vraiment le même type qu'ils nous offrent, et l'Université a intérêt à les unir dans son souvenir, comme l'Eglise unit Pierre à Paul dans son culte, malgré la différence de leurs tempéraments. Tous deux ont été entourés de l'estime et de la vénération universelles durant leur vie parmi nous. De tous deux on peut dire — chose rare — qu'ils ont été aimés autant qu'admirés. Le même concert d'éloges a entouré leur trépas; et ce concert est fait des mêmes voix, voix qu'aujourd'hui encore je veux interpréter : voix des amis, voix des étudiants, voix du monde savant, voix de l'Université elle-même.

Voix des amis d'abord! C'est peut-être dans ce domaine de l'amitié que la différence s'accroît le plus. Car M. Remy ne tint guère à multiplier ses relations sociales; il craignait trop la perte de son temps. Mais, avec les amis qu'il trouve autour de lui, quelle confiance, quel abandon, quelle exubérance! Le rire éclate sonore et joyeux. Les questions se pressent dans la conversation, pour nourrir sa curiosité intellectuelle, pour lui permettre de s'instruire à toute occasion. Et surtout quelle bonté, quelle simplicité, quelle modestie! Cette modestie n'a-t-elle pas contribué pour une part à le tenir à l'écart de certains cercles? Il se trouve plus à l'aise avec les humbles. Ici, à Héverlé où il s'est fixé il y a plus d'un quart de siècle, il se mêle à la vie paroissiale et à celle des œuvres; il aime les cercles d'études; il connaît par leurs noms, par leurs prénoms bien de ses voisins et entame avec eux des conversations où, discrètement, il glisse de bons conseils. Et il achève de gagner les cœurs par sa générosité. Pendant la guerre, on l'appelle un autre Vincent de Paul. Il vivait de rien, vraiment confiant dans certaines recettes hygiéniques. On a pu sourire de ses soutanes râpées et de sa candide ignorance des moyens et commodités de la voie moderne. Avec sa bibliothèque, les pauvres et les œuvres profitaient de son abnégation.

(1) Discours prononcé aux funérailles du professeur Edmond Remy à Louvain.

Et le peuple d'Héverlé — prêtez l'oreille autour de vous — s'unit aujourd'hui à ses amis pour célébrer sa mémoire!

Voix du peuple et de ses amis. — Voix de ses étudiants!

Le concert de ces voix d'étudiants est aussi unanime, aussi émouvant que celui qui retentit à la mort de M. Grégoire. J'entends répéter partout : « M. Remy, c'est celui de nos professeurs qui m'a laissé la plus forte impression. » Ceux de ses élèves qui se sont dirigés vers l'étude du Droit proclament l'action profonde qu'il a exercée sur leur formation générale, et comment ses leçons les ont préparés à la vie. Ceux qui se sont engagés dans la carrière de l'enseignement redisent qu'ils ont appris de lui l'art d'enseigner et que leur idéal c'est de donner leurs leçons sur le modèle des siennes.

Ses leçons, surtout celles qu'il consacrait à l'explication des auteurs latins, étaient vraiment des leçons modèles. Avec quel soin minutieux il les préparait, après quarante années d'enseignement, comme au premier jour!

Pendant les vacances dernières, il songe à reprendre en 1938-1939 l'explication d'un auteur qu'il a expliqué il y a trente ans, et il revoit ses notes d'alors. « Comment ai-je pu enseigner cela? s'écrie-t-il. Tout est à refaire. » Et il recommence sa préparation! Dans cette préparation, il met en œuvre sa connaissance, connaissance qui, malgré ses protestations modestes, était profonde, de toutes les branches de la philologie, de la grammaire surtout. Mais, quand il explique un auteur, ce n'est pas le philologue qui parle, c'est l'humaniste. Toute son érudition philologique n'est employée que pour pénétrer la pensée exprimée dans le texte. Et quand il l'a saisie, avec quelle vigueur il la met en valeur! Il rend le texte vivant, et vibre avec son auteur. En le déclamant, sa belle tête de Romain s'illumine tandis qu'il souligne les éléments d'importance pour la connaissance des hommes et des choses de l'antiquité et qu'il les applique aux questions du jour présent. Par sa bouche, l'humanité antique, en s'achevant dans le christianisme dont il se plaît à la rapprocher, forme l'humanité d'aujourd'hui.

Deux vers écrits lors du trente-cinquième anniversaire de son professorat le notent avec justesse :

*De Tullii laureis atque Virgilio
Sertum fecit Christo.*

L'impression produite par la hauteur des vues exposées dans son commentaire, par le relief donné aux beautés littéraires, par l'ardeur et l'enthousiasme du maître est profonde sur la foule des jeunes auditeurs qui, chaque année, se pressent autour de sa chaire.

Je ne crois pas me tromper cependant en disant que, dans cette foule, ceux qui l'intéressent le plus ce sont les futurs professeurs des humanités. Ses études à l'Université de Louvain, M. Remy les avait faites à l'ancienne « Ecole normale pour les ecclésiastiques qui se préparent à l'enseignement moyen ». Il y était devenu en 1882 bachelier et en 1883 licencié « en sciences philologiques et littéraires » en publiant une dissertation sur le subjonctif et l'infinitif dans Plaute le Jeune. A sa sortie de l'Université, il consacra lui-même quatorze années de sa vie à l'enseignement des humanités gréco-latines. Le rôle de celles-ci dans la formation de l'élite l'enthousiasme, et il fut toujours un de leurs défenseurs les plus ardents : à preuve, entre autres, ses deux belles brochures : *Les Classiques grecs et latins dans la formation générale* et *Notes sur les humanités contemporaines* qui, après trente ans, gardent encore toute leur valeur. Il n'est donc pas étonnant que, parmi ses élèves de l'Université, les futurs licenciés ou docteurs en philosophie et lettres aient ses

préférences. En donnant tant de soins à la préparation de ses leçons, c'est à eux avant tout qu'il songe; il veut leur montrer par son exemple comment ils auront eux-mêmes à enseigner les auteurs classiques. Et c'est bien, semble-t-il, le même but qu'il a poursuivi en écrivant un bon nombre de ses articles dans *Nova et Vetera* et dans les *Etudes classiques*.

Le côté formellement scientifique de la formation de ces futures professeurs d'humanités lui tenait aussi intimement au cœur. De là le dévouement inépuisable avec lequel il se mettait à leur service dans le choix et la préparation de leurs dissertations. A toute heure, ici, dans sa maison, ou bien même, il y a quelques mois (ce fut édifiant à voir), dans une chambre qu'il dut occuper dans une de nos Cliniques, c'était le défilé, à peine interrompu, de ses licenciés. En les recevant, le maître se préoccupait de leur formation intégrale. Aux conseils scientifiques, il mêlait des conseils de direction morale; et, souvent, la visite se terminait soit par la lecture d'un passage formateur d'un de ses auteurs de prédilection (de Lacordaire, en particulier), soit par la remise au visiteur d'un bon livre à lire. C'est une manière, disait-il, de faire de l'action catholique!

C'est ainsi que, pendant près d'un demi-siècle, il a été parmi nous le grand animateur dans le domaine de la philologie classique. De celle-ci il a inspiré l'amour à quarante et une générations d'étudiants qui pleurent aujourd'hui la perte de leur maître, d'un grand humaniste et d'un grand philologue.

D'un grand philologue, oui! Au concert d'éloges chantés par ses étudiants et ses anciens étudiants s'ajoute à l'unisson la *Voix des savants*, des représentants de la science philologique.

Comme Victor Grégoire, Edmond Remy a su souvent renoncer à la joie d'un travail plus personnel, et aux publications que permet celui-ci, pour se consacrer sans réserve à la direction de ses élèves. La liste des études qu'il a signées de son nom et qu'on peut trouver dans notre « Bibliographie académique » est cependant importante et j'en sais que ces études ont amenés à considérer notre vénéré disparu comme le premier latiniste du pays. Ces études ont eu souvent pour objet, après la guerre surtout, les œuvres du prince des orateurs romains. Dans ces dernières années, septuagénaire, M. Remy se mit à la préparation d'un Commentaire intégral, en plusieurs volumes, des *Philippiques* de Cicéron, qui n'a pas son pareil dans la littérature philologique. Hélas! comme M. Grégoire, M. Remy est tombé sur son œuvre inachevée. *Pendent opera interrupta!* Il faudra que des mains pieuses donnent la dernière forme à l'ouvrage du maître, pour la gloire de l'Université.

L'Université, elle mêle en ce moment sa grande Voix à celle du peuple, à celle des amis et des disciples, à celle du monde savant.

L'Université catholique, elle fut toujours l'objet du culte le plus fervent de M. Remy. Pour elle, on pouvait lui demander à lui, si avare de son temps, tous les services. A ses yeux, elle était l'arche sainte sur laquelle nul ne pouvait porter la main. Tout ce qui pouvait nuire à son honneur soulevait en lui une de ces saintes indignations qui le faisaient tressaouter! Mais en honorant l'Université, il ne consentit jamais à se laisser honorer par elle. Toute sa vie durant, il a refusé nos hommages, en les écartant lestement par une plaisanterie. En 1933, le « Cercle pédagogique » avait préparé pour une de ses séances une manifestation à l'occasion de ses cinquante années de prêtrise et de ses trente-cinq années de professorat à l'Université. Il sembla hésiter quelques jours; mais la veille il informa les organisateurs qu'une indisposition l'empêchait d'assister à la réunion! Aujourd'hui, nul ne peut empêcher l'*Alma Mater* de proclamer

qu'Edmond Remy, comme Victor Grégoire, l'a bien servie, qu'il a puissamment contribué à étendre sa réputation et son influence, qu'elle gardera son souvenir pour le présenter en exemple : *Fac secundum exemplar!*

Ce jugement de l'Université et tous les autres que nous avons entendus, nous en avons la douce assurance, ont été ratifiés par le Souverain Juge, dans la nuit de dimanche à lundi dernier, quand, vers minuit, la mort survint à l'improviste. Car, à ce qu'affirme l'auteur de l'*Apocalypse*, toutes ses œuvres l'ont suivi dans l'au-delà, en s'attachant à lui comme un vêtement. L'âme pieuse de notre cher défunt, habituée à parler à son Dieu dans la prière avec la ferveur expressive d'un enfant, n'avait pas à craindre de Lui répondre dans l'interrogatoire du suprême Jugement, quelque soudaine que dût être la comparution devant le Juge divin. Dimanche soir, quelques heures avant cette comparution, ne disait-il pas lui-même, dans une réunion intime : « Il ne faut pas craindre la mort; il suffit de s'en occuper. » Sous l'étreinte du mal qui, il y a quelques mois, mit ses jours en péril, M. Remy s'est spécialement occupé de la mort; les angoisses des derniers moments pouvaient lui être épargnées.

Et voici que notre voix, après avoir chanté ses louanges, va pouvoir se faire suppliante auprès de lui et l'appeler au secours dans les luttes de la vie. Car, réuni à l'Université catholique triomphante, il va désormais tendre les mains à l'Université catholique militante pour faire la chaîne et l'attirer vers les hauteurs où il a toujours tendu et où il vient de s'établir.

Au revoir, cher Monsieur le Chanoine, au Ciel!

† PAULIN LADEUZE,
Evêque de Tibériade,
Recteur magnifique de l'Université
de Louvain.

Problèmes actuels...

Les données

Il est trop tard, en ces heures graves pour l'Occident, et beaucoup trop tard pour en revenir encore et pour s'attarder aux ignorances et aux folies de la veille. Si, pendant la première quinzaine de juillet dernier, l'Angleterre avait pris nettement position, comme les rares Anglais connaissant l'Europe la pressaient de le faire, tout ce qui suivit eût été évité. Mais aux leviers de commande, personne ne se rendit un compte exact de la situation. Et pourtant, ce ne furent pas les bons avis qui manquèrent! Dès le lendemain de l'Armistice, la nature de la puissance prussienne et les résultats trop certains de sa restauration éventuelle, furent clairement énoncés et prédits. Mais tout ce qui se fit fut fait comme dans un monde irréel qui n'avait jamais connu une quelconque Prusse et où 1864-66 et 1870-71 n'avaient pas eu lieu.

Ce que l'on peut faire de mieux, en ce moment, alors que toutes les fautes possibles ont été commises et que toutes les conséquences de la folie et de l'ignorance nous ont accablés, c'est de faire le point de la situation, d'en établir les données réelles.

La première de ces données, c'est que l'Angleterre ne pourra, en toute hypothèse, disposer d'un corps expéditionnaire efficace d'ici, au moins, dix-huit mois. Peut-être même faudra-t-il plutôt

deux ans. Mais dix-huit mois sont un strict minimum — même si les mesures nécessaires sont prises d'urgence — avant que mon pays ne puisse jeter son poids dans la balance. Ce qui ne veut évidemment pas dire que la déclaration claire et nette d'une politique de réarmement intense à longue portée serait sans effet. Au contraire. Ou pareille déclaration précipiterait une attaque allemande, ou elle procurerait à Berlin une pause sur la route qui mène le despotisme hitlérien au désastre. Les probabilités sont en faveur de cette seconde hypothèse. Mais soyons bien certains de ce point essentiel : impossible à l'Angleterre d'entrer immédiatement en lice, impossible de le faire avant de longs mois. L'armée française est archi-prête, mais son principal adversaire s'oppose à elle dans la proportion de dix à quatre. Une force expéditionnaire anglaise serait nécessairement restreinte, mais avec la possibilité de grandir. Sans une pareille force en formation, une guerre européenne générale peut difficilement s'entreprendre.

Le second facteur est que le temps travaille pour nous. Les armées du III^e Reich, en y comprenant le contingent de Bohême, sont diverses et pas encore au point. Nous leur avons laissé le temps de se couvrir par une ligne de fortifications permanentes qui n'existait pas en juillet dernier et qui ne fut construite qu'à partir de septembre. Mais les réserves du III^e Reich sont insuffisantes. Le contingent autrichien ne fut jamais bien organisé et devra être refondu. Les contingents de Bohême et de Moravie auront à être remodelés et grandement changés dans leurs cadres, sans parler de leur haut commandement, entièrement à renouveler. Il existe de plus une disparité dans l'armement. Une partie de la nouvelle armée allemande est équipée de tels types d'armes, une autre (bien plus petite) d'autres types. Or, l'un des principaux facteurs de la guerre moderne est le degré de confiance qu'a le combattant dans les instruments qu'il lui faut manier; sa familiarité avec eux. L'un des avantages particuliers, par exemple, de l'armée belge, relativement petite, est que ce facteur y est pleinement reconnu et apprécié depuis plus de vingt ans. L'état-major belge, les écrivains militaires belges, s'en sont rendu compte mieux que n'importe qui en Europe.

Troisième donnée, à ne pas exagérer, certes, mais qui est présente : la désaffection de certains éléments dans le recrutement de la nouvelle armée allemande. Facteur très difficile à apprécier, en vérité. Des troupes solidement incorporées, bien exercées, et maintenues par une ossature de commandement bien divisé, bien réparti et bien éprouvé, exécuteront toujours les ordres reçus. Aussi longtemps que tout va bien, ce que l'on peut appeler l'élément « politique » ne compte guère dans une armée. Mais toute situation tendue le révèle et il apparaît nettement avant le point de rupture. Dans les rangs allemands, ce ne seront pas seulement les Slaves, repris à la légère, qui risqueront de créer des ennuis. La désaffection atteindra aussi, dans une mesure impossible à déterminer, le prolétariat urbain allemand. C'est ainsi qu'il y a quelques mois on colportait à Paris et ailleurs qu'au moment de l'achèvement de la ligne Siegfried, une révolte éclata parmi les unités de travailleurs employés comme des esclaves pour terminer en hâte les nouvelles défenses. L'*Intelligence service* et les Deuxièmes Bureaux apprirent qu'il fallut recourir à des exécutions en un certain point de la ligne, le plus vulnérable d'ailleurs, la section à l'ouest du Rhin. On apprit également que, si la révolte avait été réprimée avec une grande cruauté, beaucoup d'officiers subalternes avaient été tués avant l'écrasement de la rébellion. Sans doute, tout cela n'est pas très sûr, mais la rumeur est caractéristique de ce qui est tenu pour un état de choses incertain.

Restent, enfin, deux données d'ailleurs très connexes : l'incertitude du triumvirat allemand quant à son propre avenir et

l'incertitude de sa confiance dans l'appui italien. Tous les nouveaux gouvernements savent qu'une guerre verrait leur fin. Ils espèrent, certainement, qu'elle verrait aussi la fin de leurs rivaux; mais leur fin à eux est certaine. On peut donc accepter comme sûr que ce n'est pas eux qui prendront l'initiative de la déclancher, cette guerre. Et voilà qui nous fournit à nous, leur adversaire, une règle négative de grande valeur. Nous devons éviter de céder à une provocation et épuiser à l'extrême le facteur temps.

Il n'est pas vrai de dire qu'avec chaque jour qui passe, la Grande-Bretagne approche de l'armement complet, parce que, aussi longtemps que nous n'aurons pas l'enregistrement obligatoire, avec une mesure convenable de conscription, nous n'approchons même pas de cet armement complet. Si on se décidait enfin en faveur d'une pareille politique, alors, oui, avec chaque mois qui passerait, nous pourrions être de plus en plus certains du succès. Ceux qui connaissent le mieux le simplisme et le primarisme de la mentalité allemande en général et la brutalité du système prussien en particulier, ont toujours prétendu que la stupidité congénitale de notre ennemi nous sauverait de notre propre inhabileté et de notre ignorance. L'ignorance est curable; la stupidité ne l'est pas. Et la dernière œuvre de Berlin est un magnifique exemple de ce que la stupidité est capable de réaliser comme nuisance pour sa propre cause et comme aide à l'adversaire.

HILAIRE BELLOC.

En quelques lignes...

Stendhal en Belgique

Le 2 juillet 1838 Stendhal écrivait à Dominico Fiore : « Le 9, je serai à Bruxelles, en faisant vingt-sept lieues par le chemin de fer de Liège audit Bruxelles. Un jour pour les tableaux de Rubens : et, le 11 ou le 12, je pars pour Paris ».

En réalité, l'auteur de la *Chartreuse de Parme* ne devait pas exécuter à la lettre ce projet. De Strasbourg, il gagna la Hollande par le Rhin; et c'est par Anvers qu'il atteignit Bruxelles. Stendhal n'a donc jamais visité Liège.

Quant à ses flâneries à travers les rues de la capitale, où il ne devait s'arrêter que deux ou trois jours, rien, dans l'œuvre beylienne, ne nous permet de les orienter par la pensée. Peut-être Rubens seul suffit-il à charmer les loisirs de celui qui, dans les *Mémoires d'un touriste*, avait déjà vanté « ce pays de savante culture » (la Belgique, oui! oui! et nous voilà, par avance, vengés des injures de Baudelaire), ses chemins de fer... et ses contrefacteurs. Il s'agit, bien entendu, de la contrefaçon littéraire qui florit, comme chacun sait, à l'époque romantique. Les *Mémoires d'un touriste* (déjà cités) paraîtront, d'ailleurs, à Bruxelles, cette même année 1938, sous une contrefaçon.

Stendhal connaissait Jules Van Praet, le secrétaire du cabinet du Roi, De Potter, dont il partageait le libéralisme. Nous ne savons pas s'il les rencontra, à l'occasion de son très bref séjour. Aura-t-il poussé jusqu'à Waterloo? L'épisode célèbre de Fabrice del Dongo est-il né d'une méditation sur les lieux mêmes de l'épique tuerie?... Il ne semble point qu'il faille retenir une hypothèse, séduisante au demeurant, si l'on veut se rappeler surtout que la *Chartreuse de Parme* fut composée quelques mois après le voyage de Belgique. Mais la topographie est par trop

fantaisiste de ce champ de bataille où un pont de bois enjambe une rivière marécageuse; et nous chercherions en vain, dans le « cirque de bois, de coteaux, de vallons », tel que le décrit Hugo, le village de Zonders où, à l'auberge de l'Etrille, la douce Aniken soigne Fabrice exténué.

Quel est ce « Scaldis » de César qui se jette dans la Meuse?

Un passage du VI^e Livre des *Commentaires* a déjà passablement intrigué les géographes. César, pour ravager le pays d'Ambiorix le rebelle, d'Ambiorix l'insaisissable, a formé trois armées. Lui-même prendra le commandement de la troisième. Et voici le texte latin : *Ipse cum reliquis tribus « ad flumen Scaldem, quod influit in Mosam », extremasque Arduennæ partes ire constituit, quo cum paucis equitibus profectum Ambiorigem audiebat.*

Le sens est clair : le Scaldis de César se jette bel et bien dans la Meuse!

On a suggéré une erreur de graphie; mais les manuscrits concordent entre eux.

Des géographes ont émis l'hypothèse du déplacement de l'embouchure de l'Escaut, lequel aurait pu se jeter dans la Meuse près de Bergen-op-Zoom.

Ne faut-il pas songer, plutôt, à une rivière qui n'aurait pas été l'Escaut actuel et aurait porté, néanmoins, à cette époque, le nom — aussi — de Scaldis? César n'aurait fait suivre le nom de cette rivière de l'explicative *quod influit in Mosam* que pour la différencier de l'Escaut.

Telle est la solution à laquelle s'arrêterait volontiers M. A. Pierret.

Dans un article solidement documenté de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, il a le mérite de replacer toute cette discussion « sur le terrain » (c'est le cas ou jamais de le dire). L'histoire sans la géographie est toujours borgne. Or il suffit de se référer au texte du VI^e Livre et à la carte de la Gaule Belgique, telle que nous la connaissons par les travaux de Camille Jullian, pour voir que César poursuit, contre l'Eburonie, une manœuvre d'encerclement : ce n'est plus de la guerre, mais de la traque. La première armée, commandée par Labiénus, est chargée de détruire l'Eburonie du Nord-Ouest (des sources du Dommel à la Nèthe et à la Dyle, vers Malines). Trébonius conduira le deuxième corps vers le Sud-Ouest, vers Huy. César, lui, se dirigera vers le Nord-Est : entre la ligne Tongres — sources du Dommel et la Roer, c'est-à-dire au Nord de la grande voie Tongres-Maastricht-Cologne.

C'est donc du côté de l'actuel Limbourg hollandais qu'il faut chercher le Scaldis qui se jette dans la Meuse.

M. Pierret ne se flatte pas d'apporter la solution précise du problème. Mais il a relevé, en aval de Maastricht, tous les affluents meusiens : sur la rive droite, la Gueule, le Geleenbeek et le Roodebeek, le Vlootbeek, la Roer, la Swalm, le Kendel, la Niers; sur la rive gauche, le Boschbeek, le Neer, le Groote Moolenbeek, le Dommel. Que certains de ces cours d'eau aient pu posséder, à l'époque de la conquête romaine, un autre nom que celui d'aujourd'hui : voilà qui n'a rien d'in vraisemblable. En tout cas, les données même du texte et de la carte nous interdisent de situer ailleurs le Scaldis *quod influit in Mosam*.

Le chanoine Remy

L'histoire sans la géographie est toujours borgne, disions-nous plus haut. Il le pensait aussi, ce brave et savant chanoine Remy, qui vient de quitter sa chaire de latin de l'*Alma Mater*. Presque

octogénaire, mais d'une fraîcheur d'âme qui faisait les délices de ses étudiants, il pratiquait Cicéron, Virgile, Tacite dans Rome même. Il raffolait des cartes et des plans, des dessins coloriés où le légionnaire de César porte le *pilum* et la pelle. A l'examen, le mieux coté était aussi celui qui tirait, d'un carton prémuni, les planches où s'inscrivaient, en lettre ronde, les provinces de l'Imperium ou les quartiers de l'Urbs.

J'ai gardé un souvenir ému de ce cours sur Tacite qu'il nous fit au lendemain de la guerre. Des centaines et des centaines d'auditeurs emplissaient l'amphithéâtre. Sur les uniformes les rubans des décorations mettaient des notes vives. On chantait à tue-tête des refrains comme la *Madelon* ou *Tipperary*... Le chanoine Remy, la démarche alerte, gravissait les trois marches. Il avait posé devant lui son cahier de notes, son texte. La prière dite, il fixait sur nous le regard très droit de ses yeux très bleus. Et, d'une voix ferme, martelant le latin et sa pensée, il nous jetait, plein de feu, *in medias res*. Que de jeunes gens qui ne conservaient de leurs humanités que la détestation du grec et du latin, que d'ex-mauvais potaches notre bon maître aura convertis à la *virtus*, comme il disait, des belles-lettres antiques! Le chanoine Remy appartenait à cette lignée des incomparables pédagogues. Sa science, il ne l'avait élaborée que pour la communiquer à autrui, dans la fièvre heureuse de ces leçons où il laissait parler son cœur et toute sa flamme.

Il avait, pour les Romains de la République surtout, des trésors d'indulgence. Attentif à mettre en valeur l'austérité des uns, le patriotisme des autres. Tous étaient ses amis. Leurs disgrâces l'affligeaient. Un jour qu'il venait d'apprendre, sur la foi de je ne sais plus quel document, qu'un Calpurnius, qu'il réputait honnête homme, avait au moins commis le délit de bigamie, il nous fit confidence de sa déception avec tant d'innocente sincérité que nul n'osa trouver cela ridicule.

Dans sa maison d'Héverlé, entouré de ses in-folio et des héros qu'il n'avait plus oubliés depuis les jours du *De Viris*, le chanoine Remy aura vécu la vie sereine et bien remplie de ceux que ne troublent pas les vaines agitations de la planète. Sa candeur était proverbiale. Et je ne sais rien de plus beau qu'un regard d'enfant sous le front chenu d'un vieux prêtre.

Vacances de Pâques

C'est décidé! Malgré la tension internationale et la fièvre d'un surlendemain d'élections, les Belges, tous ensemble, ont fait le propos de partir en vacances. Cela promet bien des coups de klaxon sur la route, et dans les hôtels des coups de fusil!...

On se dit que le mois de mars a épuisé, là-haut, les réserves d'eau pluviale, que la Semaine Sainte a licence de continuer, selon le rite, la litanie des jours gris (la *pênctuse samîtnne*, dit-on en Wallonie) : il faudra bien que Printemps se fasse et que les bourgeons se mettent à croquer.

Madame visite sa garde-robottes. C'est le moment où l'on constate que les mites ont fait des dégâts, et les couturiers des modèles neufs. Au littoral, on repeint châssis et terrasses. L'Office national de Placement et de Chômage embaucherait volontiers une demi-douzaine de cuistots. Les pêcheurs d'Ostende font retaper leurs suroits; car ils ont pris l'habitude de poser devant le kodak et d'exhiber à tout venant un sourire photographique.

Les vacances pascales commencent, d'ordinaire, par une série impressionnante d'accidents d'autos. Beaucoup de conducteurs avaient remisé, pour les frimas, la Stud ou la Citron : et le grand air d'avril les a grisés, c'est fou!... Pour ceux qui ont passé sans encombre l'examen des caniveaux et des chauffards qui

vous frôlent à du quatre-vingt-quinze, ils retrouveront, sur l'estran, les connaissances de la saison passée. La dame au sweater n'a pas encore perdu sa verrue sous l'œil droit; et le petit chien-chien du ménage de sexagénaires amoureux a la même faveur rose à son collier de cuir clouté de strass. Les enfants se communiquent le résultat des « compotes » et du Paris-Roubaix. Le dimanche, à la messe, les cloches, encore tout essoufflées de leur voyage au Vatican, se demandent pourquoi les alléluias à la volée font accourir tant et tant de belles dames entre les quatre murs de briques, désertés tout l'hiver.

Dans les Ardennes, on se montre, du bout de l'alpenstock, les taches blanches que fait la neige glacée sur l'horizon mauve. « Oui, cher Monsieur, nous avons eu 18° sous zéro... Les sangliers mouraient de froid! » Mais il faudra, tant les sentiers sont détrempés, garnir la malle arrière d'une ample provision de bottes.

Les pâtisseries filent vers le Midi. Ils ont vendu poissons de chocolat, poules garnies, œufs en sucre. Et nos indigestions seront converties, sur le tapis vert de Monte-Carlo, en tant de mises tôt perdues (« noir et impair, manque... faites vos jeux! »).

Un tunnel sous le détroit de Corée

Tandis que le renforcement de l'alliance franco-britannique remet à l'ordre du jour la question du tunnel sous la Manche, les Japonais, désireux d'assurer leur conquête chinoise, se préoccupent de relier le continent asiatique à leur île par une galerie qui passerait sous le détroit de Corée.

Le projet prévoit un tracé qui irait de Karatsu, dans l'île de Kiou-Siou, à Fusan, en Corée. En réalité, il y aurait deux galeries parallèles, à 200 mètres environ sous le niveau de la mer. La traction serait électrique, évidemment. La longueur totale de la voie ferrée serait de 198 km. 400, dont 130 sous l'eau; la différence représente, les tronçons franchissant les îles intermédiaires d'Iki (14 km. 500) et de Tsoushima (53 km. 700).

Une variante du projet envisagerait la traversée de Tsoushima à Bazan, en Corée, par l'île de Kyoseito, ce qui signifie une économie de près de sept lieues.

Les ingénieurs nippons évaluent le coût total des travaux à un milliard et demi de yens (environ 35 milliards de francs belges). Un crédit de 800.000 yens ayant été inscrit au budget de cette année, tout laisse croire que les études préparatoires vont être poussées activement.

Un inconvénient, c'est que les chemins de fer du Japon sont à voie de 1 mètre, tandis que ceux de Corée et du Mandchoukouo ont l'écartement normal (1^m44). Pour pallier cet inconvénient, une ligne à voie normale va être construite de Tokio à Karatsu. Sur une longueur de 1.400 kilomètres, elle épousera à peu près la rectiligne; et son profil sera en tout semblable à celui des autostrades qui sillonnent notre vieille Europe.

Et voilà qui fait reculer dans un passé plus inaccessible encore le Japon des cerisiers en fleurs et des kimonos à papillons, des mousmés et des samourais, de Loti et de M^{me} Chrysanthème!...

Comme de coutume, à l'occasion des fêtes de PAQUES, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

Au pays de Jésus⁽¹⁾:

Béthanie

Les adieux

Soir du Mercredi Saint. Jésus, ayant quitté le Temple pour n'y plus revenir, s'est retiré sur le mont des Oliviers. Là, entouré des Apôtres, face à la ville infidèle, longuement, Il a fait ses grandes prédictions sur la ruine de Jérusalem et l'immense jour du Jugement. Après quoi Il est rentré à Béthanie — pour la dernière fois.

Dans ma cellule toute blanche dallée de pierres rosées, je me figure aisément être là, avec Lui, dans la maison de Marthe et de Marie. Elle devait avoir des dalles pareilles : c'est la pierre du pays. Ce devait être la même soirée sereine et recueillie, le même ciel d'un bleu profond et velouté, à peine sombre, plein d'étoiles, la même clarté d'argent de cette lune de Nisan.

Je relis l'admirable et déchirant chapitre LXXII des *Méditations de la Vie du Christ* (2) :

« Le Seigneur soupa ce soir-là avec ses disciples dans la maison de Marie et de Marthe. Pendant que sa Mère prenait son repas avec les autres femmes dans une pièce voisine, Magdeleine, qui Le servait, Lui fit cette requête : « Maître, rappelez-vous » que Vous devez faire la pâque avec nous; je Vous en prie, ne » me refusez pas cette faveur. » Comme Jésus n'y acquiesçait nullement, elle se retira tout en larmes en gémissant, et alla trouver Notre-Dame. Et, lui ayant tout raconté, elle la supplia d'intervenir elle-même et de Le retenir pour la pâque.

« Le repas fini, Jésus revint à sa Mère et s'assit avec elle à l'écart, la laissant jouir encore de cette présence qu'Il devait bientôt lui ravir. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Magdeleine vient à eux et, s'asseyant à leurs pieds, elle dit : « Ma Dame, » j'ai invité le Maître à faire ici la pâque, mais Il semble vouloir » aller la faire à Jérusalem. Il y tombera aux mains de ses » ennemis... Je vous en prie, ne le permettez pas. » Alors Marie s'écrie : « Mon Fils, je Vous en conjure, qu'il n'en soit pas ainsi! » Faisons la pâque ici : Vous savez que des embûches sont tendues » pour s'emparer de Vous. » Mais Jésus lui répond : « Mère chérie, » c'est la volonté de mon Père que je fasse la pâque à Jérusalem, » car le temps de la Rédemption est arrivé... Voici que va s'accom- » plir tout ce qui a été écrit de moi, et que mes ennemis feront » de moi ce qu'ils voudront. »

« A ces paroles, elles furent pénétrées de douleur, car elles comprirent que c'était de sa mort qu'Il parlait. Sa Mère, ayant à peine la force d'articuler ses paroles, Lui dit : « O mon Fils, » ce que Vous me dites me bouleverse et mon cœur m'abandonne... » Que votre Père ait soin de Vous, car je ne sais plus que dire. » Je ne veux point m'opposer à Sa volonté; mais... s'il Lui » plaisait de différer pour le moment, oh! demandez-Lui que » nous fassions encore cette pâque ici avec nos amis. S'Il voulait, » Il pourrait pourvoir autrement à la Rédemption... sans que » Vous devriez mourir; car tout Lui est possible... »

« Oh! si vous pouviez voir Marie fondant en larmes en parlant ainsi, et Magdeleine, comme ivre de douleur, éclatant en sanglots, sans doute vous ne pourriez vous-même contenir vos pleurs. Pensez en quel état elles pouvaient être en un tel entretien. Le Seigneur les consolait doucement et leur dit avec tendresse :

« Ne pleurez pas : vous savez que je dois obéir à mon Père; » mais ayez confiance : je reviendrai bientôt et je ressusciterai » le troisième jour. Il faut donc que, selon la volonté de mon » Père, je fasse la Cène sur la montagne de Sion. » Alors Magdeleine reprit : « Puisque nous ne pouvons Le retenir ici, allons donc » nous aussi à notre maison de Jérusalem. » Mais je crois que jamais elle n'a vu une si triste pâque. »

Au mont des Oliviers

Jeudi Saint. Ce réveil... Cette chose trop belle pour être crue immédiatement : s'éveiller à Jérusalem, le Jeudi Saint! Le ciel matinal est d'un azur tendre, encore un peu pâle, parfaitement serein. Nulle part je ne l'ai vu si bien accordé au mystère du jour, si expressif : la sérénité pensive et attristée du visage du Christ, dans l'esquisse de Léonard.

C'est à Saint-Sauveur, chez les franciscains, que j'assisterai à l'office : j'ai peur des foules du Saint-Sépulcre pour les cérémonies de ce jour, qui voudraient tant d'intime recueillement. Ici j'aurai la paix du grand couvent vide, après la communion. C'est au Cénacle qu'il faudrait pouvoir les célébrer — et le soir... Le Cénacle, hélas! est aujourd'hui musulman. Et c'est à Saint-Sauveur qu'ont été transférées les indulgences attachées à sa visite.

Communion d'adieu. Elle est si tendre, et si douloureuse déjà, cette communion du Jeudi Saint, cette dernière communion avant la résurrection — et ici... si près du Cénacle, et si près du Calvaire : « Voici que vont s'accomplir les choses qui ont été écrites... » Voici que déjà se dépouillent les autels, et la cérémonie s'achève sur l'antienne de la Passion : « Ils se sont partagé mes vêtements et ont tiré ma robe au sort. » Accroupi devant le reposoir où ne s'entend plus que le bruissement des cierges, au milieu d'un foule recueillie où l'on pleure, je contemple Jésus-Hostie, avant qu'il soit trop tard..., ces voiles qui déjà, semble-t-il, Le font un peu mourir, cet autel de fortune qui n'est plus qu'un trône provisoire, et cette chapelle ardente qui tient du dais d'honneur et de la mortuaire. Et je songe à Magdeleine, assise, en cette dernière matinée, aux pieds du Sauveur sur les dalles de Béthanie. Jésus ne parle plus : Il se prépare, Il s'offre au sacrifice. Elle non plus : les choses qui seraient à dire désormais sont trop lourdes : elle sent qu'au moindre mot elle éclaterait, de nouveau, en sanglots. Et elle pense, accablée, à cela qui a été dit hier soir et à la chose atroce de demain : et ses larmes coulent silencieuses, infiniment amères.

C'est là que je veux aller ce matin, au lieu où fut la maison de Marthe et de Marie, puisqu'aussi bien c'est là qu'Il a passé cette dernière journée, jusqu'à l'heure de la Cène.

Ayant refait le trajet de la veille et dépassé l'Antonia, je sors de la ville par la porte Sitti Miriam que j'ai franchie hier soir, la seule qui s'ouvre vers l'Est — la Porte Dorée étant murée — et je contemple cette région, si pleine du souvenir du Christ qu'elle en demeure tout imprégnée.

Devant moi la vallée du Cédron dévale des murailles de la ville, et au delà le mont des Oliviers remonte de cent mètres, en pente assez douce semble-t-il, jusqu'à cette crête pleine de constructions, de tours et de clochers qui est le lieu de l'Ascension. Vers la droite elle se dénude; c'est de ce côté-là, sur l'autre versant, que se cache Béthanie. Le mont des Oliviers n'est qu'une pauvre colline inculte qui n'aurait nul intérêt sans les souvenirs sacrés qu'il porte : au bas quelques oliveraies, puis, à mi-côte, de maigres pelouses, puis la pierre. A droite elle prend un aspect étrange : son flanc est couvert de milliers de pierres carrées dont la disposition régulière m'intrigue. Vers le centre pourtant une grande tache d'un vert sombre sollicite le regard : ce sont

(1) Voir la *Revue catholique* des 17, 24 et 31 mars 1939.

(2) Attribuées à Saint Bonaventure.

des jardins étagés où dominent les cyprès. Ils sont là à cause de Lui; c'est là qu'il faut chercher les traces saintes : tout en bas, le tombeau de la Vierge, à droite Gethsémani avec sa basilique neuve, puis, en remontant, le couvent russe aux dômes bulbeux, la chapelle franciscaine du *Dominus flevit*, et enfin, au sommet, les monastères des bénédictines et des carmélites. Et le long de ces jardins monte le chemin que suivait le Maître... La colline, autrefois, ne devait pas être pelée comme aujourd'hui, mais était sans doute couverte d'oliveraies et de jardins : elle devait être attrayante ainsi.

Par une belle route — la route de Jéricho — je descends dans la vallée du Cédron. Elle n'a pas l'aspect lugubre que je m'étais figuré — du moins pas en cet endroit. Vers la droite, il est vrai, elle paraît s'encaisser, mais je ne vois guère de ce côté. Ici, bien ouverte et agrémentée de vergers, elle serait riante n'étaient ces sombres murailles qui pèsent sur elle comme une menace, et puis cette odeur... Quelle infamie! Je crois d'abord qu'on a fumé les prés; mais non, cela monte de ce filet d'eau brunâtre qui coule sous un petit pont dans un fossé profond plein d'orties : le Cédron.

Le « chemin du Christ »

Je verrai plus tard le tombeau de la Vierge. Voici, à l'angle de la route et du « chemin du Christ », l'enclos de Gethsémani. Mon cœur se serre... Devant la porte d'entrée un franciscain donne des explications à un groupe de visiteurs. Non, ici non plus je n'entrerai pas maintenant. Je salue hâtivement mon confrère et m'engage sur le chemin montant : un raidillon plein de gros cailloux, coupé de marches taillées dans le roc. La montée est plus roide qu'il ne paraissait, mais ici l'amour supprime l'effort : le chemin que si souvent ont foulé les pieds bénis, qu'a descendu le cortège des Rameaux, que le Sauveur, déjà blessé dans son cœur, a remonté une dernière fois le soir du Mercredi Saint! Je baise Ses traces sur ces gradins de pierre usés; le long de la haie je cueille des fleurs qui me seront de chères reliques. J'en veux seulement à ce haut mur de la propriété russe qui borde le chemin à droite, en dénature l'aspect et masque la vue de ce côté.

A mi-côte, voici l'endroit du *Dominus flevit*, le « lieu où le Seigneur pleura ». A droite du chemin est la chapelle des franciscains. Elle est fermée, mais à gauche s'élèvent encore les restes d'un antique oratoire. C'est dans ces ruines que je m'arrête pour contempler la ville.

Vue d'ici, embrassée tout entière d'un coup d'œil, elle garde quelque chose de prestigieux. Cette longue muraille crénelée qui la coupe net de ce côté et derrière laquelle surgissent, s'entassent, se superposent en pente ascendante cette multitude de terrasses, de coupes, de tours, de clochers, avec, à l'avant-plan, la mosquée de faïence qui a remplacé le Temple, tout cela, sous l'azur éclatant, tranché à arêtes vives par le soleil d'Orient et tout rayonnant de cette chaude couleur d'or spéciale à ce pays, en fait un spectacle prodigieux, unique au monde, et comme une vision de conte merveilleux. Jérusalem, la Cité sainte! Jérusalem que le Sauveur a contemplée d'ici d'un regard qui était comme un dernier effort d'amour : « Oh! toi aussi, que ne sais-tu reconnaître, en ce jour du moins qui t'est encore donné, ce qui t'apporterait la paix! Mais voici que tout cela est caché à tes yeux... Et tes ennemis te renverseront et ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'a pas su connaître le temps où je t'ai visitée! » Jérusalem sur qui le Christ a pleuré!... Ce sol sacré a été mouillé de ses larmes ineffables, dont une seule eût suffi à racheter le monde si les hommes avaient voulu. Mais ils n'ont pas su voir, ils n'ont pas voulu comprendre... Et voici que la vision se voile.

Jérusalem, la déicide! unique au monde pour ce forfait unique, Jérusalem des Juifs, maudite pour tous les siècles. Eh! oui, je sais ce que cache cette splendeur fallacieuse, j'ai vu, derrière ces murs, la crasse, le grouillement, la lèpre que couvre ce masque d'or : voici que tout entière tu n'es plus qu'un sépulcre blanchi, dont l'extérieur garde belle apparence mais qui au dedans est plein de pourriture. Jérusalem... vomissement du monde! Ville à jamais infâme, qui n'as su que faire pleurer et mourir ton Sauveur.

Mais, doux Maître, c'est plus loin, hélas! que d'ici portait votre regard... Par de là Jérusalem il y avait le monde, il y avait tous les hommes des siècles passés et à venir, il y avait chacun de nous... qui nous aussi, malheureux, n'avons su que Vous faire pleurer, et, tant de fois, mourir. Oh! mêler mes larmes ici à vos tendres et amères larmes de Rédempteur! Voici mon âme, Seigneur, que j'étends à vos pieds comme un tapis de fête sur ce chemin qui vit votre dernier triomphe, la voici devant Vous, afin que vous rentriez chez moi, et qu'enfin je Vous accueille pour Vous aimer et pour sécher vos larmes divines.

Quelle pitié! Il est à peine possible de se mettre à genoux ici : ces ruines vénérables, propriété musulmane, sont à l'abandon, et ce sol, sanctifié par les larmes du Christ, est tout profané par les orties et les ordures. Oh! si je pouvais, avec quel amour je le purifierais et le rendrais tout blanc et l'ornerais des choses les plus précieuses! Mais c'est nos cœurs, ô Maître, que Vous voulez voir purs.

Le Pater

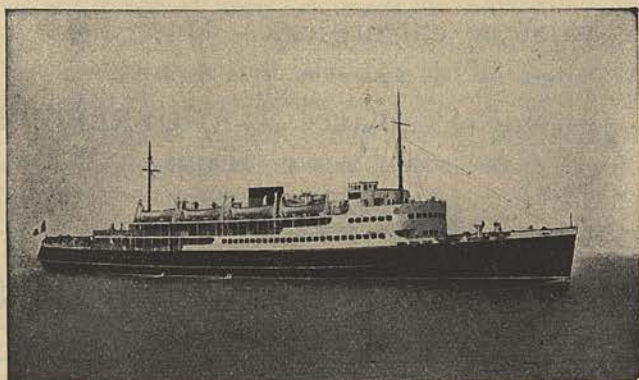
J'achève de gravir le chemin caillouteux sous un soleil de plus en plus ardent. Vers le sommet de la montagne un embranchement conduit, à gauche, à l'endroit de l'Ascension. Le terrain, ici, est semé de débris provenant de l'ancienne basilique, remplacée aujourd'hui par une mosquée. C'est dans celle-ci, hélas! que se trouve l'édicule où l'on vénère l'empreinte du Christ. *Et ascendit in caelum...*

Dès que j'apparais, un Arabe se précipite vers moi pour me vendre des cartes-vues. Un autre me tire par la manche : il veut à toute force m'introduire, me montrer, m'expliquer, moyennant bakchiche naturellement. Il bavarde, il gesticule, tandis que le premier s'obstine à me mettre sous le nez ses cartes. Tous deux vocifèrent maintenant pour se couvrir mutuellement la voix. Non, ce n'est pas ainsi que j'irai prier au lieu de l'Ascension. J'y reviendrai, après Pâques. M'étant dégagé de ces bousculeurs, je me retire un peu à l'écart et me contente de contempler le paysage, qui, d'ici, est splendide. On découvre non seulement la ville jusqu'au mont Sion, mais tout le pays d'alentour : à droite le mont Scopus qui prolonge celui des Oliviers, puis, dans le lointain, le Gabaon, et, au delà de Jérusalem et à l'infini vers la gauche, toute la chaîne des monts de Judée, pierreuse, inculte, piquée çà et là d'oliviers, toute en tons fauves, gris et violets. Et tout à fait au Sud, ce village qui se devine sur une hauteur, c'est Bethléem... La naissance et la mort de l'Homme-Dieu jointes dans un regard. Tout ce pays à l'abandon a quelque chose d'infiniment triste et austère. Cet aspect convient aux environs de Jérusalem; et combien je préfère cette solitude sauvage à l'invasion de prétentieux bâtiments modernes qui se dessine autour de la ville!

Je circule avec une sorte d'allégresse extasiée sur ce terrain qui était familier au Christ, que si souvent Il a parcouru, entouré des Douze, leur parlant du Royaume de Dieu. Revenant sur mes pas, je trouve, vers l'embranchement du chemin de Bethphagé, l'endroit traditionnel où Il leur enseigna le *Pater*. Le lieu précis est discuté, mais à quelques mètres près seulement. Les carmé-

OSTENDE-DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

Voyages IMMO

Direction : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90

Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers
Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. —
Tél. 11.52.09.

BRUXELLES

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers
Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la
« Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin
de fer — bateau — avion — autocar.
Pèlerinages, Voyages de nocces, etc.

Voyages en groupe

en autocar de luxe.

1 jour : l'Exposition de l'Eau à Liège et visite au Canal.	50
2 jours : La Hollande et ses champs de fleurs. Départs réguliers, en avril, mai et juin	275
3 jours : Les bords du Rhin et de la Moselle, retour par la Hollande. Départs : 8 avril, 27 mai, 10 et 24 juin, 8 et 21 juillet, 13 et 26 août, 9 septembre.	475
8 jours : Lourdes, Lisieux, les Pyrénées. Départs : 6 avril, 14 et 27 mai, 10 et 24 juin, ensuite tous les lundis jusque fin septembre.	990
13 jours : la Côte d'Azur, la Suisse, les Vosges, Départs : 4 avril, 23 mai (Pentecôte), 18 juin, 3 et 30 juillet, 27 août et 23 septembre	1,645
16 jours : Lourdes, Marseille, la Côte d'Azur, Chamonix, la Suisse. Départs : avril, 11 juin, 14 et 30 juillet, 13 août, 3 sep- tembre.	1,995

Demandez les programmes détaillés.

Quelques beaux voyages individuels

8 jours : Lourdes, Biarritz et les Pyrénées	1.040
10 jours : les Lacs Italiens — Lugano — Bellagio Côme — Stresa.	1.650
11 jours : La Côte d'Azur et la Corse (en chemin de fer, autocar et bateau combiné)	1.945

Etc., etc...

Croisières

du 12 au 24 avril sur s/s « Roma » (33.000 t.) : Trieste Port-Saïd — Jaffa — Larnaca — Rhodes Phaleron — Trieste, à partir de	2.310
du 14 avril au 5 mai sur s/s « Arandora Star » (16.000 t.) : Southampton — Malte — la Grèce — la Côte-dalmate — Corfou — Naples — Ville- franche — Southampton, à partir de	5.880
du 14 avril au 5 mai sur s/s « Atlantis » (16.000 t.) : Southampton — Alger — Syracuse — Venise Split — Trogir — Kotor — Dubrovnick Malte — Lisbonne — Southampton, à partir de	5.000
du 18 avril au 6 juin sur s/s « Hilary » (7.000 t.) : Mille lieues sur l'Amazone : Liverpool — Leixoes Porto — Lisbonne — Madère — Para- Manaos — Ceara — Para — Madère — Lisbonne — Leixoes/Porto — Liverpool, y compris les excursions à terre, à partir de	10.500

CROISIÈRES AUX ANTILLES ET HAITI

Départ 10 avril — retour 30 mai	} à partir de	7.100
Départ 8 mai — retour 26 juin		
Départ 8 juin — retour 27 juillet		

Croisières au Spitzberg, en Orient, en Amérique du Sud,
aux Indes Néerlandaises, etc.

Nombreux voyages individuels et collectifs — France et la
Côte d'Azur — Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places —
pullman — hôtels, etc — un coup de téléphone — une demi-heure
après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.

Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



"LA FAMILLE,,

Agréées par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

G. Piessart,
L. de Meester,
J. Herinckx.

Le Président :

V. Waucquez.

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

INSTITUT ST-JEAN ET ÉLISABETH

Clinique Chirurgicale privée
dirigée par les
Sœurs Hospitalières Augustines

■ ■ ■

7, RUE DES CENDRES BRUXELLES

Maison SAINTE-ANNE

Clinique chirurgicale - Maternité

dirigée par les Sœurs du Très Saint-Sauveur

14, place de la Vaillance - ANDERLECHT

Téléphones : 21.35.19—21.45.90.

Salles communes et Chambres particulières

SOUBRY

Le bon MACARONI

Établ. Joseph SOUBRY, S. A. - Roulers
PATES ALIMENTAIRES — SEMOULERIE

Institut Sainte-Élisabeth

dirigé par les Sœurs Augustines Hospitalières

206, avenue Defré, 206, UCCLE

Téléphone 44.39.49

Hospitalise à prix modérés toutes les
catégories de malades
(cas médicaux, chirurgicaux, contagieux)

L'Etablissement est ouvert à tous les médecins.

Y est annexée une clinique d'accouchements avec Ecole provinciale d'accoucheuses (section française et flamande), chaussée de Waterloo, 965; tél. : 44.44.27.

ATELIERS POLICER

V. Policer & O.-F. Saint-Remy

136, rue des Coteaux, BRUXELLES — Tél. : 15.94.07

Département A Argenture et réargenture
Chromage, nickelage, bronzage,
cuivrage, etc.

Département B Meubles en tubes et en acier :
tabourets, chaises, fauteuils,
tables, pupitres, bancs, lits, armoires, etc., pour cou-
vents, écoles, colonies (Missions).



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

lites ont élevé un peu plus loin le « Cloître du Pater » où l'auguste prière est reproduite dans toutes les langues. Je n'ai aucune envie de le voir : il faudrait parler, sans doute, subir des explications. Et puis j'abhorre cette pieuse profanation qui dans ce pays a masqué tous les lieux saints sous des constructions et s'est appliqué à en dénaturer l'aspect. Peu m'importent celles-ci, si belles et si précieuses soient-elles. Combien il eût été plus respectueux, plus émouvant aussi pour le pèlerin, de leur conserver jalousement, autant qu'il était possible, leur configuration initiale, et, si le site en avait disparu, de leur garder du moins le ciel et le paysage. Oui, c'est ici, au dehors, sous l'azur limpide de la Judée, que j'écouterai la voix du Maître : « Quand vous prierez, vous direz de la sorte : Notre Père qui êtes aux cieux... »

Et avec Lui et les Apôtres, je poursuis le cher trajet par le chemin de Béthanie.

Bethphagé

Passé le Carmel du Pater, ce chemin descend sur l'autre versant du mont des Oliviers. Et le paysage change complètement de ton. De gris il devient roux. Les monts de Judée me semblaient dénudés, mais ceux de ce côté-ci sont complètement arides : c'est le désert de Juda qui fuit, de croupe en croupe, de plus en plus sauvage, jusqu'à... Qu'est donc cette nappe bleue? Un lac! Je crois d'abord à un de ces mirages que forment les déserts, comme j'en ai vus en Egypte. Mais non. Je consulte ma carte : c'est la mer Morte. Je ne me figurais pas du tout qu'on pût la voir d'ici, et si bien. Elle est à vingt kilomètres, mais l'intensité de la lumière et cette dépression de douze cents mètres au fond de laquelle elle dort la rapprochent singulièrement. Au delà, l'immense falaise des monts de Moab barre l'horizon, formant le seuil de la Transjordanie.

Le chemin côtoie une profonde vallée et aboutit à un carrefour où s'élève, dans un enclos, une chapelle franciscaine : c'est l'emplacement de Bethphagé, ou tout au moins l'endroit où se forma le cortège triomphal des Rameaux. Chaque année, le dimanche avant Pâques, une procession part de là, portant des palmes, et se dirige sur Jérusalem, par le chemin que suivit le Sauveur. Depuis longtemps les franciscains, gardiens des traditions de la Terre Sainte, chantaient là l'évangile de l'entrée triomphale, quand, en 1876, on découvrit fortuitement en cet endroit précis les restes d'un sanctuaire et une grosse pierre cubique couverte de peintures qui représentaient l'événement, avec une inscription corroborant la tradition. C'est donc bien sûrement ici : les pieds du Sauveur se sont posés sur cette pierre, que la piété des chrétiens a ensuite isolée du roc pour la mieux honorer.

Mais un autre souvenir encore y est attaché : sur l'une des faces de la pierre une peinture montre Marthe et Marie prosternées aux pieds du Maître, et à l'arrière-plan la résurrection de Lazare. Cette « pierre de Bethphagé » est aussi appelée « Pierre du Colloque ». « Marthe, ayant appris que Jésus arrivait, alla au-devant de Lui. » C'est à cet endroit que sur l'ancienne route de Jéricho s'embranchait le chemin de Béthanie. Or Jésus venait de Jéricho. Il est donc tout à fait vraisemblable, comme l'indique la pierre, que c'est ici qu'elle L'attendit et qu'eut lieu le touchant colloque rapporté par saint Jean.

Je voudrais aller vénérer cette précieuse pierre, que les franciscains conservent dans leur chapelle. Mais je vois un frère qui travaille dans le jardin. Alors je renonce à entrer : ne point parler... Je veux aujourd'hui rester seul avec Lui et que cette journée ne soit qu'une oraison. Non vraiment, je ne pourrais me résoudre à parler, ici, de banalités. Aussi bien ce n'est pas, encore une fois, une question de quelques mètres. C'est ici, à ce carrefour, que

se sont passées ces choses et que je puis les revivre — et mieux ici, au dehors, que dans cette chapelle. Je regrette seulement que ce mur de clôture masque une partie de leur cadre.

« Seigneur, dit Marthe à Jésus, si Vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort... »

Jésus lui répondit :

« Ton frère ressuscitera. »

... Puis c'est Magdeleine qui vient à son tour, par ce chemin, à droite : elle s'est levée en hâte quand Marthe lui eut dit : « Le Maître est là, et Il t'appelle. » Et se jetant à ses pieds, elle aussi Lui dit :

« Seigneur, si Vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

Et la voyant pleurer, Jésus frémit et se troubla.

— Où l'avez-vous mis?

— Seigneur, venez et voyez.

Et Jésus pleura.

Le tombeau de Lazare

Les voici qui maintenant s'en vont ensemble vers le tombeau. Le chemin descend à flanc de coteau sur le versant oriental de la montagne, parmi de maigres prés parsemés de fleurs et de blocs de rochers. Il est devenu étroit, irrégulier et rocailleux, bordé par endroits d'un mur bas en pierres sèches. J'y cueille des anémones rouges et de grandes marguerites.

« Frémissant en lui-même, Jésus alla jusqu'au sépulcre. » Il est passé par ici — et ce jour-là, où plus que partout ailleurs Il a montré, si simplement, si humainement, la tendresse de son Cœur. Ce chemin a recueilli ses larmes de compassion. Oh! quel pèlerinage! Suivre ce chemin avec le groupe silencieux, avec sa Mère et les Apôtres tout émus, avec Jésus qui frémit et qui pleure parce que Marthe et Marie souffrent... Précieuses larmes de mon Sauveur, divines larmes de bonté, doux témoignages de l'amour de Jésus! Je baise pieusement les fleurs qui ont crû sur cette terre.

J'arrive à un pauvre village arabe, El Azarieh (*Lazarium*) : là se trouve le tombeau. Il appartient aux musulmans, qui ont construit dessus une petite mosquée. Mais les franciscains ont obtenu qu'on perçât une entrée à fleur de rue.

Le bakchiche versé au gardien arabe, on descend, en plein roc, par un escalier raide, qui débouche dans un vestibule taillé dans la pierre. C'est ici qu'était autrefois l'entrée. Par un escalier de trois marches, il donne sur une seconde grotte : le tombeau.

C'est donc ici, à l'entrée de ce vestibule, que Jésus s'est tenu, et que s'est passée la scène extraordinaire :

« Otez la pierre... » Et, levant les yeux au ciel : « Mon Père, je Vous rends grâce de ce que Vous m'avez exaucé... afin que ce peuple croie que c'est Vous qui m'avez envoyé. »

Puis Il cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors! »

Et cet homme qui avait été mort, s'avança, les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé du suaire.

Et beaucoup de Juifs crurent en Lui.

... Et Marie et Marthe tombent aux pieds du Sauveur, et ce sont les larmes de joie après les larmes de deuil. Et Lui, Il sourit, divinement heureux d'avoir fait des heureux.

Oh! la douce fête pour le Cœur de Jésus et pour celui de ses amis!

La douce fête pour chacun de nous, de savoir que notre Dieu est si bon, si ineffablement compatissant! O Jésus, je sais maintenant que chaque fois que j'ai pleuré, ton Cœur s'est ému sur moi, et que toutes mes peines Tu les a partagées, et que toujours Tu seras là, dans mes besoins et mes douleurs, pour y porter,

suavement, remède. Je sais, ô douce certitude, que Tu m'aimes... Alors, comment pourrais-je me perdre? Comment me laisserais-Tu périr, quand Tu as ressuscité Lazare? « Voyez comme il l'aimait! »... Et Tu l'as tiré du tombeau.

O la consolation du tombeau de Lazare!

Au haut du petit village on me montre une très vieille tour en ruine et les restes d'une ancienne église : le monastère fondé par Mélissende. « La maison des saintes Marthe et Marie », disent les guides. Mais non, pas près du sépulcre, bien sûr : les tombeaux juifs étaient toujours à une certaine distance des agglomérations.

Ce village-ci, que certains voudraient identifier avec Béthanie, s'est formé plus tard autour de l'abbaye. Béthanie était plus haut, là-bas, du côté du couvent des passionnistes qui s'érige sur la crête, non loin de la pierre de Bethphagé, le long du chemin que j'ai suivi.

Allons-y, allons partager la joie du Maître et des disciples.

A Béthanie

Je refais donc le trajet en sens inverse, le long du joli petit chemin caillouteux plein de fleurs. Puis, avant d'arriver à la « Pierre du Colloque », je remonte à gauche vers le sommet de la montagne. Ce doit être ici. Béthanie... L'endroit très doux où le Sauveur venait se retirer pour se reposer de ses travaux et de ses luttes, où Il était chez Lui, où Il pouvait, parmi tant d'incompréhensions, de bassesses et de haines, goûter un peu de vraie amitié. La maison de Marthe et de Marie...

Hélas! de tout le bourg il ne reste pas une pierre, et il est impossible d'en fixer l'emplacement avec précision. Mais c'est sûrement dans cette zone. J'y observe d'ailleurs de nombreuses grottes qui se creusent dans le flanc de la montagne : et l'on sait que les Juifs en profitaient toujours pour en faire les annexes de leurs demeures.

En esprit, je reconstitue la maison : nous la connaissons si bien, d'avoir si souvent contemplé les scènes évangéliques! Là, dans cette grotte, Marthe la ménagère serrait ses provisions. Devant était la villa, qui donnait sur l'Orient. Jérusalem était cachée par la crête : on n'en peut rien voir d'ici. Jésus tournait le dos à la ville infidèle, la ville des pharisiens, la ville d'Hérode et de Caïphe. De ce côté-là ce n'était qu'amertume pour sa sainte âme. Ici du moins Il ne la voyait pas, Il pouvait oublier, et son Cœur pouvait se reposer.

Devant la maison accueillante, je vois, sur le terrain qui descend en pente douce, un jardin planté de cyprès, de thérébinthes, d'oliviers, de jasmins, plein d'iris, de tulipes, de narcisses, de lys et d'asphodèles. Et au delà, de la fenêtre où Jésus conversait avec ses amis, son regard s'étendait sur l'immense et splendide horizon.

De tous côtés des montagnes rocheuses, couvertes d'un maigre gazon et de quelques oliviers, enchevêtrant leurs pentes coupées de brusques failles. Grâce à la déclivité du terrain, on découvre toutes les crêtes successives. Plus loin il n'y a plus que quelques taches vertes, que s'obstine à brouter un troupeau de moutons noirs. Et puis ce n'est plus qu'un désert tourmenté de pierre fauve avec des zones blanches et roses, un vaste moiré de lignes bizarres, un monde aride, extra-terrestre, d'un aspect austère et grandiose. Et soudain, tout au fond du cirque immense, pour corriger la sévérité du paysage, l'admirable ligne bleue de la mer Morte, comme un ruban de soie sur une amphore de pierre.

Là-bas, vers l'extrémité du lac, c'est Jéricho, où Jésus est allé plus d'une fois, et à côté, terminant le moutonnement capricieux des collines, le beau et haut profil de la Montagne de la Quarantaine, où Il fit son grand jeûne.

Enfin, au delà de la mer et de la vallée du Jourdain, le terrain se relève brusquement, formant une gigantesque falaise de douze cents mètres de haut, d'un bleu cristallin, qui court tout le long de l'horizon. Là, dans ces monts de Moab, se dresse la pointe culminante du mont Nébo, d'où Moïse contempla la Terre Promise sans y pouvoir pénétrer.

Les deux Testaments se font face. Et je songe aux immenses pensées qui devaient occuper l'esprit du Sauveur quand, longuement, d'ici, Il fixait Son regard sur la montagne de Moïse, Lui qui jadis avait envoyé Moïse à Son peuple pour le conduire à la Terre Promise, et qui aujourd'hui venait conduire l'humanité au Royaume de Dieu.

A genoux, je contemple avec délices l'admirable paysage que Ses yeux ont tant regardé, aux heures les plus reposantes de Sa vie : et c'est comme une communion d'y poser à mon tour mes yeux... Et c'est une ravissante intimité qui s'établit entre Lui et moi, en cet endroit exquis des plus divines intimités.

En esprit, je m'accoude à la fenêtre près de Lui, avec Jean, avec Marie la silencieuse, et je contemple le doux visage du Maître devenu si sublimement rêveur et Ses yeux divins qui regardent les siècles et l'éternité... et nous qu'Il aime jusqu'à mourir.

Et je m'agenouille à Ses pieds avec la grande contemplative pour écouter les douces et grandes leçons données si gracieusement : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes de bien des choses. Or une seule est nécessaire. » Et quand les disciples s'indignent du geste émouvant de Marie : « Laissez-la, pourquoi lui faites-vous de la peine? Des pauvres, vous en aurez toujours parmi vous; mais elle, en répandant sur mon corps ce parfum, elle a préludé à ma sépulture. En vérité je vous le dis, le monde entier louera sa mémoire. »

Heureuse Marie qui, pour récompenser son amour, trouva un tel défenseur! Et comme, ici encore, le cœur de Jésus se laisse voir, et avec quelle tendre délicatesse : « Pourquoi lui faites-vous de la peine?... »

J'ai fermé les yeux. Et mon cœur se trouve tout embaumé du parfum de Marie, du parfum de Béthanie, qui est celui des âmes amoureuses, attentives aux besoins du Maître, capables de s'attendrir sur Lui, de compatir à ses douleurs comme Il a compati aux nôtres.

Jeudi Saint à Béthanie. O cette dernière journée avant celle du Calvaire, ces heures qui déjà ne sont plus qu'un délai, un répit pour la chère Victime! La paix de Béthanie... Comme elle est soudain devenue triste et cruelle, depuis la terrible confiance d'hier! Et avant les choses de demain! Marie commence à être la Mère de Douleur, déjà elle sent la pointe du glaive pénétrer dans son cœur. Chaque heure qui passe l'enfoncé un peu plus; et avec une indicible angoisse elle compte ces heures qu'elle voudrait retenir, et qui, si amères, lui sont encore douces à côté de celles qui vont venir. Magdeleine pleure, les yeux tout rougis. Les Apôtres sont consternés. On marche silencieux, évitant de parler, dans cette maison où déjà la vie semble suspendue comme dans une mortuaire.

Et Lui, qui a dû ouvrir cette blessure dans ces cœurs si chers, déjà Il contemple la Croix. Il songe à ceux qu'Il va sauver, et à cette suprême preuve d'amour qui est de donner sa vie pour ceux qu'on aime — et à ceux-là aussi, Marie la toute première, qu'Il voudra associer à ses divines douleurs pour achever sa grande Œuvre. Et Sa sainte âme est inondée de souffrance, d'amour, d'héroïque courage et d'une joie sublime, qui se reflètent sur Son adorable visage et le font resplendir d'une mystérieuse lumière, d'une expression qu'on ne Lui a encore jamais vue, si profonde, si auguste, si divine, qu'on ne peut plus que Le contempler en silence, et que personne n'ose plus Lui parler. « Nous Vous adorons, très saint Seigneur Jésus, et nous Vous

bénédictions, parce que Vous allez racheter le monde par Votre sainte Croix. »

O le Visage très doux du Rédempteur!

Et la demeure recueillie comme un temple reste tout imprégnée du nard de Magdeleine qui prélude à la sépulture.

Quand je rouvre les yeux, c'est comme si je sortais d'un songe très suave et très triste. Et je m'étonne de ne plus trouver la chère maison, de ne plus voir autour de moi, au lieu des dalles roses, que ces campagnes pleines de printemps. Voici que Béthanie n'est plus. Il n'y a plus que le beau paysage, resté lui du moins exactement le même que quand Jésus le regardait et sur lequel mes yeux se fixent obstinément, et qui m'est précieux comme une relique de Lui; et ici, à la place de la maison de Marie et de Marthe, toutes fraîches parmi les pierres blanches, d'humbles fleurs des champs qui continuent à embaumer sous le ciel bleu de la Judée, adorant le Sauveur.

MARTIAL LEKEUX, O. F. M.

(A suivre.)

Ramenez l'Italie!

Si nous voulons éviter la guerre, il nous faut défaire et redresser — avec un lamentable et peut-être fatal retard — la politique entreprise en 1935 par la S. D. N. et poursuivie avec un zèle particulier par M. Eden, les antifascistes et les soi-disant pacifistes. Tout ce qui s'est passé en Europe depuis 1935 est entièrement dû à notre diplomatie anti-italienne étonnamment aveugle. Et quand nous étions, nous Anglais, à moitié disposés à renoncer à notre hostilité — encore que certains milieux se soient obstinés — M. Blum et le Front Populaire reprirent follement la succession de notre politique anti-fasciste et rappelèrent l'ambassadeur français à Rome. Ce n'est qu'alors que Mussolini, qui avait sollicité en vain un geste généreux, se crut obligé de rejoindre l'Allemagne qui avait déjà, profitant de notre querelle avec l'Italie, remilitarisé la Rhénanie, changeant ainsi complètement la situation militaire en Europe, emprisonnant les Français derrière leur ligne Maginot et les empêchant d'aller au secours de leurs protégés en Europe centrale.

Dès ce moment, le sort de l'Autriche et de la Tchéco-Slovaquie était fixé. Jusqu'alors l'Italie avait défendu victorieusement l'Autriche contre une agression allemande. L'Allemagne avait reculé, en 1934, quand Mussolini mobilisa sur le Brenner. Maintenant, en pleine crise gouvernementale française — M. Chautemps passant la main à M. Blum — on ne pouvait vraiment pas s'attendre à ce que l'Italie s'opposât, toute seule, à sa seule amie parmi les grandes puissances. Et l'Autriche annexée, la Tchéco-Slovaquie était certaine de disparaître. Tout cela était clair comme le jour, et rien, dans notre histoire contemporaine, n'est aussi insensé, et même aussi criminel, que l'aveuglement volontaire des antifascistes qui n'ont travaillé, consciemment ou non, qu'à la plus grande gloire de l'Allemagne.

Et que l'on ne prétende pas que nos convictions politiques nous défendaient d'avoir des rapports avec l'Italie, parce que l'Italie était fasciste et que l'Italie avait pris l'Abyssinie. Car la conscience politique de nos libéraux et de nos socialistes, sans parler de nos conservateurs, ne les a pas empêchés d'avoir des rapports avec la Russie communiste qui, entre autres crimes, a pris la

Géorgie et provoqué une guerre civile en Espagne. Ne nous livrons pas, non plus, à une joie enfantine à l'idée du chagrin supposé de l'Italie devant l'étendue du triomphe allemand. Il est certes probable que l'Italie n'a guère de motifs de se réjouir, mais nous n'avons, nous, que trop de motifs de nous affliger.

* * *

Il n'y a, il ne peut y avoir en ce moment qu'un seul problème essentiel en Europe : celui de mettre une borne aux ambitions allemandes. Tout le reste doit être subordonné à ce besoin impératif. Personnellement, je ne suis en rien un germanophobe systématique. J'ai toujours plaidé pour que l'on reconnût en temps utile les revendications allemandes justifiées. Mais ne pas comprendre que les ambitions allemandes doivent être bornées, c'est afficher une ignorance complète du problème de l'Europe centrale.

Que l'on me permette et que l'on me pardonne de mettre le problème en termes d'arithmétique élémentaire. Quand, des quatre grandes puissances européennes, trois sont d'un côté et une seule est de l'autre, il est probable que cette dernière se conduira avec une prudence relative. Mais si deux s'opposent à deux, la chose devient déjà plus incertaine. Et s'il se fait que l'un des camps est de loin le plus fort, comment limiter ses ambitions? Le front de Stresa constituait une garantie de paix, la garantie que l'Allemagne serait « contenue ». La rupture de ce front et la création de l'axe Rome-Berlin entraînaient infailliblement, pour la France et l'Angleterre, une série de défaites politiques terribles.

La simple arithmétique ne suffit pas pour exprimer l'imbécillité de notre conduite. Car, dès qu'il apparut que la combinaison Italie-Allemagne était bien plus forte que la combinaison Angleterre-France — celle-ci affaiblie par l'idéologie et les ravages du Front Populaire — toutes les puissances secondaires ou petites changèrent de camp ou cherchèrent un refuge précaire dans la neutralité. Nous perdîmes la Belgique, la Pologne, la Yougoslavie. Quant à la Russie, moins on en parlera et mieux cela vaudra.

Les négociateurs de Versailles ne se sont pas rendu compte de la nécessité de mettre une barrière aux ambitions allemandes en fortifiant l'Autriche-Hongrie au lieu de la détruire. Les hommes de la Petite-Entente n'ont pas compris le problème quand, pour leur propre malheur, il s'opposèrent à une restauration des Habsbourg. Les Français commirent une grande faute en préférant la Russie à la Pologne. Et les Anglais semblèrent tout à fait ignorants de la nécessité vitale de retenir l'amitié italienne, essentielle pour limiter les ambitions allemandes. Il nous a fallu près de quatre ans et une série sans précédent de défaites diplomatiques pour commencer à nous rendre compte de ces faits élémentaires. Des parlementaires anglais et des journaux anglais persistent à fermer les yeux. Des ministres français prétendent toujours qu'ils ne feront aucune concession à l'Italie. Mais je veux croire qu'ils crèvent et qu'ils en savent vraiment davantage. Je pense qu'ils réalisent maintenant qu'il faut ramener l'Italie.

Et ramener l'Italie, c'est ramener aussi la Pologne, la Hongrie, la Roumanie, la Yougoslavie et d'autres Etats de l'Europe orientale. C'est reconstruire une barrière devant les visées allemandes.

Certes, il nous faudra payer le prix. Plus exactement, les Français devront y mettre le prix. Un prix qui n'a fait que monter. Et qui montera encore s'il n'est payé rapidement. Mussolini ne serait pas l'homme d'Etat rusé qu'il est s'il ne tirait pas avantage de sa situation pour obtenir des compensations. Mais plus vite

on paiera le prix de quatre années d'erreurs, de folies et de pertes irréparables, et mieux ce sera.

A quoi bon s'opposer plus longtemps aux faits? Pendant quatre années nous nous sommes rendus ridicules. Si nous nous obstinons, la catastrophe est inévitable. Il faut ramener l'Italie!...

(Traduit de l'anglais,
WEEKLY REVIEW.)

SISLEY HUDDLESTON.

Du vieil oncle au jeune neveu

Ce qui suit est tiré d'une lettre-programme que le curé Pecquet m'écrivit quand j'entrai dans le ministère ecclésiastique :

... Tels sont, mon cher neveu, les conseils ascétiques que vous ferez bien de suivre pour rester fidèle à l'idéal que vous avez embrassé.

Ce que j'ai à vous dire ensuite est plus terre à terre et va tellement de soi que vous ne sauriez trop y prendre garde.

Loi naturelle

Si saint prêtre que vous deveniez, ne laissez jamais de vivre en honnête homme et en bon chrétien.

La culture des vertus surnaturelles ne dispense pas d'observer la loi naturelle et rien n'empêche de mener de front les ascensions mystiques avec l'exacte pratique du Décalogue. Que le souci de la gloire de Dieu ne vous conduise jamais à perdre de vue les règles de l'honneur telles qu'elles furent tracées de temps immémorial en Occident. Je sais bien qu'à force de syllogismes et de dialectique on arrive à tout légitimer, mais la simple probité condamne ces raisonnements trop habiles et la casuistique ne doit pas servir à esquiver les exigences du droit naturel. Ce n'est pas parce qu'on observe certains préceptes du Décalogue qu'on peut prendre sa revanche en violant les autres.

Je connais une soi-disant voyante qui consacre les intervalles de ses visions à mentir, à rapporter et déblatérer contre son prochain. Je sais un saint homme, voué à l'apostolat, qui s'approprie sans façon le bien d'autrui pour offrir à dîner à ses amis, passionnés comme lui du salut des âmes. Un autre serviteur de Dieu ne répondait jamais aux lettres, à moins qu'elles ne vinsent de personnes édifiantes ou très riches. Un jour je lui écrivis pour obtenir un renseignement qui aurait tenu en quelques lignes et je joignis un timbre pour la réponse. Il garda mon timbre et point ne donna signe de vie. J'insistai respectueusement. Il continua de faire le mort. Cependant, il publiait peu après un savant commentaire de la *Montée du Carmel*. Eût-il pas mieux valu qu'il retardât sa publication d'une heure ou deux pour me répondre?...

Je me méfie des âmes confirmées en grâce, capables de procédés si disgracieux. Même s'il accomplit des miracles et jouit de l'oraison de simple regard, un serviteur de Dieu doit, me semble-t-il, regarder d'abord à payer ses dettes et à obliger son prochain.

Des Supérieurs

Leur obéir en tout ce qu'ils commandent et que nous avons promis; les aimer, révéler et estimer plus qu'ils ne le méritent pour être sûr de le faire assez; ne jamais les flatter, pour la raison qu'ils ne le désirent pas et qu'il ne sied point de louer ceux qu'on n'a pas le droit de critiquer.

Des riches et des grands

Se tenir à leur égard à demi-chemin de la flagornerie et de l'impertinence. Afin de ne pas perdre contenance devant eux, songer à ce qui les rapproche de nous. Comme nous, ils ont péché en Adam et gardé les dindons dans l'arche de Noé. Comme nous, ils mourront et l'on ne donnera pas cher alors de leur dépouille. En quoi nous dépasseraient-ils? En vertu? Soyons sérieux!... En santé? Parlez-moi de leurs humeurs, tumeurs et autres infirmités auxquelles ils sont sujets comme tous les humains! En savoir? Mais nous avons fait de bonnes études! En esprit? Mais nous sommes intelligents dans notre famille, vu que nous finissons toujours par comprendre les choses quand on nous les explique deux ou trois fois, et j'ajouterai que nous sommes assez sensibles à la poésie et à la musique, beaux domaines mystérieux, à la frontière du surnaturel, où l'on goûte tant de délices! Que ces considérations et d'autres, cher neveu, vous aident à vaincre la timidité lorsque vous approcherez les grands de la terre ou ceux qui se prennent pour tels.

Des inférieurs et des égaux

Les traiter avec naturel, modestie, bienveillance et compréhension, imitant en tout Notre-Seigneur, sauf évidemment dans ses imprécations et saintes colères, car aucun membre de la famille Pecquet n'a reçu mission de s'emporter contre les méchants, ni de les corriger à coups de fouet.

Des femmes

... Quoi qu'il pense d'elles, le prêtre sera donc bien inspiré de n'en pas dire trop de mal, car on attribuerait son humeur à l'inexpérience ou à de fâcheuses leçons, et dans les deux cas, c'est de lui, non des femmes, qu'il ferait rire.

Quand il leur parlera, il n'oubliera pas que leur langage et leurs sentiments ne sont pas exactement ceux des hommes et qu'avec elles mieux vaut s'en tenir aux généralités pour éviter les malentendus. Il ne leur révélera que les choses auxquelles il souhaite voir donner une large publicité.

De la propreté

Que votre peau, vos dents, vos ongles, vos pellicules, etc. ne soient point, sur la voie qui mène au royaume de Dieu, un obstacle insurmontable pour les infidèles, ni une épreuve superflue pour les fidèles. Gardez-vous aussi de l'excès opposé. On conçoit que les femmes visent à faire sensation par leur toilette, pour trouver le mari qu'elles n'ont pas encore ou pour garder celui qu'elles ont déjà. Mais, que diable peuvent bien vouloir ces prestolets, si recherchés dans leur mise et dans leur toilette?

Du tabac

Ceux qui n'en usent pas disent que c'est un défaut d'en user, et ceux qui en usent assurent qu'on n'est homme qu'à ce prix-là. J'ai remarqué que les fumeurs de cigarettes étaient souvent

nerveux et inquiets, tandis que les fumeurs de pipes étaient plutôt pacifiques et bienveillants. Il existe cependant pour un prêtre d'autres moyens d'acquiescer ou d'attester un bon naturel.

Si vous priez, que ce soit modérément et proprement. Un de nos confrères voisins bourre ses narines avec tant de sérieux et de violence que je lui dis parfois : « Pourquoi louchez-vous comme ça en prisant? Vous avez l'air d'être furieux de ce que la nature ne vous ait donné que deux trous à remplir! »

Du choix d'une bonne servante

Sainte Thérèse disait que rien n'est plus rare qu'un bon directeur spirituel et qu'il le faut prendre entre dix mille. Une bonne servante de curé est encore plus difficile à découvrir et il serait impossible d'établir une statistique à ce sujet. J'essayai jadis d'approfondir le problème. Peut-être retrouverez-vous le portrait que je traçai de la servante idéale dans mes papiers. J'exigeais d'elle, s'il me souvient bien, soixante-huit qualités et trente-sept défauts. Le moule qui sert à fabriquer ces créatures rares existe assurément dans l'atelier du Père Céleste; mais il est rarement utilisé. Sans doute le ciel veut-il exercer ainsi la vertu de ses prêtres, afin d'abrèger leur temps de purgatoire. J'avoue cependant qu'en 1881 Dieu en fabriqua au moins une assez convenable, et qu'il manifesta cette année-là sa bonté à mon égard en rassemblant les éléments qui devaient constituer Léocadie. Son dévouement est admirable et j'espère en profiter jusqu'à la mort. (La sienne? la mienne? à la vérité, je ne saurais dire!)

Vous avez raison de vous en remettre à nous pour engager la personne qui fera votre service. Plusieurs qui se sont présentées ont été éliminées. Celle que nous avons retenue, une veuve sans enfants, fait en ce moment son stage auprès de Léocadie. Elle me revient assez. Elle nous est arrivée avec plusieurs gros livres de prières dans ses bagages, protestant de son horreur du monde et considérant tous les presbytères comme autant d'anti-chambres du paradis. Elle aime les bêtes, révère les prêtres, ne dit aucun mal de son feu mari : ce sont là quelques bons signes. Son seul tort, aux yeux de Léocadie, serait d'être « un peu gourmande et pas assez intellectuelle ». Il est vrai qu'elle ne lit pas le feuilleton du journal et ne scrute pas curieusement l'adresse des lettres que je reçois. Enfin l'épreuve continue. Espérons qu'elle sera concluante et favorable.

Je n'ai pas encore démêlé jusqu'où elle pousserait l'esprit de domination, une fois qu'elle serait incrustée chez vous. C'est à cela qu'il faudra tenir l'œil, mon cher neveu, si vous ne voulez pas tomber en tutelle, comme il arrive parfois de curés trop débonnaires, et comme nous le racontons, pour l'agacer, d'un confrère du voisinage.

Il rentrait de la retraite ecclésiastique, plein de bonnes résolutions, décidé à défendre désormais ses droits :

— Alors cette retraite? fit la servante, comme il déposait sa valise. Comment s'est-elle passée?

— Bien.

— Vous avez dormi?

— Oui.

— Le lit était bon?

— Oui.

— Et la nourriture?

— Bonne.

— Vous avez vu l'évêque?

— Parlez poliment, s'il vous plaît!

— Vous avez vu S. Exc. Mgr votre évêque?

— Oui.

— Comment va-t-il?

— Bien?

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Rien.

— Ça m'étonne! Est-ce que M. le Doyen y était?

— Non.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez jamais rien!... Et M. le curé Pecquet?

— Oui.

— N'a-t-il pas fait de remarques?

— Non.

— Mais qu'est-ce que vous avez? Vous êtes fâché?... Qui prêchait?

— Un Père jésuite.

— Que je connais?

— Non.

— Et que vous-a-t-il raconté dans ses sermons?

— Il a insisté sur l'éminente dignité du prêtre, il a dit que nous devons tenir notre rang, rester maîtres chez nous, garder nos distances et ne pas permettre à nos servantes de...

— Ah! il a dit cela!... Ah! c'est ainsi!... Eh bien, puisque c'est comme ça, vous n'irez plus en retraite!... Est-ce compris?... Et maintenant, dépêchez-vous : allez changer de soutane et mettre vos vieilles pantoufles!...

Et, dès lors, plus ne songea notre confrère à lever l'étendard de la révolte.

Des invitations dans la paroisse

N'en pas accepter du tout ou n'en refuser aucune.

On ne vous en voudra guère de n'aller nulle part : « C'est, dira-t-on, un sauvage qui fuit le monde, un malade qui suit son régime ou un saint homme qui reste chez lui, vaquant aux jeûnes et à la prière, et cette réputation ne pourra nuire à votre ministère.

Mais, si vous sortez et que vous ne fréquentiez que les bonnes maisons, vous vous aliéneriez le cœur des pauvres. Au moment de la chasse, on mange bien dans les châteaux d'Ardenne et, en toute saison, le parfum des dames riches est plus agréable à respirer que les senteurs d'étable auxquelles nous fûmes, vous et moi, habitués dès l'enfance; mais on ne devient pas prêtre pour satisfaire son gésier ni ses autres sens.

Un bon dîner rapproche les adversaires, provoque les confidences, facilite les aveux difficiles et met parfois l'âme en état d'extraordinaire réceptivité spirituelle. Même chez les incroyants, s'il y a un prêtre à table, on en vient toujours à parler de l'immortalité de l'âme au dessert. C'est pourquoi Notre-Seigneur acceptait d'être reçu par les pharisiens et les publicains. Puisqu'ils ne venaient pas au sermon, convenait-il point de leur en porter un petit résumé à domicile? Récemment encore, j'ai pu approcher un dur à cuire à son lit de mort pour avoir jadis soupé chez lui. En entrant je lui dis : « Vous vous rappelez le bon chambertin 1904 que nous avons bu ensemble, il y a trois ans? Je n'ai pas voulu vous laisser mourir sans venir vous dire merci. » Et il me fut bien reconnaissant d'avoir songé à l'aller confesser.

Aussi ai-je choisi de me rendre partout où l'on m'appelle. Ayant l'estomac bon et le rein diligent, le gibier de M. le baron et le vieux bourgogne de M. le chef de gare ne me font pas reculer. Je n'élude pas davantage les petits vins blancs ni l'eau-de-vie-maison que des paroissiens moins à l'aise m'offrent d'aussi bon cœur. A raison d'une visite ou deux par jour, croyez bien que votre oncle, mon cher neveu, ne roulera jamais sur la « pente néfaste de l'alcoolisme »!

A ce propos je vous conterai ce qu'il advint à un curé breton de mes amis. La coutume voulait qu'il fit deux tournées par an dans sa paroisse : l'une, quand on avait tué le cochon, pour récolter du lard et du jambon; l'autre, après le battage, pour ramasser le blé noir et le froment.

— Le sacristain m'accompagnait, disait-il, poussant la brouette où les dons s'entassaient. En Bretagne il faut être poli lorsqu'on va chez les gens et boire ce qu'ils vous versent; si l'on fait la petite bouche, on ramène peu de porc dans sa brouette.

Comme les anciens avaient quatre éléments, les paysans bretons ont quatre boissons qu'ils vous servent d'affilée et que mon compagnon entonnait le plus aisément du monde : cidre, vin, café et eau-de-vie. J'en étais encore à mes débuts dans la vie compagne. A Brest, où jusque-là j'avais été vicaire, le saint ministère ne nous obligeait point à avaler de pareils mélanges. Songez en outre qu'à peine de n'avoir jamais fini, nous visitions quatre familles dans l'après-midi. C'étaient quatre stations d'un dur calvaire, avec ensuite des nausées, des insomnies, la bouche de bois et tous les autres inconvénients que vous connaissez.

— Je les connais par ouï-dire.

— Heureusement le sacristain vint à mon secours. Il assura qu'il boirait bien pour deux et que je n'avais qu'à lui passer mon verre quand les gens auraient le dos tourné. Mais un jour la manœuvre s'avéra impraticable, notre hôte, un vieux grand-père, assis entre nous, rendant tout échange impossible. J'imaginai donc de répandre ce que je ne voulais pas par terre. Déjà le vin blanc y avait rejoint le cidre bouché, quand profitant de ce que le vieux se mouchait, je lance vivement mon eau-de-vie sous la table. Hélas! j'ignorais que le grand-père était nu-pieds dans ses sabots. Le voilà qui bondit de sa chaise, se précipite sur le chien qui râlait par là et le chasse dehors en criant :

— Ah! sale bête de canaille! dégoûtant cabot de salle bête! Tu n'es pas honteux de venir faire des choses pareilles en présence de M. le Recteur!...

Cependant que le chien se sauvait, en se retournant vers nous, comme pour dire : « Ce n'est pourtant pas moi, grand-père, qui t'ai mouillé les pieds! »

Prélatures, Légion d'honneur et Académie française

Tant que vous serez plein de vie et d'espérance, les distinctions honorifiques ne vous préoccupent guère. Le goût n'en vient qu'avec la vieillesse ou les déceptions. C'est quand s'évanouissent les réalités que les apparences prennent du prix. Elles servent à s'illusionner soi-même et à en imposer aux autres. Je n'ai garde de contester la nécessité des décorations qui sont, pour les gouvernants, le moyen peu coûteux de payer leurs dettes, de récompenser le mérite, susciter l'obéissance et le dévouement. Mais attendez, pour les rechercher, de ne pouvoir plus faire autrement, et si vous n'en obtenez point, songez à Notre-Seigneur et à saint Joseph qui sont morts sans le moindre ruban. Pour moi, si la Légion d'honneur m'était offerte, je la refuserais tant qu'on ne l'eût pas accordée à titre posthume à la Sainte Famille, à ma chère maman et à une foule d'autres personnages bien plus dignes que moi de la recevoir.

Il est d'usage que l'Académie française compte toujours deux ou trois prêtres en son sein. C'est profit pour elle, et c'est un hommage rendu à notre confrérie dont les membres, habitués de parler latin, ont chance de ne pas écrire un français trop incorrect. Récemment la fantaisie me prit de savoir quels prêtres l'Académie s'était agrégés au cours de ses deux premiers siècles d'existence. *De vivis nil nisi bene*. Je n'en ai noté que quatre

qui soient restés célèbres : Bossuet, élu en 1671, Fléchier (1673), Massillon (1719) et Lacordaire (1860). Quant aux autres, leur nom est aussi oublié que celui de leurs servants de messe. Avez-vous jamais entendu parler des abbés : Colin (1655), Cassagne (1661), Gallois (1673), de Lavau (1679), Bignon (1693), de Caumartin (1694), Genest (1698), de Louvois (1706), Fraguier (1708), Gédoyne (1719), Roquette (1720), Hauteville (1723), Sallier (1729), Terrasson (1792), Séguy (1736), de Giry (1742), Girard (1744), Arnaud (1771), Gœillard (1771), Millot (1778), Sicard (1803), Villar (1803) et Féletz (1826)? Ils furent immortels de leur temps. Et semblablement le furent une foule de prélats dont les noms ne diraient plus rien à personne aujourd'hui. Qu'est-ce à dire? Rien que de très honorable et de consolant pour nous, mon cher neveu, qui ne sommes pas académiciens et tâchons cependant d'écrire sans faute. C'est à croire qu'aux yeux de l'Académie tout ecclésiastique est un parfait littérateur, et quand il lui en faut choisir un pour faire le compte, qu'elle prend celui qui se présente, les yeux fermés. Ainsi en alla-t-il pour le Soldat inconnu : on le tira au sort, vu que les poilus tombés au champ d'honneur étaient tous des héros.

Du soin de notre santé et de la fatalité de la mort

Vous connaissez le mot du vieux prêtre ardennais qu'on avait mené voir passer Napoléon :

— Ah! c'est vous, le centenaire des Ardennes? dit l'Empereur. Quel âge avez-vous?

— Cent deux ans, Sire.

— La santé est toujours bonne?

— Très bonne, Sire. J'avais souvent prié Dieu de ne pas me reprendre avant de vous avoir vu.

— Alors, vous voilà content!

— Oh! oui, Sire.

— Et vous ne désirez plus rien désormais?

— Oh! non! maintenant que Dieu m'a permis de vous voir, vous pouvez mourir, Sire!...

Même dans notre confrérie, rares sont ceux qui ont hâte d'aller occuper leur place au paradis. « Si tard que j'arrive, le ciel sera toujours là! » dit-on. Et l'on allègue qu'un prêtre est, de nos jours, plus difficile à remplacer qu'un autre mortel. Mais il sied d'avoir plus de foi dans la puissance divine, cher neveu, et ne pas craindre que Dieu ne trouve aisément d'autres bons ouvriers apostoliques, en cas que les membres ecclésiastiques de la famille Pecquet vinsent à disparaître jusqu'au dernier.

Cet été, à l'abbaye de Clervaux où je faisais ma retraite, j'ai rencontré un curé de l'Ile-de-France :

— Je prends ordinairement deux semaines de vacances, racontait-il. L'an dernier, j'eus comme remplaçant un chanoine retraité (il n'en chôme pas à Paris!) qui se promettait grand profit d'un séjour à la campagne. Il fut tout de suite si content de son installation qu'à peine arrivé il fit signe à son meilleur ami de venir en partager les bienfaits. Le surlendemain nos deux chanoines en appelaient un troisième pour leur tenir compagnie. Vous n'imaginez pas les embarras qu'ils donnèrent à ma servante. Quand je rentrai, elle était au désespoir. Huit jours après, prise de scrupules, elle me demandait encore « s'il était permis de désirer la mort du prochain difficile et inutilisable, pourvu qu'on lui souhaitât d'aller tout droit au ciel. »

Il faut savoir que chacun de mes hôtes avait son régime particulier. Le premier, voué à l'hydrothérapie, éclaboussait les murs et mouillait les parquets. Le second était végétarien. Le troisième

avait apporté son thermomètre, son baromètre, des fioles en quantité et toute espèce de prescriptions médicales.

A longueur de journée, le temps qu'ils ne passaient pas à se soigner, ils l'employaient à évoquer les fastes de l'Eglise militante, à commenter les dernières mutations ecclésiastiques, à s'attendrir à la lecture de l'*ordo* et de la *Semaine Religieuse*, puis ils en venaient à se congratuler sur leur santé :

— Quel bien cela fait, disait l'un, de reprendre contact avec les âmes et de se retremper dans le saint ministère !

— La promenade d'hier m'a été on ne peut plus salutaire, disait l'autre, et j'ai rarement si bien dormi.

Quant au troisième, il délibérait de renoncer momentanément à ses pruneaux, tant l'état présent de son intestin lui donnait satisfaction et tant l'avenir lui apparaissait sous de riantes couleurs.

Bref, leur activité apostolique se borna aux propos édifiants et médicaux; ils s'empêchèrent mutuellement de commettre la moindre imprudence, de visiter aucun malade, et furent unanimes à se décharger sur un confrère voisin, déjà surmené, de tout labeur paroissial. Tous trois d'ailleurs se portent toujours fort bien et continuent de lutter victorieusement contre la mort. Ils voulaient encore revenir cette année, mais je leur ai préféré un remplaçant qui n'eût pas besoin d'être remplacé.

Chanoines, vicaires ou curés, redoutons par-dessus tout, mon cher neveu, de devenir malades imaginaires. Dès maintenant résignons-nous à faire comme les camarades, à mourir un jour. Notre santé est ce qu'elle est, elle deviendra ce qu'elle pourra; pensons-y rarement, n'en parlons jamais, et que notre ange gardien y veille puisque c'est de son ressort !

OMER ENGLEBERT.

Quelques livres scientifiques

L'astronomie planétaire n'a plus la cote d'amour aussi bien auprès du grand public que des astronomes eux-mêmes, invinciblement attirés vers les grandioses problèmes de l'astronomie stellaire.

Jusqu'au début de ce siècle, nous étions, peut-on dire, cantonnés dans notre proche voisinage céleste. Depuis lors, nous avons tenté de conquérir l'univers. Le télescope du Mont-Wilson nous a permis de jauger les premières profondeurs des abîmes célestes. La spectroscopie nous a fait pénétrer les mystères de la constitution des étoiles et des nébuleuses. Nous avons découvert que notre propre univers n'était qu'une île parmi des millions d'autres îles dans l'océan des cieux. Des théories audacieuses sont nées. Elles nous ont récemment enseigné que, semblable à une bulle de savon qui se gonflerait sans trêve, notre univers se dilatait sans relâche et qu'un jour viendrait peut-être où toute communication, si subtile fût-elle, avec les mondes qui nous fuient, serait désormais impossible. Grisés par ces merveilles accumulées, nous avons peu à peu abandonné l'étude de notre voisinage et nous en avons oublié les splendeurs et les mystères. Un peu à la manière du voyageur qui voudrait découvrir la terre et qui ignorerait son propre pays.

M. Pierre Humbert s'est donné pour tâche de réhabiliter l'astro-

nomie planétaire. Et je crois qu'il y a pleinement réussi. Je n'en veux d'autre témoignage que celui de quelques jeunes étudiants, non initiés à l'astronomie, à qui j'ai recommandé la lecture de son ouvrage (1) et que celui-ci a enthousiasmés.

Avec un talent remarquable et une grande sûreté de conteur, M. P. Humbert passe en revue planètes et satellites, s'attachant principalement à l'étude des énigmes que posent les problèmes des topographies martienne ou lunaire, de l'existence des astéroïdes ou des anneaux de Saturne, de la possibilité de planètes intra-mercurielle ou extra-plutonienne. Evitant l'abondance de nombres propres à frapper l'imagination, s'interdisant tout détail fantaisiste comme toute effusion lyrique ici superflue, M. Humbert nous présente un livre admirablement équilibré : petit chef-d'œuvre de goût et de clarté. Si je devais caractériser l'ouvrage de M. Humbert par ce qui m'en a le plus frappé, je dirais qu'il est surtout celui d'un érudit. M. Humbert, qui connaît fort bien l'histoire et, qui mieux est, sait la faire apprécier, remonte volontiers aux sources. Et l'historique des découvertes effectuées à propos d'une planète nous intéresse autant que ses particularités physiques. C'est dire que l'ouvrage de M. Humbert est avant tout écrit pour l'« honnête homme » qu'il familiarisera sans douleur avec quelques-unes des merveilles célestes, celles qui, astronomiquement parlant, sont à portée de la main.

* * *

Deux théories, nées, l'une et l'autre, au début de notre siècle, ont bouleversé le visage de la Physique contemporaine : deux synthèses étranges mais étonnamment fécondes : la théorie de la relativité et celle des quanta.

Le XIX^e siècle avait vu deux courants divergents entraîner la théorie physique. D'une part, l'hypothèse atomique, chère déjà à certains philosophes anciens, s'était triomphalement imposée dans le domaine de la matière. Moins d'une centaine de *corps simples* avaient suffi aux savants pour expliquer la prodigieuse diversité de l'univers matériel. Chacun de ces corps simples était apparu comme un agrégat de particules très petites, les *atomes*, et ces derniers, eux-mêmes, si différents qu'ils fussent d'un corps simple à un autre, étaient, croyait-on, assimilables à un petit système solaire dont la partie centrale, le *noyau*, chargé d'électricité positive, contenait la presque totalité de la masse atomique, tandis qu'autour de lui gravitaient les *électrons-planètes* chargés négativement. Conceptions simples — un peu simplistes même — qu'appuyaient cependant de nombreuses et précises vérifications expérimentales.

D'autre part, la théorie ondulatoire avait régenté l'optique. Après une éclipse de plus de cent ans, les travaux de Fresnel l'avaient réinstallée au cœur de la physique et la fin du siècle avait été, pour elle aussi, triomphale.

Vers 1900 les temps étaient révolus. La théorie des interactions de la lumière et de la matière était peu satisfaisante et les incidents de frontière qui allaient en se multipliant faisaient présager un conflit grave entre les deux empires rivaux. Entre autres difficultés, cette théorie prévoyait que la matière devait dissiper toute son énergie et, par conséquent, être essentiellement instable. Affirmation insoutenable, on en conviendra.

Pour mettre en concordance théorie et expériences, PLANCK sacrifia l'une des bases sur lesquelles s'était édifiée la physique depuis trois siècles, l'hypothèse de la continuité, affirmant que la matière émet et absorbe les radiations de manière discontinue, par *quanta*.

(1) *De Mercure à Pluton*, planètes et satellites, par M. PIERRE HUMBERT professeur à l'Université de Montpellier. Editions Albin Michel, 22, rue Huyghens, Paris. Prix : 25 francs.

Les conséquences de cette brutale rupture furent énormes. Ce retour offensif de l'atomisme dans le domaine des radiations dont on le croyait définitivement délogé allait rendre plus aigu le conflit entre ondes et corpuscules, conflit qui devait durer quelque vingt ans encore et se terminer, dans la conciliation des intérêts rivaux, par la fusion des deux corps de doctrine en un seul auquel est attaché le nom du prince LOUIS DE BROGLIE : je veux parler de la *Mécanique ondulatoire*.

Cédant aux instances de son ami et collaborateur M. A. GEORGE, le prince de Broglie a bien voulu nous introduire lui-même dans le splendide édifice de cette physique contemporaine dont il est l'un des créateurs, nous décrire ses progrès, nous narrer l'histoire de la naissance de la Mécanique ondulatoire et des difficultés qui l'ont provoquée, nous laisser entrevoir quelles sont les perspectives nouvelles en théorie de la lumière (1). Nul n'était mieux qualifié pour mener à bien cette tâche particulièrement difficile. Car depuis que la physique s'est engagée dans l'étude du très petit, nos vieilles habitudes de penser ont dû subir de profondes réformes. Les cadres trop maigres de l'espace et du temps dans lesquels nous avons cru pouvoir loger une réalité luxuriante ont craqué de toutes parts. Le déterminisme lui-même, cette idée-force sans laquelle il semble bien qu'aucune science ne se puisse concevoir, a été battu en brèche. La fissure dans le roc du déterminisme est étroite, mais elle existe, et ceci est bouleversant. Impossible de dire à la fois où se trouve un corpuscule et où il sera l'instant suivant : impossible donc d'assurer une parfaite continuité et un parfait déterminisme des phénomènes. Veut-on sauver un peu de tout cela? On associera une onde au corpuscule. L'onde sauvera un peu de cette précision tant recherchée, mais à quel prix? Au prix même de notre entendement. Car si la théorie n'a pas perdu le complet contact avec les faits, la liaison a souvent été péniblement maintenue. Autrement dit, si le formalisme tient bon, l'interprétation concrète des faits est introuvable.

Bref, non seulement la physique nouvelle nous a menés au cœur du très petit; elle nous a fait découvrir de nouvelles entités élémentaires, le *neutron* et le *positon*, nous montrant ainsi toute la finesse dont elle est capable, mais elle a aussi ruiné des idées, parmi les mieux reçues, en nous apprenant que le monde atomique n'est pas homothétiquement réductible à celui des dimensions moyennes. Les conséquences intellectuelles et philosophiques de ces récents développements sont d'importance. Ici cependant la prudence est de mise et des réserves s'imposent. Savants et philosophes ne parlent pas toujours le même langage et certaines notions — j'ai signalé autrefois celle de causalité — sont acceptées par les uns et les autres suivant des sens très différents. Des philosophes, même aussi puissants que M. MEYERSON, — à qui, dans son ouvrage, M. de Broglie consacre quelques pages dictées par une affectueuse admiration, — sont légitimement discutés et mon ami MARCEL DE CORTE a montré, dans cette *Revue*, comment le virus positiviste s'était quelque peu infiltré dans le système de M. Meyerson, par ailleurs grand fossoyeur du positivisme.

Au moment où la science transforme profondément, non seulement notre vie matérielle, mais jusqu'à nos façons de penser, au moment où des savants aussi éminents que M. NIELS BOHR croient, à la lumière des théories quantiques, entrevoir quelques faibles lueurs dans le mystérieux domaine biologique, il sera réconfortant pour le lecteur catholique d'apprendre que de moins en moins science et religion *semblent* se contredire. L'univers a cessé d'être cette machine inexorable, cette mécanique de précision à la poursuite de laquelle s'essoufflèrent

savants et philosophes depuis Descartes. L'esprit s'est réinstallé au cœur de la science, bousculant les faux dieux d'un mécanisme artériosclérosé. Ce sont là convictions qu'apporte la lecture du remarquable ouvrage du prince de Broglie dont j'ai tâché de résumer quelques-unes des idées maîtresses.

* * *

Je termine cette chronique en signalant un ouvrage dû au savant suédois O. KLEIN et traduit en français par M. ROSENFELD, professeur à l'Université de Liège (1). Deux séries de trois conférences radiodiffusées en constituent l'ossature. Conférences consacrées à l'étude des deux théories qui ont, comme je l'ai dit, bouleversé la physique contemporaine et destinées, par leur nature même, à un public extrêmement large dont l'éducation scientifique est souvent rudimentaire. Une gageure? Non point. Assurément, si peu que l'on ait fréquenté Einstein ou Niels Bohr, on sait combien l'exposé de leurs idées est difficile pour un lecteur — ou un auditeur — peu au courant de la structure et de l'histoire des théories physiques. L'auteur a paré à cette difficulté en intercalant entre deux conférences consécutives un dialogue entre trois physiciens de tendances différentes sinon opposées. Méthode point nouvelle, certes, mais qui permet à M. Klein de lever toutes les obscurités touchant le développement logique des corps de doctrine qu'il résume et d'insister sur les idées-clefs qui en commandent l'architecture.

Dans l'ouvrage du prince de Broglie, consacré aux seules théories quantiques, les points de vue envisagés étaient extrêmement divers, les développements copieux, les redites nombreuses mais des redites utiles provenant avant tout de la multiplicité des points de vue considérés et destinées à faire la clarté totale dans l'esprit du lecteur. Le livre de M. Klein, fortement pensé, est de lecture au moins aussi difficile. Avouons-nous d'abord qu'une traduction nous paraît, malgré les mérites du traducteur, moins abordable qu'un livre écrit de premier jet dans un style nécessairement plus familier? Pas de redites chez M. Klein, mais le seul jeu sévère d'une vaste construction logique, accessible certes, quoique comportant de dures exigences vis-à-vis du lecteur. Un grand mérite, sans compter celui d'une parfaite rigueur : celui de ne laisser dans l'ombre aucun point essentiel. Un exemple entre bien d'autres : Quel ouvrage, traitant des théories atomiques, qui ne doive citer en bonne place les premiers travaux de Planck et les difficultés qui les ont fait naître? Quel ouvrage, d'autre part, — de vulgarisation, s'entend, — approfondit, comme il convient, l'essence des mystérieux quanta? Ce reproche, on ne pourra pas le faire au travail de M. Klein. Au contraire. Il ne nous souvient pas d'avoir, dans un livre de vulgarisation, lu des pages aussi fouillées sur cette question fondamentale. Mais que l'on ne s'y trompe pas : la science ici présentée n'a rien de ces fades et doucereux aspects qui cachent, chez bien des écrivains scientifiques, une impuissance fondamentale à dominer le sujet traité. Aussi bien croyons-nous que M. Klein a choisi la seule méthode adoptable par le savant qui aspire à faire aimer le pur mais sévère visage de la science d'aujourd'hui.

EDGARD HEUCHAMPS,

Docteur en sciences physiques et mathématiques,
Ancien élève
de l'Ecole Normale Supérieure de Paris.

P.-S. — Les deux premiers ouvrages ici analysés appartiennent à la Collection *Sciences d'aujourd'hui*, dirigée par M. ANDRÉ

(1) *Matière et lumière*, par le prince LOUIS DE BROGLIE, membre de l'Institut Prix Nobel, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, 342 pages. Editions Albin Michel, Paris. Prix : 25 francs.

(1) *Entretiens sur les idées fondamentales de la physique moderne*, par OSKAR KLEIN, professeur à l'Université de Stockholm, 332 pages. Éditeur : Georges Thone, Liège. Prix : 35 francs.

GEORGE, bien connu des lecteurs de la *Revue catholique* (voir numéros des 25 août 1933 et 4 mai 1934).

Signalons encore dans cette Collection deux livres d'excellente tenue qui mériteraient bien plus qu'une simple mention : *Vie et Transmutation des atomes*, par M. JEAN THIBAUD, professeur à la Faculté des Sciences de Lyon ainsi que *Les Horizons de la Médecine*, par M. AUGUSTE LUMIÈRE.

Le premier résume nos connaissances actuelles sur la composition de la matière, sur les électrons positifs et les neutrons récemment découverts, sur le rayonnement cosmique et sur les techniques utilisées pour les transmutations d'atomes. On en appréciera tout l'intérêt lorsqu'on saura que M. THIBAUD est l'un des jeunes savants français ayant apporté une contribution très importante à l'étude des phénomènes atomiques. Le second, selon l'expression même de son auteur, est consacré « à l'exploration des voies nouvellement ouvertes en thérapeutique ainsi qu'à l'examen des obstacles qui se dressent contre les progrès de la médecine et des moyens grâce auxquels on pourrait les abattre ou les franchir ».

La Revue catholique des idées et des faits
est la revue belge de culture générale la plus vivante, la plus importante, la plus répandue, et... la moins chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour. Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision des choses, et comment, dans les graves problèmes qui dominent notre temps et dont dépendent pour une large part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confirmés par les faits : Victoire gâchée et Paix perdue; impuissance et faillite de Genève; extension de la réaction antidémocratique en Europe; accentuation et généralisation de réformes sociales profondes visant à redresser les abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation de l'homme par l'homme qui restera la grande caractéristique du XIX^e siècle; ravages du chancre russe; évolution d'une Allemagne restée une sous l'hégémonie prussienne, vers la guerre de revanche et vers la persécution religieuse; course aux armements; ascension de l'Italie; guerre d'Ethiopie; guerre civile en Espagne; chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise; perte de prestige et faiblesse de la politique française; nécessité, pour tous les chrétiens de se rapprocher et de promouvoir l'Union des Eglises; et, chez nous, évolution de notre politique intérieure, plus particulièrement du mouvement flamand...

Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-nous lire. Recommandez-nous autour de vous.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

VERS L'ÉQUILIBRE AÉRIEN

D'un article du général Armengaud, sous ce titre, dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes* :

Les seuls gros objectifs faciles à aborder en France sont sur la côte méditerranéenne. Mais la vulnérabilité de l'Italie côtière est tellement plus grande que celle de la France que nous aurions contre elle beau jeu. Et, d'autre part, Brême et Hambourg seraient plus faciles à attaquer que Londres.

D'ailleurs, une technique nouvelle fait naître une autre technique qui en neutralise les effets; c'est encore un enseignement de l'histoire, et l'enseignement se vérifie en ce moment, au dire des Allemands eux-mêmes. Ils célèbrent dans leur presse le barrage quasi infranchissable opposé aux incursions éventuelles des avions occidentaux de la Suisse à la mer du Nord. Il y a encore ici une exagération systématique et à sens unique. Ce qui serait vrai d'un côté de la frontière le serait aussi de l'autre. Mais il y a probablement dans l'affirmation allemande beaucoup de vrai. Les moyens de protection et de parade contre l'aviation progressent chaque jour en qualité et en nombre. Dans la lutte du canon et de l'avion pour l'amélioration ou pour la diminution d'efficacité du tir contre avion, c'est le canon qui prend le dessus, puisque le nombre de coups nécessaires pour abattre un avion va sans cesse en décroissant. Les avions vont toujours plus vite et plus haut; mais les canons en construction ont une cadence de tir et une portée toujours plus grandes. Les canons contre avion, dont le nombre augmente tous les jours, sont déjà et seront plus encore demain pour l'avion des adversaires extrêmement redoutables. De leur côté, les avions de chasse se multiplient et montent en l'air comme des flèches. Bientôt toute portion du territoire sera défendue par eux immédiatement et non plus au prix de manœuvres compliquées.

D'autre part, la crise de 1938 a fait faire d'énormes progrès à la défense passive; elle a provoqué une sorte de révolution à son bénéfice.

Dès maintenant, l'offensive contre les objectifs du territoire serait une tâche très ardue et d'autant plus que l'incursion serait plus profonde; elle serait plus facile de nuit sur les objectifs d'étendue restreinte, mais ceux-ci seraient invisibles. Pour gagner la guerre aérienne, l'aviation devrait sans cesse mener l'offensive profonde en luttant à la fois contre l'aviation, contre la défense terrestre adverse et contre les circonstances atmosphériques, c'est-à-dire à une arme contre trois : on pourrait même dire contre quatre, en y ajoutant les moyens de transmission, ceux de l'attaque ayant intérêt à rester muets chez l'ennemi. C'est beaucoup!

Rappelons-nous que presque tous les écrivains militaires d'avant-guerre, et Foch lui-même, vantaient à l'envi les vertus de l'offensive terrestre. Les premiers faits de la guerre de 1914 démontraient au contraire la supériorité de la défense tactique sur l'offensive. Tous les aviateurs jusqu'ici ont prôné l'offensive aérienne. Le moment vient cependant où l'offensive aérienne dans les régions de l'Ouest et du centre européen serait extrêmement ingrate. Celui qui voudrait la mener sans répit perdrait peut-être la guerre aérienne en voulant la gagner.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, c'est un fait que les bombardements aériens n'ont jamais démoralisé les populations espagnoles

et que la guerre aurait duré longtemps encore s'il n'y avait eu, en Catalogne, un très sensible déséquilibre dans la qualité des armées de terre, sur mer, la déficience complète de l'un des belligérants, et à l'arrière le découragement provoqué par les divisions politiques et l'inexistence de la défense aérienne.

VANITÉ ACTUELLE DES ARMEMENTS AÉRIENS MASSIFS DU REICH

En réalité, il n'y a pas de chef militaire en Allemagne et en Italie, comme en Angleterre et en France, qui croie sérieusement à la possibilité d'une décision rapide dans une guerre qui opposerait les armées de ces pays. Il n'y en a pas plus qui puisse croire sérieusement que l'on vaincrait avec les seules armées de l'air.

Assurément, la supériorité aérienne est indispensable pour remporter d'importants succès sur terre et sur mer et pour gagner finalement la guerre. Ces succès seront même d'autant plus importants et rapides que la supériorité sera plus accusée. Il y a néanmoins une limite à l'aide directe et indirecte que les armées de l'air peuvent apporter aux armées de terre et de mer arrêtées par des résistances insurmontables; les armées de l'air, au delà de cette limite, seraient impuissantes à faire pencher la balance des forces à terre ou sur mer, si ce n'est avec beaucoup de temps.

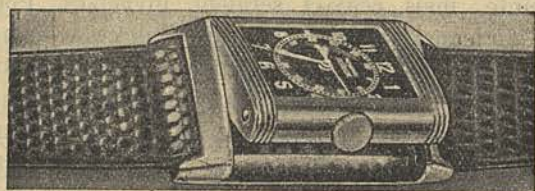
Or, ce n'est pas avec des armes aériennes de qualité égale et avec la supériorité numérique sur laquelle elles peuvent provisoirement compter que les armées de l'air germano-italiennes pourraient forcer la décision sur terre ou sur mer, soit par le concours apporté aux armées de terre et de mer, soit par la guerre aérienne proprement dite...

Ainsi apparaît la vanité actuelle des armements aériens massifs auxquels a procédé le Reich. Ceux-ci ont surpris la France, et lui ont fait courir en 1938 un immense danger dont la réalité est pour nous un effroyable reproche. Mais ils ont provoqué aussi

chez elle un magnifique redressement et notamment celui de son armée de l'air; sa production aéronautique va égaler celle de l'Italie et elle pourra au besoin la dépasser. L'Angleterre est à la veille d'adopter un équivalent du service obligatoire et prévoit une aide terrestre importante à la France sur le continent, permettant ainsi à la France de se renforcer encore dans les airs; elle est devenue une immense usine d'aviation prolongée au Canada, dont la production va égaler celle de l'Allemagne; ses états-majors sont désormais en liaison étroite avec les nôtres. Les Etats-Unis enfin prévoient l'avenir et mettent en construction six mille avions destinés à leur défense morale et matérielle, en considérant que la France est en Europe comme la marche-frontière de leur propre pays et de la liberté des peuples.

La surprise aérienne du nombre existe encore, mais il semble évident qu'elle n'existe plus pour longtemps et qu'elle ne peut, entre-temps, constituer une promesse de victoire et de guerre courte. Les peuples occidentaux ne se laissent pas plus impressionner que les peuples centraux par la menace des horreurs de la guerre aérienne. D'autre part, les incertitudes sur l'efficacité de cette guerre n'incitent pas les dirigeants des peuples centraux à l'entreprendre. Dès lors, les armements aériens massifs seront-ils poursuivis en Allemagne à la cadence de près de trois milliards par mois et aussi à la cadence de près de trois milliards de matériel périmé qui, chaque mois à partir de cette année, vont aller à la ferraille?

Par leur folle ampleur, les armements aériens de l'Allemagne ont fait croire plus que tous autres à la guerre en 1938. Certes, ils sont encore bien dangereux pour la paix en 1939. Mais il est permis d'espérer que nous sommes à la veille d'une limitation concertée des armements, d'un retour à la raison et à une atmosphère plus pacifique, pourvu qu'aucun pays d'Europe ne donne à croire au chancelier Hitler qu'une guerre blanche est encore possible.



LE COULTRE « REVERSO »



COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS

Projets de Transformation
de Bijoux



25, av. de la Toison d'Or
BRUXELLES

CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVES fr,	1.164.210.000.00
FONDS SOCIAL fr,	1.960.210.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
 Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
 Gaston Blaise, Directeur;
 Auguste Callens, Directeur;
 le baron Carton de Wiart, Directeur;
 Willy de Munck, Directeur;
 Albert d'Heur, Directeur;
 Edgar Sengier, Directeur;
 Edgard Stein, Directeur;
 Adolphe Stoclet, Directeur;
 Firmin Van Brée, Directeur;
 Jules Bagage, Directeur honoraire;
 Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES

MM. Edmond Solvay;
 Léon Eliat;
 le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
 le baron de Trannoy;
 H. Vermeulen.
 le comte de Patoul.
 Henri Goffinet
 Comte L. Cornet de Ways Ruart
 Ivan Orban.

Le Secrétaire,
 M. Raoul Depas

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de Chèques
 Comptes de Quinzaine à Taux Variable
 Prêts sur Titres

Coffres-Forts
 Dépôts de Titres et de Valeurs
 Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
 Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
 Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
 Square Saintelette, 17, Bruxelles;
 Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Balill, 79, Ixelles.
 Place Liedts, 18, Schaerbeek;
 Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
 Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

"PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THEATRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

Achetez vos IMPERMÉABLES, GABARDINES

et tous vêtements

de SPORT, PLUIE ou de VOYAGE

AU ROI DU



CAOUTCHOUC

Exécution sur mesure au même prix

RÉPUTATION

GARANTIE

PRIX LES PLUS BAS

60 Succursales en Belgique

Liste de nos principales Succursales :

Bruxelles : 103, boul. Ad. Max. 161, chauss. de Waterloo. 141, rue Haute 51, rue de Flandre. 15, chaussée de Louvain.	Liège : 36, rue du Pont d'Île. Louvain : 39, rue de Diest. Luxembourg : 4, Marché-aux-Herb. Malines : 12, Bruul. Menin : 272, rue de Lille. Mons : 28, Grand'Rue. Mouscron : 9, Petite Rue. Nivelles : 4, rue de Namur. Péruwelz : 40, Grand'Place. Renaix : 47, rue des Jardins. Saint-Ghislain : 26, Grand'Rue. St-Nicolas : 73, rue de l'Ancre. Saint-Trond : 30, rue de Liège. Tirlemont : 62, rue de Louvain. Turnhout : 18, Grand'Place. Verviers : 126, rue Spintay. Wavre : 52, rue du Pont. Ypres : 4, rue du Temple. Athus : 57, Grand'Rue.
---	--

Anvers :
80, rue Carnot.
77, Meir.
69, rue Nationale.
56, rue Basse.

Arlon : 29, Grand'Rue.

Bruges : 34, r. Sud du Sablon.

Courtrai : 21, Grand'Place.

Eecloo : 101, Marché.

Gand : 16, r. des Champs.

Hasselt : 14, rue Neuve.

Huy : 15, rue Neuve.

Knoeke : place Van Bunnan.

TÉLÉPHONE 21.47.68.

FABRIQUE
DE DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS
Tissage WILLIAM FEY

S. P. R. L.

Spécialités

pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :
21, avenue de Scheut,
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :
A VERVIERS



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage COGETEX s.a.

Tél :
17.42.22



C. Ch. P. :
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :
A COURTRA

Merceries — Bonneteries — Lingeries

Mercerie Franz LEFÈVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).

CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél. 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit, pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lièvre.

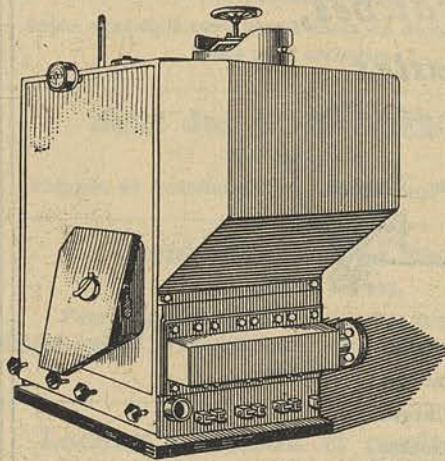
TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.
TOOTAL (Dépt. B) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

NOËL... 1938

15° sous 0



DES MILLIERS DE CHAUDIÈRES DE CHAUFFAGE CENTRAL MISES BRUTALEMENT HORS SERVICE..... AU PLUS DUR DE L'HIVER, DES MILLIERS DE PERSONNES PRIVÉES DE CHAUFFAGE... DES DÉGATS MATÉRIELS PAR MILLIONS...!

LA S. A. DES CHAUDIÈRES

AUTOMATIC-A. C. V.

INFORME LES NOMBREUX USAGERS DU CHAUFFAGE CENTRAL QU'IL NE LUI A ÉTÉ SIGNALÉ, AU COURS DE CETTE DURE ÉPREUVE, AUCUNE DÉFAILLANCE SURVENUE A DES APPAREILS DE LA CONSTRUCTION.

LA SÉCURITÉ COMMANDE L'USAGE DE CHAUDIÈRES EN ACIER SIGNÉES

AUTOMATIC-A. C. V.

TOUTES LES PUISSANCES DE 10.000 A 600.000 CALORIES - HEURE. PLUSIEURS MILLIERS DE CHAUDIÈRES EN SERVICE.

CHAUDIÈRES-A. C. V. Ruysbroeck

Téléphone BRUXELLES 44.35.17

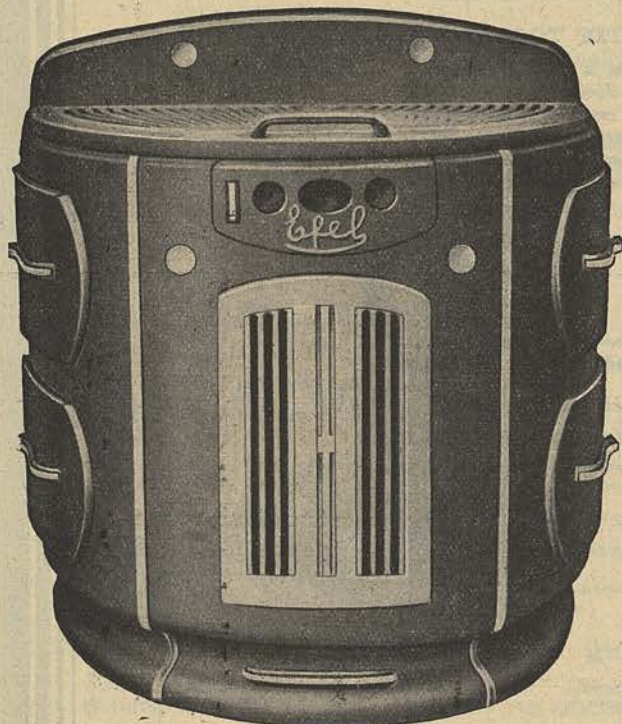
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

**POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,**

rien ne surpasse les poêles

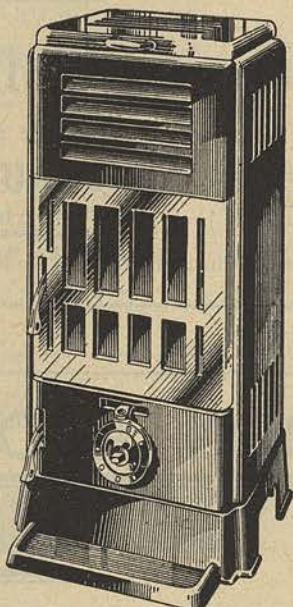
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

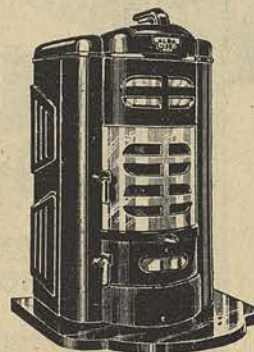
Foyers à feu continu **ALBA**

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte
pour la

POÊLERIE

et la petite mécanique en
général



Nickelage — Chromage — Émaillage



Cuisinières
de la plus pe-
tite de ménage
à l'installation la plus importante.



POUR
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH
SALLES D'EXPOSITION
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Chauffage Central

VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations
sanitaires.

Cuisine à vapeur.
Cuisinières de toutes puissances.

Adressez-vous en toute confiance à

C. JULLIEN

Constructeur spécialiste

75, rue de Fétille, LIÈGE. Tél. 294.06.

POÊLES GODIN

R. RABAUX & Cie

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Pour toutes machines, pétrins, batteuses et fours à vapeur de boulangerie et pâtisserie

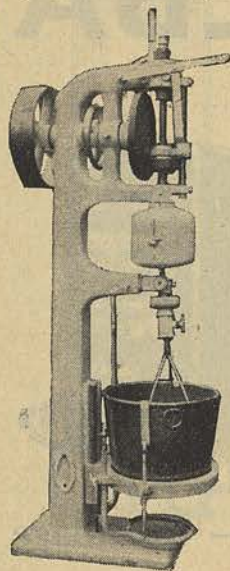
Adressez-vous aux :

ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU

à Boussu-lez-Mons

Firme de réputation mondiale, fondée en 1843
par M. Fr. Dorzée

Qui vous étudieront, sans frais pour vous, tous vos projets d'installation nouvelle ou de transformation moderne et qui vous garantiront des fournitures irréprochables



Un siècle d'expérience
et de probité commerciale



Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaeus

Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

Manufacture de Tabacs

Joseph DUBROUX, Fils aîné

Rue de Marvis, 5-7

TOURNAI

Téléphone : 1195

Compte-Chèques : 1844.92 — Registre du Comm. Tournai 10.105

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux — SERAING

Tél. Liège 302.11

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Registre du commerce

C. C. Postaux

Tél. 342.53

N° 1551

1329.87

Adr. télégr. « Munar-Anvers »

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes
et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ —

fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

DEMANDEZ PARTOUT LA

“Lux chicorée Ypriana”

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

Nous vous recommandons

Le Café « CAP »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, VERVIERS

Tél. 150.84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID, Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79
Privé : 283.46
Sart : 110

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

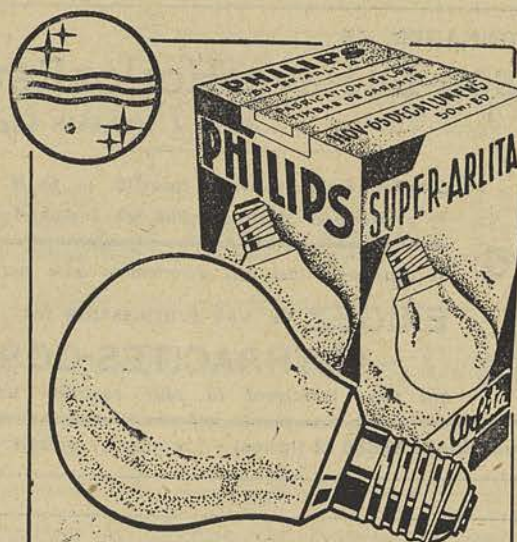
Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS



PHILIPS “Super-Arlita”

à filament doublement spiralé
ENCORE PLUS ÉCONOMIQUE...

*Remplacez vos lampes de
40 Watts par des
“Super-Arlita” de 65 decalimens*

SAUVEZ VOS YEUX . . .
. . . ECLAIREZ-VOUS MIEUX

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

K O F F I E
Branderij

Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209

ROUSSELARE

CHICORÉE —
MARGARINE —

Telefoon 196
Postocheck 102640

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. C. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les

ANTHRACITES-GOSSON

qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

Spécialistes des véritables Anthracites

SANTRAS

154, chaussée de Turnhout
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombées de 50 kgs

DU

DES LÉGUMES FRAIS

grâce aux légumes

DÉSHYDRATÉS - VITAMINÉS

LEKA

1^{er}

JANVIER

AU

31

DÉCEMBRE

Leka est un légume frais déshydraté, c'est-à-dire simplement privé de son eau. Au contact de l'eau il reprend la forme et la couleur du légume frais duquel il a conservé toutes les vitamines, toute l'ardeur, tout le goût et toute la saveur.

Leka est nettoyé, prêt à l'emploi et de conservation indéfinie.

Produits LEKA, 51, avenue de la Gare, Arlon

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Châq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

Comptoir des Salaisons

104, BOUL. LAMBERMONT, BRUXELLES — Tél. 15.84.81

Produits des Ardennes (Origine garantie)

(Jambons avec ou sans os — Saucissons — lard)

Jambons de Prague extra, cuits, en boîtes

Tous genres de saucissons fins

Lards anglais et indigènes

Conserves de viande, etc.

TOUTES SALAISONS DE PREMIÈRE QUALITÉ

CHAMPAGNE NAPOLEON

CH. & A. PRIEUR

MAISON FONDÉE EN 1825

VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :

BRUXELLES & BRABANT : A. DE BLOCK, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES
ANVERS & LITTORAL : J. STEVENS, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS
FLANDRE OCCID^{le} & HAINAUT : A. LOSFELD, 172, Avenue de Maire, TORNAL
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : Gaston GUSTIN, Distillateur, à MARCHE
LIÈGE & LIMBOURG : Arnold STRUMAN, à FLÉMALLE-HAUTE (Liège)

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

R. VEESAERT

COUQUE ROYALE
COUQUE DE NICE

Parijsberg, 3, Montagne de Paris

GENT Tel. 11813 GAND

HOLLANDSCHE —
— ONTBIJTKOEK

SPÉCIALITÉ :

— BREVETS —

Couque à la Succade

CHARBONS

COKES

AGGLOMÉRÉS

LHOEST-BURNAY

— Société de personnes à responsabilité limitée —

15, Rue de Verviers, 15, LIÈGE

Tél. 125.87

Fournisseurs attitrés d'importants Établisse^{ts} religieux

SPÉCIALITÉ :

CHARBONS & COKES POUR CHAUFFAGE CENTRAL

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie



PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

RUE MAGHIN, 11
LIÈGE

Téléphone 233.26

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIO-
DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES**

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
douleur "LA CROIX BLANCHE",
trouve sa source dans la "synergie
des composants", c'est-à-dire
l'exaltation des propriétés parti-
culières de chacun des ingrédients
par leur association mutuelle.
Grâce à elle chacun d'eux ap-
porte à l'ensemble son effica-
cité propre et pleine tout en n'y
figurant qu'en dose très réduite
d'où toxicité nulle, tolérance par-
faite, absence de toute réaction
secondaire désagréable. Les cal-
mants exercent souvent
un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circula-
toire, et provoquent de
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
pour l'antidouleur "LA CROIX
BLANCHE", qui compte aussi parmi
ses ingrédients un élément
tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence dépri-
mante des éléments calmants de
l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLAN-
CHE", a maintenant plus de 35
ans d'existence. Grâce à ses
qualités réelles il a su conquérir
la confiance des malades et
s'imposer dans la majeure
partie du monde civili-
sés. Quiconque en a fait
l'essai, continue à en faire
sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

Apprenez les langues vivantes à L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 572545 — Téléphone 63

Serges, velles, camelots, draps, cotons divers,
telles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munités religieuses et pour confectiens

ANTHRACITES

S. A. DES

Charbonnages d'Ans et de Rocour

A Ans-lez-Liège

Tél. : Liège 605.36 et 605.67

Produit exclusivement l'antracite de toute première qualité

RENDEMENT SUPÉRIEUR DANS :

Chauffage central
Foyers continus

et

tous systèmes de chauffage modernes

Spécialité de grains pour foyers
à soufflerie automatique

Tous usages domestiques et industriels

RF 3

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

**Couvents!
Pensionnats!
Hôpitaux, etc.!**



Pour l'entretien facile de vos locaux,
nettoyage des lavabos, éviers, bai-
gnoires, vitres, murs peints, tables,
etc. employez notre savon universel
en pâte

RADICAL

facile à appliquer, très efficace, sans
danger pour les mains ni pour les
objets.

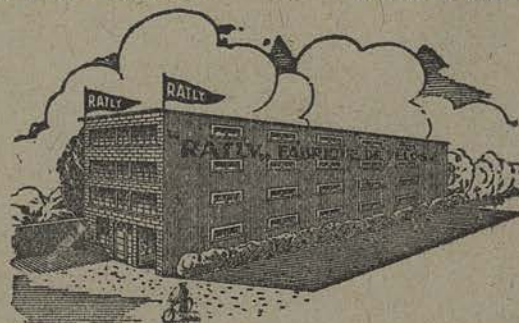
Échantillons sur demande

Seuls fabricants : **PRODUITS-AMINÉS S. A.**

17, rue Brialmont, Bruxelles. Tél. 17.42.59
Usines à Haren - Nord

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bériveau, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour
congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.
Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.